Mois de Marie des Madones Nantaises
Mois de Marie prêché à Saint-Nicolas en 1904

Abbé E. Ricordel

Nantes
Imprimerie C. Mellinet Biroche et Dautais successeurs, 1904

*A l'Immaculée Conception comme souvenir de l'année jubilaire 1904 et comme gage de filial
amour, je dédie ce livre.*

Évêché de Nantes, le 29 septembre 1904

Bien cher Monsieur l'Abbé,

J'ai lu avec un vif intérêt et une grande édification les instructions que vous avez données à Saint-Nicolas, au cours du dernier mois de Marie, et que vous publiez sous ce titre : « Les Madones Nantaises ». Elles ont, je le sais, laissé dans les âmes de vos auditeurs, de douces et salutaires impressions, grâce à l'idée très heureuse qui vous en a inspiré le plan.

Investigateur diligent et aimant des traditions religieuses de notre cher diocèse, vous avez tracé de sa piété enthousiaste et constante envers la Très Sainte Vierge un tableau saisissant. Les faits historiques, les naïves légendes, les données archéologiques que vous groupez dans chacune de vos allocutions, font revivre nos pères aux différents âges de leur histoire, dans ces lieux que nous habitons où que nous connaissons, sur les ruines de nos sanctuaires profanés, dans ceux qui les ont vus et nous voient encore en prière. En ce cadre touchant, ils instruisent et émeuvent leurs fils par leur foi prudente et leur piété toute confiante en Marie. C'est de leur cœur et de leur bouche, pour ainsi dire, qu'ils reçoivent les leçons de morale chrétienne si élevées et si pratiques que vous leur donnez.

Ceux qui vous ont entendu ont beaucoup appris et saintement profité ; ceux qui vous liront auront le même avantage. Qu'ils soient très nombreux parmi les fidèles et les prêtres de notre diocèse ; c'est le vœu de ma vive affection et de ma reconnaissance profonde pour votre zèle apostolique toujours aussi fructueux que laborieux.

Votre tout respectueux et dévoué en N. S.
+ P.-Émile,
Evêque de Nantes

Introduction

Lorsque je commençai d'étudier les madones nantaises, j'avais uniquement pour but d'exposer, devant un auditoire d'élite, les formes variées qu'a revêtues, dans le diocèse de Nantes, le culte de la Très Sainte Vierge. La pensée ne m'était point venue de faire un livre. Invité cette année à donner les instructions du mois de Marie dans la basilique de Saint-Nicolas, j'entrepris de traiter ce même sujet. Des amis, trop bienveillants peut-être, ont été d'avis, les uns après les avoir entendu, les autres après avoir parcouru mes manuscrits, qu'il fallait présenter ce travail à un public moins restreint. M. le Curé de Saint Nicolas lui-même a été assez aimable pour en faire l'éloge à la clôture des exercices et pour exprimer, du haut de la chaire, l'espoir qu'il serait publié. Ces instances mirent fin à mes hésitations.

Toutefois, ce travail demandait à être complété si je voulais qu'il put servir aux lectures du mois de Marie. A Saint Nicolas, il n'y a pas de prédication le samedi et, par conséquent, je n'avais donné que vingt-sept instructions ; de plus, la première n'était qu'une entrée en matière et, pour ainsi dire, une exposition du sujet ; enfin, le triduum en l'honneur de N.-D. de Bon-Conseil m'avait obligé à résumer l'histoire de cette image miraculeuse qui n'est que par une très récente adoption une madone nantaise. Il me restait donc à composer sept notices supplémentaires, c'est ce que j'ai fait. J'ai cru devoir cependant conserver

l'instruction d'ouverture, ce qui porte il trente-deux le nombre des chapitres. De cette façon, il y aura assez de lectures pour ceux qui commencent les exercices la veille du 1er mai.

Je n'ai pas eu l'intention de faire l'histoire complète du culte de la Très Sainte-Vierge dans notre pays. Il aurait fallu pour cela des loisirs que je n'ai point, il aurait fallu surtout une connaissance approfondie des choses du passé, il laquelle je suis loin de prétendre. Ce livre, d'ailleurs, est moins le résultat de mes recherches personnelles qu'une sorte de vulgarisation des travaux antérieurs, et si je puis m'attribuer quelque mérite, c'est celui de posséder une bibliothèque. A part quelques sujets absolument inédits, puisés dans les archives départementales, ou empruntés aux registres paroissiaux, je n'ai guère fait que résumer les études consacrées par des spécialistes à nos pèlerinages diocésains et glaner quelques détails perdus dans des ouvrages d'histoire locale. Je n'ai point entendu faire non plus œuvre de critique et j'ai soigneusement écarté ce qui sent l'érudition pour donner une très large place aux légendes édifiantes que j'ai pu recueillir. J'ajoute même ingénument, au risque d'effaroucher les sévères historiens, que si j'éprouve un regret, c'est de n'en avoir pas récolté davantage. La science n'a rien à y gagner, mais la piété peut y trouver un aliment, et j'ai eu principalement pour but de faire une œuvre de piété.

Un livre de cette nature ne comporte pas les renvois multipliés au bas des pages, que l'on trouve dans les ouvrages d'érudition. On ne trouvera donc pas une seule note dans celui-ci. Je n'est pas cependant que je n'aie consulté beaucoup d'auteurs ; ce n'est pas non plus que je veuille m'attribuer le mérite de découvertes qui sont le fait d'autrui. Pour satisfaire, dans la mesure du possible, les exigences des lecteurs instruits, je donnerai, à la fin de cette introduction, la liste complète des sources où j'ai puisé. On verra par là que, sans chercher à faire œuvre d'historien, j'ai toujours respecté la vérité historique, quand elle m'était connue.

Les recherches auxquelles je me suis livré, les ouvrages que j'ai parcourus, les notes qui m'ont été transmises m'ont fait connaître bien des sanctuaires et bien des faits intéressants qui ne pouvaient entrer dans les notices particulières aux exercices du mois de Marie. Fallait-il les laisser enfouis dans mes cartons ? Je ne l'ai pas pensé. Il vaut mieux, semble-t-il, leur accorder une place dans cette introduction. De cette façon, sans donner l'histoire complète de ce que le diocèse de Nantes a fait pour honorer Marie, je fournirai quelques matériaux de plus il ceux qui seront tentés de l'écrire ; de cette façon aussi, je procurerai il un plus grand nombre de lecteurs la satisfaction de lire quelques lignes concernant les dévotions qui leur sont chères.

J'ai adopté, pour les notices destinées aux lectures publiques, l'ordre des mystères, le plus logique d'ailleurs et le seul possible en l'absence de dates précises ; je crois devoir suivre encore, en cette rapide revue, à peu près le même ordre.

M. l'abbé Grégoire, dans son Etat du diocèse de Nantes en 1790, cite quatre-vingt-neuf vocables de la Sainte Vierge, et encore quelques-uns ont-ils dû échapper il ses patientes investigations ; en outre, plusieurs datent seulement du XIXe siècle ; enfin, beaucoup d'entre eux se retrouvent dans cinq ou six paroisses, souvent davantage. Je ne puis donc énumérer tous les lieux où le culte de Marie fut en honneur ni tous les titres qu'on lui décerna. Celle nomenclature, mêle dans une introduction, semblerait fastidieuse. Essayons, néanmoins, d'en donner quelque idée.

L'Immaculée-Conception, je le dirai plus tard, avait été, dans les âges les plus reculés, adoptée pour patronne par la Trêve de Bouée ; elle y avait aussi une florissante confrérie, à laquelle une bulle du pape Paul V avait accordé (1515) de précieuses indulgences. Durant le cours du siècle dernier, trois paroisses nouvellement créées ont été heureuses de prendre ce vocable: N.-D. de Bon Port à Nantes, l'Immaculée-Conception à Saint-Nazaire et le Landreau. N.-D. la Blanche avait des chapelles, non seulement à Guérande, à Rezé ; à Saint Jean de Corcoué, où elle portait aussi le titre de N.-D. des Neiges ; mais à Carquefou, au milieu d'un cimetière du même nom, à Piriac, à Saint André des Eaux, à Saint Lyphard, à Herbignac, à Saint Molf, à Saillé, à Montoir. Ce dernier sanctuaire, modeste prieuré, presque perdu dans la Grande Brière, à l'extrémité du village d'Aisnes – aujourd'hui paroisse de Méan - eût son chapelain jusqu'à la Révolution, et ouvrait souvent ses portes aux nourrices des environs, qui venaient demander à la Vierge-Mère le lait dont elles avaient besoin pour leurs chers petits.

Ailleurs, à Sainte Croix de Machecoul, le peuple se prosterne devant N.-D. la Noire. N.-D. de Grâce possède une chapelle, dont nous parlerons, sur les bords de l'Isac, et un oratoire dans la banlieue de Nantes, près du château de la Collinière. La première n'a fait que grandir, le second a complètement disparu. Mais, depuis

1856, une paroisse voisine de notre grande cité, Saint-Sébastien d'Aigne, a érigé un petit monument et fait un pèlerinage annuel à N.-D. de Toutes Grâces. Le dimanche le plus rapproché du 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, une procession part de l'église paroissiale et se dirige pieusement vers le village du Doucet. Elle s'arrête devant une grotte qui abrite une image de la Bonne Mère, pour la remercier de la protection qu'elle daigna accorder au village du Doucet, en arrêtant le fléau des morts subites qui avait jeté l'effroi au sein de cette population.

Blain offrait ses hommages et ses prières à N.-D. des Vertus ; Remouillé et Rezé possédaient des chapelles du même nom ; le Temple appelait la sienne N.-D. de Toutes Vertus, comme pour indiquer la puissance universelle de la Reine qu'on y venait prier. Il a toujours pour elle la même confiance, et les mères du voisinage ne cessent pas d'aller demander à la Bonne Mère du ciel de fortifier et de faire marcher leurs petits enfants. Il y a bien longtemps qu'on la vénère ; les anciens registres donnent les noms des personnages importants qui voulurent dormir leur dernier sommeil au pied de son autel ; ils contiennent surtout un procès-verbal qui dira mieux que de longs développements quelle confiance on lui témoignait.

« L'an 1710, le 26 juillet, sur les cinq heures du matin, par moi recteur soussigné, licencié en théologie, droit canon et civil, a été présenté devant l'image miraculeuse de N.-D. de Toutes Vertus, chapelle sise sur la lande, terroir du Temple-Maupertuis, honorable garçon Charles Bernard, natif de ce bourg, âgé de 22 ans ou environ, fils des défunts M^{rs} Julien Bernard, notaire et d'honorable femme Marie Guinel, ses père et mère, lequel étant allé sur mer en qualité de chirurgien, sur les vaisseaux marchands de Nantes, voguant sur les côtes d'Espagne en Amérique, étant en 1707, la nuit de la Toussaint sur le vaisseau nommé le Diamant, et se trouvant en danger de perdre la vie, avec tout le monde qui y était, il muse d'une tempête effroyable qui lit échouer le vaisseau contre un rocher qui le mit en pièces, fit le vœu qu'il rend aujourd'hui à ladite chapelle, d'aller du bourg du Temple à ladite chapelle, pieds nus et en chemise, y faire dire la messe connue il a fait, et se sentit aussitôt délivré du naufrage, s'étant sauvé sur une barrique qui lui restait. Le vœu accompli, les dits jour et an que dessus, en présence de plusieurs qui ne signent, et a signé avec nous. Signé : Astruc, rect. du Temple, Charles Bernard ».

Bourgneuf honorait à la fois la maternité de Marie et la naissance humaine du Fils de Dieu, en invoquant N.-D. de Béthléem ; Machecoul faisait de même, et semblait avoir pris plaisir à multiplier les vocables sous lesquels il désignait la Vierge-Mère, connue pour montrer qu'il surpassait toutes les autres contrées dans son amour pour elle. On y trouvait en effet, N.-D. de Bethléem et N.-D. la Noire, les Neuf Mois, Notre-Dame et Saint-Jean, N.-D. de Bon Conseil, N.-D. de Bon Secours, N.-D. de Pitié, N.-D. des Dons, N.-D. des Clercs, N.-D. la Grande, N.-D. du Rosaire, N.-D. de Lorette, N.-D. du Calvaire, N.-D. d'Espérance, N.-D. de la Davsière, N.-D. de la Chaume. Riaillé, qui avait choisi l'Assomption pour sa fête patronale, avait aussi, comme Saint-Nicolas, sa confrérie de la Chandeleur.

Le mystère du recouvrement de Jésus au Temple, symbole de celui de la grâce, était rappelé au peuple par cinq chapelles, dédiées à N.-D. de Recouvrance. Deux d'entre elles feront l'objet d'une notice, signalons seulement les trois autres qui s'élevaient à Pornic, au Loroux-Bottreau, a Port-Launay, en Couérou. De celle du Leroux, il reste un pan de mur et une crédence, servant de niche à une statuette de la Vierge ; des deux autres il ne subsiste plus rien. Celle de Pornic était située sur l'emplacement de l'Hôtel de France ; l'autre a fait place à une route, et, parmi les voyageurs qui passent, combien sont-ils ceux qui savent qu'ils foulent aux pieds un sol autrefois consacré ? Ce dernier sanctuaire eut pourtant jadis une certaine importance, quand le Port-Launay voyait les grands navires des armateurs nantais s'arrêter à ses cales ; quand les gros négociants et les agents maritimes y construisaient les belles maisons que l'on y voit encore ; quand marins, manœuvres et commerçants allaient, actifs et empressés, remplissant de mouvement et de bruit ces lieux aujourd'hui silencieux et presque solitaires. L'oratoire avait alors son chapelain ; et lorsque, vers la fin du XVIII^e siècle (1763), on le dota d'une cloche nouvelle, ce fut un vicaire général de Nantes, l'abbé de Hercé, qui vint la bénir, en présence du marquis de la Musse, seigneur de la contrée, de sa fille et de son neveu qui donnèrent à la cloche les noms de Reine Françoise, de plusieurs ecclésiastiques, parmi lesquels on remarquait le prieur d'Indre et le recteur de Saint-Clément, de Nantes.

N.-D. de Pitié ne comptait pas moins de 22 chapelles, et si je voulais nommer tous les autels qui lui étaient dédiés, toutes les statues qui la représentaient, il me faudrait passer en revue le diocèse tout entier. Le même mystère est rappelé par N.-D. des Sept-Douleurs, à laquelle Saint-Clément reste toujours fidèle, et par N.-D. des Croix, qui avait jadis des chapelles à Paulx et à Abbaretz. La première, située au bas du bourg, possédait

trois autels consacrés, ce qui peut nous faire juger de son importance. Celle d'Abbaretz marquait le point culminant de la paroisse et tirait son nom de plusieurs croix groupées très anciennement sur cette colline, qui domine tout le pays. Elle datait du XIII^e ou du XIV^e siècle et les revenus que quelques fidèles y avaient attachés lui permettaient d'avoir son chapelain. Les du Matz, seigneurs de Villeneuve, prétendaient à certains droits sur elle, et la fille de l'un d'eux, Aliénor du Matz, voulut y recevoir la bénédiction nuptiale, en 1629. Ses derniers débris ont disparu « quand a été faite la récente route d'Abbaretz à Meilleraye, néanmoins, la piété des habitants voisins leur a fait élever, près du nouveau chemin, une croix de pierre rappelant l'ancien sanctuaire. On continue même d'y venir en pèlerinage ».

D'Abbaretz à Châteaubriant, il n'y a pas loin. Cette antique cité posséda naguère une église de Notre-Dame. On constate son existence au XII^e siècle ; mais bientôt elle disparaît sans laisser de trace. Les barons l'avaient reconstruite et il est à croire qu'on profita de la circonstance pour lui donner un nouveau patron, saint Nicolas. Ce n'était alors qu'une simple chapelle urbaine, sous l'autorité du doyen de Béré ; c'est aujourd'hui la paroisse principale.

L'église de Saint-Jean gardait du moins son autel de N.-D. des Villages, devant lequel était placé l'énorme cierge que les laboureurs portaient en procession. En 1663, le célèbre doyen Blays voulut établir à Châteaubriant la confrérie de N.-D. de la Mercy, et le R. P. Audouère, commandeur des religieux de ce nom, vint en faire l'installation solennelle. Quelques années plus tard (1670), le doyen attacha la nouvelle confrérie à l'autel des Villages ; avec les droits d'entrée des confrères et quelques dons particuliers, il fit faire un bel autel en bois, surmonté d'un tableau représentant la Rédemption des captifs. Il y plaça en même temps une statue de N.-D. de Bon-Secours, offerte par un prêtre de la ville. A partir de cette époque, l'autel de N.-D. des Villages changea son nom en ce ni de N.-D. de la Mercy. L'Evêque de Nantes autorisa la confrérie ; il permit en même temps de faire une quête a la grand'messe et d'apposer un tronc au-devant de l'autel. Les collectes devaient être remises aux Pères de la Mercy, qui venait de s'établir à l'ermitage du Pont-du-Cens, près de Nantes ; et ceux-ci avaient charge de les employer a la libération des captifs. Disons enfin que, dans la même église, fut également établie la confrérie du rosaire.

J'ai tout dit, ou a peu près, sur le culte officiel de la Sainte Vierge à Châteaubriant ; mais non pas sur le culte populaire. Une vieille légende rimée, publiée par M. l'abbé Goudé, nous apprend en effet que le peuple avait élevé à Marie un oratoire où on l'invoquait sous le nom de N.-D. de Jovence. C'était, près d'une fontaine, à quelques pas de la porte Saint Michel, une petite grotte, au fond de laquelle se dressait un autel surmonté d'une statue de la Vierge. Cette image, d'après le récit légendaire, était miraculeuse. Elle apparut subitement en ce lieu, sans qu'on put savoir qui l'y avait posée. Le bruit s'en répandit rapidement et la foule cria au miracle. Le clergé paroissial se hâta de la transporter à l'église de Béré ; mais, le lendemain matin, on le retrouvait au même endroit. De là, grande dévotion chez le peuple: les pèlerins affluèrent bientôt et leur foi naïve fut récompensée par d'éclatants prodiges. La ferveur dura cinquante ans, puis ce fut la négligence et presque l'abandon. Le pauvre oratoire tomba dans un délabrement complet. Cependant les Castelbriantais rougirent de leur ingratitude ; ils rétablirent dans un état décent la grotte et son autel, et la dévotion reprit. On venait surtout demander aux pieds de la madone un temps favorable et parfois le concours des fidèles était considérable. Cela dura jusqu'à la Révolution. Un propriétaire voisin profita de ces temps troublés pour démolir l'humble chapelle, qui était là depuis un temps immémorial, et employer ses débris a la construction d'une écurie. Le Conseil municipal s'émut un peu tardivement, réclama le terrain et le rétablissement des choses en l'état. Il obtint très probablement la restitution, mais l'oratoire ne fut point rebâti.

J'ai déjà signalé à Machecoul le touchant vocable de « Notre Dame et Saint Jean » ; le même existait a Saint-Michel du Pallet. On trouve ailleurs celui de « Mère et Fils », qui me semble plus touchant encore, et qui révèle bien la délicatesse de nos pères.

Le mystère de la Rédemption est plus particulièrement rappelé par N.-D. de Salvation, que l'on honorait à Blain, et par N.-D. du Salut, qui possédait une chapelle très vénérée à Maisdon. Un Jousseau de la Bretèche voulut y recevoir la bénédiction nuptiale en 1691 ; et, au début de la Révolution, les fidèles de la contrée s'y rendaient en pèlerinage. Elle a disparu et nul n'a en l'heureuse pensée de la rétablir. Ajoutons, pour être juste, qu'un magnifique calvaire s'élève sur son emplacement et qu'un petit oratoire, aménagé dans ses soubassements, perpétue le souvenir et le culte de N.-D. du Salut.

L'Assomption de Marie a toujours été très vénérée chez nous. Le vœu de Louis XIII a sans doute donné plus

d'éclat à cette solennité ; mais dès longtemps elle était la fête patronale d'un grand nombre de sanctuaires. Elle l'est encore de vingt-sept paroisses : Aigrefeuille, Bourgneuf, Brains, Grandchamp, la Chapelle-Basse Mer, la Chapelle-des-Harais, la Haie-Fouassière, la Limouzinière, la Marne, le Gâvre, Legé, le Pellerin, la Plaine, les Sorinières, Maisdon, Mesquer, Montbert, Mouais, N.-D. de la Montagne, Pompas, Biaillé, Roche Blanche, Sainte Marie, Vallet, Vieillevigne, Villepot, N.-D. de Clisson. J'ai renvoyé celle-ci à la fin parce que la noble collégiale, fondée par Olivier de Clisson, ne peut, malgré sa déchéance, rester confondue dans la foule. On a raconté son histoire et il m'est impossible de la résumer ici. Je veux du moins donner son acte de naissance en citant, d'après dom Lobineau, un passage du testament de son fondateur :

« Item, je vueil et ordonne que un Collège de Chanoines ou (chapelains séculiers soit fondé en l'Eglise de N.-l). de Cliczon, où il y ait Déan, Chanoines, Chapelains, Clercs et Serviteurs en tel nombre, et qui aient telles revenües connue les Commissaires qu'il plaira à nostre S. Père le Pape ordonner sur le fait d'icelle fondation verront que les rentes, terres et revenües que je ordonne pour cette anse pourront soustenir; pour la fondation et dotation duquel Collège le donne et laisse, quitte et transporte (lez le temps de présent à ladite Eglise de N.-D. de Cliczon et aux Déan, Chanoines, Chapelains, Clercs et Serviteurs des susdits, toute ma terre et Chastellenie de Montfaucon que j'ai conquise et fait amortir pour ceste cause; parce que je retiens et réserve à moy et à mes hoirs successeurs, et ayants cause de moi, Seigneurs de Cliczon, le Patronnage et la présentation d'iceux Bénéfices toutes fois et quantes qu'ils vacqueront en aucun d'iceux vacquera. Item, je laisse à ladite Eglise de Cliczon une ymage d'argent de N.-D. dou poids de XX mares ».

Le connétable signa ce testament le 5 février 1406 ; un an plus tard, il entra dans l'éternité. Ses dernières volontés furent exécutées strictement et Clisson eut sa collégiale. Elle se composait d'un doyen, de six chanoines, de six chapelains perpétuels ou semi-prébendés, de quatre serviteurs d'église et quatre enfants de chœur. Elle subsista près de quatre siècles : la Révolution seule mit fin aux hommages que le Chapitre de Clisson rendait à Notre-Dame et aux prières qu'il adressait à Dieu pour son illustre fondateur.

L'Assomption était aussi la fête principale d'une célèbre confrérie, établie dans l'église du prieuré de Pirmil, sous le nom de N.-D. de Vie. L'origine de cette association n'est pas connue ; on sait seulement qu'elle existait en 1446, et qu'elle avait été fondée avec l'assentiment du Prieur. Un des moines de Saint Jacques en était le directeur, et l'administrait avec trois prévôts, choisis parmi ses membres. Ceux-ci étaient ordinairement au nombre de 800. Le pape Léon X l'avait approuvée (10 fév. 1526) et favorisée de riches indulgences, fixées aux fêtes de l'Assomption, l'Annonciation, la Conception, la Purification ; et le roi François 1er lui avait accordé des lettres patentes. Chaque année, on distribuait le pain bénit aux confrères. Les jours d'indulgences, le saint Sacrement était exposé et le salut chanté à l'autel de la confrérie, situé dans la nef. Chaque semaine, trois messes étaient dites au même autel, le lundi et le samedi, jours où la messe était chantée, le jeudi où elle était basse. Enfin, au décès de chaque confrère, il y avait trois messes chantées pour le repos de son âme.

La plupart des pèlerinages nantais, dont nous parlerons, avaient pour ainsi dire des succursales sur divers points du diocèse. Il semble que les fidèles aient voulu faire dériver chez eux les flots de grâces qu'y répandait Marie ; à moins qu'il ne faille voir dans ces chapelles, des ex-voto de faveurs obtenues dans les sanctuaires principaux. C'est ainsi que nous trouvons N.D. de Miséricorde à Rouans, à Saint Philbert, à Saint Père-en-Betz, au Croisic, à Herbignac où elle supplanta N. D. la Blanche, lors de la restauration (1770) de sa chapelle qui existe encore; à Trescallan, dont l'église paroissiale porte toujours ce titre. N. D. de Bon Secours est titulaire d'un grand nombre de sanctuaires ; à Herbignac, où la succursale de Pompas était anciennement sous ce vocable ; à Machecoul, au Pellerin, à Prinquiau, à Saint-Mars-la-Jaille où on la voit toujours dans le cimetière, à Saint Joachim, à Crossac. La petite chapelle de Saint-Joachim n'a pas été détruite, plus heureuse que l'ancienne église brûlée pendant la "Terreur ; elle est là, bien humble et toute basse, presque cachée au milieu des maisons plus jeunes et plus vastes. Les fidèles la regardent comme le berceau de la paroisse, et, s'ils sont fiers de leur église aux proportions de cathédrale, ils ne sont pas moins attachés à l'oratoire de Bon Secours ; c'est là, dans les jours d'angoisse, qu'ils vont de préférence réclamer le secours de Marie. Celle de Crossac a disparu, et pourtant elle était vénérable aussi, bien qu'elle ne fût pas fort ancienne. Bâtie par les aumônes des paroissiens, sur le fief de Bellebat, elle « fut bénite le 18 juin 1743, par Missire Vincenl Noël, recteur de Pontchâteau, en présence de Missire Lefebvre, recteur de Crossac ». A la Révolution, cette dernière paroisse dut subir, pendant quelques mois, la présence d'un intrus ; mais le vicaire légitime, l'abbé Jacques Vaillant, resta dans le pays, et c'est à Bon Secours qu'il célébrait la messe, jusqu'à ce que la persécution violente l'obligea à se cacher et à célébrer en secret. L'humble oratoire fut incendié bientôt, et n'a

pas été rétabli.

N. D. des Dons était honorée à la Collégiale de Nantes et à Sainte Croix de Machecoul. Aucune de ces deux églises ne subsiste, et ce vocable serait tout à fait tombé dans ce pays, si un curé de Saint Nicolas-de-Redon ne l'avait donné à une chapelle élevée, pour abriter les œuvres paroissiales, à l'ombre de son église. Le titre de N. D. de Bon Garant ne se retrouve que dans la chapelle frairienne de Brésauvé, dans la paroisse d'Herbignac, qui semble avoir voulu réunir sur son territoire tous les noms célèbres du pays nantais.

N. D. de Toutes-Aides était mieux partagée. La chapelle de l'hôpital Saint Jean, à Nantes, commanderie de l'ordre de Malte, lui était dédiée. C'est ensuite, il Sévérac, le sanctuaire très antique et très vénéré de N. D. de Toutes-Aydes de Caradou ; c'est une chapelle du même nom à Saint Nazaire, dans la circonscription paroissiale de Saint Gohard. Elle fut bâtie en 1659, par les soins et sur la propriété de Jean Mothais, prêtre du pays, qui en fut le premier chapelain. Quand je la vis pour la première fois, elle se cachait, solitaire et pieuse, au milieu d'un verdoyant placis, sous la ramure des grands arbres, et, tout jeune que j'étais alors, je goûtai la douce poésie de ce sanctuaire champêtre. Je l'ai revue depuis. Hélas ! Quel changement ! Elle est désormais perdue au milieu des guinguettes et des salles de bal de la banlieue, et ressemble, dans sa vétusté, à ces paysannes bretonnes qui promènent leurs costumes fanés dans les rues de nos faubourgs nantais. C'est encore la Chapelle-des-Marais. Ce sanctuaire existait en 1628. Quelques années plus tard on commence à l'agrandir avec les aumônes des frairiens ; puis on obtient du parlement de Bretagne l'autorisation de lever 600^l pour l'achever, sur tous les habitants de la frairie de Notre Dame. La chapelle devient succursale de Missillac, puis paroisse (1771). Elle fut remplacée par une belle église en 1860 ; mais Marie en resta toujours la patronne. Toutefois, nul dans le pays ne l'appelle plus N. D. de Toutes-Aides. Il y a quelques années, pendant une retraite que je donnais aux enfants de la communion, J'ajoutai à la prière qui terminait les exercices : « N. D. de Toutes Aides, priez pour nous », on me demanda le pourquoi de cette invocation.

La chapelle qui, des hauteurs de Saint Jacques, domine la cité nantaise, n'est pas la première qui ait été dédiée, dans ce diocèse, à N. D. de Bonne-Garde. Teillé possédait depuis longtemps un sanctuaire de ce nom. La tradition prétend qu'il avait été église paroissiale. Nous savons du moins qu'il existait en 1588, puisque la grosse cloche de la paroisse y fut à cette date fondue, puis bénite. Un Raoul de la Guibourgérey fut baptisé quelques années plus tard (1606). Les registres paroissiaux ne nous apprennent rien de plus. Nous savons aussi, par ailleurs, qu'on y faisait des processions et que le peuple lui marquait une grande dévotion. Elle était située dans « le haut du bourg ».

Nous ne sommes pas encore au bout de la revue que nous avons entreprise. Sur les ponts de Nantes, il nous faut saluer N. D. de Tous-saints, aumônerie fondée en 1363 par Charles de Blois, et composée « d'une église avec cimetière, hôpital et Hôtel-Dieu, pour loger et héberger les pèlerins de Saint Jacques en Galice et de Saint-Méen, allans et retournans de leur voyage ». Un pont rappelle son souvenir aux Nantais, et le chercheur attentif peut découvrir encore quelques pans d'un mur de la chapelle.

Donnons aussi un souvenir à N.-D. des Vignes qui avait son autel chez les Jacobins ainsi qu'à l'hôpital de Sainte-Marie hors des murs. N. D. du Fresne nous est restée : elle était titulaire de deux chapelles, berceaux de deux paroisses. L'une des deux porte toujours ce nom ; l'autre s'appelle N.-D. de la Montagne, et garde fidèlement le souvenir de l'oratoire où sa patronne fut d'abord honorée. Chaque année, au soir de l'Assomption, les fidèles se rangent en ordre de procession, et la foule pieuse déroule ses longues files sur les riants coteaux qui dominent la Loire. Non loin du village de Roche-Ballue, elle s'arrête ; et le prédicateur de la fête, montant sur une chaire improvisée, adresse quelques mots d'édification à l'assemblée. Cette station se fait sur l'emplacement qu'occupait autrefois la chapelle de N.-D. du Fresne.

Il ne reste aussi qu'un vague souvenir de N.-D. des Ormeaux, à Oudon, bien qu'elle ait été, dit-on, le chef-lieu de la paroisse. On sait pourtant qu'elle s'élevait auprès de l'ancien presbytère, et c'est là ce qui explique l'éloignement, incompréhensible autrement, de celui-ci. Ce vocable me fait songer que nos pères avaient emprunté beaucoup d'autres noms à la nature, pour les donner à leurs madones ; nous voyons, par exemple, N.-D. des Léards à Saint-Julien-de-Concelles, N.-D. du Sycomore à Guérande, N.-D. du Verger au Pallet, N. D. la Rose au Cellier et à la Collégiale, N.-D. du Châtelier à Saint Lumine-de-Coutais. Guérande nommait aussi la madone du Sycomore N. D. de la Clarté, et comme contraste, la Chevrollière avait N.-D. des Ombres, de l'ombre des grands bois où elle se cachait, vocable mystérieux connue les forêts, qui inspira un cantique au Père de Montfort. Le propriétaire des Huguetières l'a fait reconstruire, il y a quelques années, et,

mieux avisé que beaucoup d'autres, lui a laissé son nom.

Grandchamp reste fidèle à sa chère et vieille chapelle de N. D. des Fontaines et Vieillevigne à celle de N. D. de Belle-Fontaine, que l'on appelait aussi quelquefois N. D. de Créé-Lait, à raison de la faveur temporelle que les nourrices allaient y demander. fin 1687, elle est déjà, semble-t-il d'âge fort respectable, puisqu'il faut en rebâter le chœur, et ce qui est « pareillement gast de la nef, joignant le cœur ». Non seulement la Fabrique y emploie ses propres ressources, mais elle met à contribution celles des confréries du Rosaire et des Agonisants. Elle décide, en outre, de prendre de la pierre dans les ruines de la chapelle Saint Thomas, mais on laissera de quoi « faire une muraille pour fermer et clôturer ce qui en reste ». La chapelle Saint-Thomas était l'ancien temple protestant, et ainsi se justifiait encore, sur ce coin de terre, le texte de l'antienne que nous chantons aux fêtes de la Vierge : « C'est vous qui, dans l'univers entier, avez brisé toutes les hérésies ».

Mesquer possède un vocable analogue, N. D. du Puits. Il a, de plus, son prieuré de Merquel, dont l'oratoire subsiste, malgré les tempêtes des Révolutions et celles de l'Océan. On l'avait justement dédié à N.-D. de Bon-Port. Assérac, moins heureux, ne peut plus montrer, de l'autre côté du bras de mer qui les sépare, son prieuré et sa chapelle de N. D. de Penbé. Il se console en redisant la légende que lui ont transmis ses pères et dont témoignent d'ailleurs des parchemins vieux de neuf siècles. Aux jours lointains du XI^e siècle, des étrangers furent jetés par la tempête sur la côte qui s'étend au sud et près de l'embouchure de la Vilaine. Ils se réfugièrent sur la hauteur de Penbé qui, comme le donne à entendre son nom celtique, commande l'entrée de la baie. L'un d'eux endurait de violentes douleurs. « Diverses révélations et ses compagnons eux-mêmes l'engagèrent à attendre là, au milieu du sommeil, le secours divin ». Bientôt il s'endort et se réveille guéri, disant avec le patriarche : « Le Seigneur est vraiment dans ce lieu ». Les étrangers élevèrent, sur la plage déserte, un autel à la Mère de Dieu et partirent. Les seigneurs du pays, mis au courant de ces merveilles, offrent alors « à un homme pieux nommé Aluchen d'y élever, avec leur concours, un oratoire pour servir la Vierge immaculée », promettant d'établir une fondation. Aluchen refusa d'abord, « objectant l'aridité du lieu, si exposé au vent et aux tempêtes ». Il finit cependant par accepter, à la condition qu'il pourrait transmettre les terres qu'on lui offrait à une abbaye de son choix. La condition fut agréée et, l'oratoire bâti, Aluchen l'offrit aux moines de Redon. Ceux-ci en firent un prieuré et, pendant huit siècles, la messe fut célébrée, au moins chaque dimanche, dans la chapelle d'Aluchen. Les moines furent dépossédés par la Révolution et l'oratoire laissé à l'abandon. Bientôt il tomba en ruines. On vendit alors ce qui pouvait être utilisé au profit de l'église d'Assérac. Le reste se désagrégea peu à peu sous l'action du vent et de la pluie ; mais longtemps encore les douaniers s'abritèrent derrière les derniers débris du vieux sanctuaire.

Pont-Saint Martin avait sa chapelle de N.-D. de Pubé; Montoir, celle de N. D. de Saint-Malo, berceau de la paroisse de ce nom ; Thouaré, celle de N.-D. d'Auray, au village de la Cartière : celle-ci était paroissiale et le recteur allait fidèlement y célébrer la messe aux fêtes de la Vierge, aux Hameaux et le lendemain des quatre fêtes annuelles. Parfois quelque notable y faisait bénir son mariage et les fidèles voisins allaient y prier souvent. Aussi le général avait-il grand soin d'entretenir sa « chapelle paroissiale d'Auray ». On finit pourtant par l'abandonner et la desserte se fit à la Seilleraye.

À Plessé, c'était N.-D. de Laré où, comme à Grâces, les vicomtes de Carheil avaient obtenu l'établissement d'une foire, preuve de l'affluence des pèlerins, et où ils partageaient, avec les barons de Fresnay, les droits de prééminence, de banc et d'enfeu. Quilly entretient avec amour N.-D. de Planté, que Campbon ne se console pas d'avoir perdue (1832). On s'y rend en pèlerinage de toutes les paroisses d'alentour et l'on y publie les bienfaits que Marie ne se lasse pas de dispenser à ses dévoués serviteurs. On y parle souvent aussi de l'ermite qui se sanctifia dans ces lieux, il y a plus d'un siècle et demi. Il s'appelait Julien Château, était frère tertiaire de Saint François et mourut en grande réputation de sainteté, à 46 ans (1744). Les registres paroissiaux de Campbon racontent, en quelques lignes, sa vie et ses vertus.

Saint-Géréon avait jadis une chapellenie, c'est-à-dire une fondation de N.-D. des Miracles. Ce vocable était sans doute une importation, les moines du prieuré ayant voulu commémorer ainsi la madone célèbre de l'abbaye de Déols, dont ils dépendaient. Beaucoup d'autres pèlerinages célèbres furent de la sorte transplantés chez nous. Dès le XVI^e siècle, N. D. de Lorette avait sa dévotion dans l'église de Saint-Saturnin, dont le Trésor possédait « une ymaige de N.-D. de Lorette, enchassée en une petite boueste de sapin garnie d'une vitre, apportée par deffunct Missire Guillaume Garnier, vivant recteur de céans, au voyage qu'il fit à Rome ». Guillaume Garnier avait été recteur de 1598 à 1607. On rencontre la même dévotion à Sucé, dont l'église reconnut longtemps la Sainte-Vierge pour titulaire ; à Saint-Mars-de-Coutais, Saint-Mars-

du-Désert, Pannecé, chez les Carmes et chez les Minimes. La communauté des Missionnaires de Saint Clément, fondée par M. René Lévêque, au XVIIe siècle, fut d'abord établie sur la paroisse Sainte Croix et reçut le nom de N.-D. de Lorette. Cette dévotion. est toujours chère à Sainte Croix, dont l'église est affiliée à la basilique italienne.

Deux grands pèlerinages ont pris naissance en France. durant le XIXe siècle : la Salette et Lourdes. Tous deux sont dignement représentés chez nous. Deux paroisses de notre diocèse, Varades et la Rouxière, commémorent solennellement chaque année l'apparition de la Salette, et notre ville compte parmi ses plus beaux monuments la chapelle érigée sous ce vocable en 1855, grâce à l'initiative de Melle des Brulais et de M. le Chanoine Jacques Anneau, grâce surtout au talent de M. le chanoine Rousteau. Depuis lors, chaque année, au mois de septembre, la ville de Nantes célèbre la neuvaine de la Salette et la vaste chapelle se remplit tous les soirs de dévots serviteurs de Notre-Dame.

Et Lourdes, que dire de Lourdes ? N'est-ce pas aussi par adoption une dévotion nantaise ? Tous les ans, depuis 1872, c'est par milliers que nos pèlerins s'en vont aux roches de Massabielle, et, pendant ce temps, les fidèles de Nantes célèbrent de pieux triduums dans les deux sanctuaires consacrés à cette nouvelle et populaire dévotion, la chapelle de l'Immaculée Conception et celle du Pont de Cens.

N.-D. du Sacré Coeur encore une dévotion française possède une chapelle à Mauves et des statues à tous les foyers. N.-D. de Bon-Conseil et N.-D. du Perpétuel Secours nous sont venues de plus loin. La première était dès longtemps connue à Sainte-Croix de Machecoul ; elle a maintenant sa madone et son association de la Pieuse-Union dans la basilique de Saint Nicolas. La seconde est invoquée dans la plupart des paroisses rurales où les Pères Rédemptoristes ont prêché des missions, mais elle a commencé par être honorée à la Retraite de Nantes et c'est là surtout qu'elle prodigue ses faveurs à la piété confiante.

Le clergé séculier et les ordres religieux ont, dans tous les siècles, professé la plus tendre dévotion envers Marie. Nantes avait jadis sa confrérie, et Machecoul son autel de N.-D. des Clercs. Aujourd'hui presque tous nos séminaires, tous nos collèges, tous nos pensionnats de jeunes filles ont la sainte Vierge pour patronne ; et les rares maisons, érigées sous d'autres patronages, n'en sont pas moins dévouées au culte de Notre Dame, lui ont consacré des congrégations et dédié des chapelles.

Nos communautés religieuses ne sont pas restées en arrière. Le diocèse comptait autrefois huit abbayes ; six portaient le doux nom de Notre-Dame : la Chaume, Blanche-Couronne, Buzay, Melleray, Pornic et Villeneuve. La proportion était la même pour les couvents ; elle n'a pas changé depuis lors.

Les châteaux avaient aussi des chapelles ; bien rares sont celles dont les vocables sont venus à notre connaissance ; pourtant nous savons que beaucoup avaient été placées sous l'égide de Marie. Il y a moins de châteaux aujourd'hui ; mais il y a beaucoup plus de villas et des Moutiers à Saint-Brevin, de Saint Nazaire, à Mesquer, nos côtes sont couvertes de châlets, et peuplées en été connue les cités les plus populeuses. Il a fallu multiplier les sanctuaires, et, presque partout, c'est à la sainte Vierge qu'on les a dédiés. Nous avons ainsi N. D. de la Bernerie, N. D. de Préfailles, N. D. des Dunes, N.-D. de la Baule.

Nos marins, si dévoués à la Bonne Mère sainte Anne, surtout depuis les révélations faites au pieux Nicolazic, ont aussi toujours montré beaucoup de confiance en Marie. Nos pères avaient élevé dans l'église de Sainte Croix un autel à N.-D. de la Navigation ; ils avaient consacré à N. D. de Bon Port une église et deux chapelles, la première, à Bourgneuf, les deux autres à la Chevrollière et à Mesquer. Il peut sembler étrange que nos riches armateurs nantais, si dévoués pourtant au culte de la sainte Vierge, n'aient point songé, dans les siècles passés à mettre leurs armements et leurs expéditions lointaines sous sa puissante protection, par l'érection d'un sanctuaire spécial. Le XIXe siècle a réparé cette omission ; et l'édifice qu'il a bâti est digne de celle dont il porte le nom. Voyez ce dôme qui s'élève, majestueux, dominant la Fosse et le port tout entier, ce fronton sculpté qui explique le vocable à la foule, ces peintures qui décorent l'intérieur de la coupole, ces riches autels qui attirent les regards en invitant à la prière, tout cela n'est-il pas digne de la Reine du ciel, et la grande cité n'a-t-elle pas dressé vraiment un trône d'honneur à N. D. de Bon Port ?

Toutefois, j'ai hâte de dire et ce livre en fournira des preuves, que nos marins n'avaient pas attendu cette construction tardive pour mettre leur confiance dans celle qu'ils saluent si volontiers du nom consolant d'Etoile de la Mer. Ils invoquaient, à Nantes, N. D. de Miséricorde, N. D. de Bon Secours, N. D. de Bonne

Garde, N. D. de Toutes Aides, et les ex-voto sont là pour en témoigner ; à Donges, N.-D. de Bonne-Nouvelle ; à Saint-Nazaire, N. D. d'Espérance et N. D. de Toutes-Aides ; dans la presqu'île Guérandaise, N.-D. de la Délivrance ; au Croisic, N. D. de Pitié ; à Batz, N.-D. du Mûrier. Arrêtons-nous ici, devant cette merveille de l'art gothique que tout le monde admire, dont tout le monde déplore l'abandon, et, à défaut de l'histoire, laissons parler la légende.

C'était au XIVe ou au XVe siècle, un chevalier breton, et non pas des moindres, car il appartenait à l'illustre famille de Rieux, qui possédait alors le marquisat d'Assérac et avait pour résidence le château de Ranrouët - s'était épris de la fille du seigneur de Lesnérac. Dédaigné par celle-ci, malgré la noblesse de sa race et la puissance de sa maison, il franchit la Manche et s'en alla guerroyer en Angleterre. Il moissonna des lauriers sur maint champ de bataille mais rien ne pouvait arracher de son cœur le souvenir de celle qu'il aimait, puis, connue les bretons de tous les temps, il était rongé par le mal du pays. Il s'embarqua donc et cingla vers la terre d'Arvor. Hélas ! il fut bientôt assailli par une furieuse tempête ; après avoir vainement défié la mort sur tant de champs de bataille, allait-il donc périr au moment d'aborder à la terre natale ? Dans cette extrémité, le chevalier fit un vœu à la Sainte Vierge, et promit de lui bâtir une chapelle à l'endroit même où il débarquerait. Quelques instants après, il apercevait, brillant dans la nuit, une lumière ; peu à peu la tempête s'apaisa, et les voyageurs, guidés par la lumière mystérieuse, abordèrent dans la baie du Bourg de Batz. Ils virent alors que la clarté miraculeuse qui les avait sauvés provenait d'une statue de la Vierge, que les habitants avaient placée sur le tronc d'un mûrier voisin de la plage.

Le lendemain, Rieux se rendit au château de Lesnérac, dans l'espérance de voir, à cette fois, ses hommages mieux accueillis. Hélas ! c'était grande fête au manoir, la fille de céans allait épouser un seigneur du voisinage. La jeune fille n'avait pas tardé à se repentir des dédains par lesquels elle avait répondu à l'amour du jeune sire de Rieux, et longtemps elle avait attendu qu'il revint. Mais si vite jeunesse s'envole qu'elle avait craint sans doute de vieillir dans une attente vaine, et elle s'était enfin rendue aux vœux d'un nouveau soupirant. Déjà les cierges brûlaient dans la chapelle et les fiancés, suivis d'un brillant cortège, se rendaient à la messe nuptiale. Soudain les yeux de la jeune fille tombent sur le chevalier qu'elle a si cruellement dédaigné, puis attendu, et qu'elle devine toujours fidèle. Un cri s'échappe de ses lèvres et révèle à tous le secret de son cœur. La légende raconte encore que la fille du seigneur de Lesnérac épousa le chevalier de Rieux ; que celui-ci, reconnaissant à la Vierge qui l'avait si visiblement protégé, fit venir de loin les plus habiles ouvriers et construire la merveille de la contrée, cet admirable joyau qui s'appelle N.-D. du Mûrier. Elle ajoute, qu'il voulut après sa mort, reposer dans la chapelle votive, et qu'il est là toujours, dormant son dernier sommeil, sous les arceaux à demi rompus et les murailles croulantes.

Terminons par deux vocables qui résument tous les autres : N. D. de la Cité et N. D. des Enfants-Nantais. Celui-ci est peu connu : il était usité seulement chez les Chartreux, installés par Arthur III, à la Chapelle-au-Duc, collégiale fondée par les princes de Bretagne en l'honneur de nos saints patrons. Un tableau, qui n'est point sans valeur, représentait Notre Dame entre les deux jeunes martyrs. Il a plus vécu que la collégiale et la Chartreuse et on peut le voir encore au Grand Séminaire de Nantes. La paroisse de Saint-Donatien ne pouvait laisser ce titre tomber en oubli ; elle a tenu à honneur de le relever et l'on trouve dans son église un tableau moderne, dû à un artiste de Rome, qui représente la Bienheureuse Vierge Marie entre les saints Enfants Nantais.

N. D. de la Cité avait son autel et sa confrérie au cœur même de la ville, dans l'église de Saint-Saturnin. Celle confrérie avait, comme toutes les autres, ses fondations et ses fêtes, et il serait fastidieux de les exposer en détail. Il est pourtant une de ces fondations dont je veux dire un mot, parce qu'elle n'est point banale et qu'elle nous fait saisir sur le vif la piété profonde de nos aïeux. Le 12 juillet 1471, Guillaume de Launai, riche bourgeois de Nantes, tendait en cette ville, sur la paroisse de Saint Léonard, le collège Saint Jean. Le fondateur était pieux et paroissien de Saint-Saturnin, probablement membre zélé de la confrérie de N.-D. de la Cité. On le vit bien dans les conditions du contrat. Les régents du nouveau collège durent s'engager, pour eux et pour leurs successeurs, à « dire ou faire dire à leurs dépans, à perpétuité, le samedi de chaque semaine, une messe ou note de l'office de Notre-Dame, en l'église de Saint Saturnin de Nantes, à l'autel de N.-D. de la Cité, quelle messe répondront les enfans gramoiriens de ladite escole, qui pour ce faire fussent processionnellement menez et conduits par lesdits maistres régens, deux à deux ensemble de ladite escole jusques à ladite église, chantant un hymne ou prose de Nostre-Dame, selon l'occurrence du temps à l'arbitrage, et à l'issue de ladite messe ou note dire ou note sur la tombe dudit de Launai après son deceix les répons « Libem me » et les versets, avec une oraison et Pater Noster et Ave Maria. Aussi dit que si le jour de

samedi estait empesché par feste solemnelle, vacation d'estude ou autrement, tellement que les enfans ne vinsent à ladite escole, et par conséquent ne peussent estre conduits ne menez, comme dit est, a la célébration de ladite messe, en celui cas, lesdits maistres et leurs successeurs seront tenus dire ou faire dire ladite messe celui jour de samedi avec les autres suffrages ».

Ainsi fut fait, jusqu'au 23 janvier 1656. A cette date, avec l'autorisation des héritiers du fondateur, le collège Saint-Jean fut uni à celui de l'Oratoire, et la ville prit l'engagement de faire célébrer a Saint Saturnin le service établi par Guillaume de Launai : mais plus d'écoliers, plus de procession, plus de notes ! On le voit, les fondations en l'honneur de Marie étaient innombrables dans notre pays et la piété s'ingéniait à multiplier ses sanctuaires et ses autels. Sur 261 paroisses que compte actuellement le diocèse de Nantes, 39 l'ont adoptée pour patronne. Il n'est pas une. église qui ne lui ait au moins consacré un autel. Avant la Révolution, les sanctuaires les plus modestes possédaient beaucoup plus d'autels qu'aujourd'hui : on en voyait a tous les piliers, le long de tous les murs et jusque dans les moindres recoins ; aussi beaucoup d'églises comptaient jusqu'à trois et quatre autels dédiés à la Sainte Vierge sous des vocables différents, quelquefois davantage. C'est ainsi que la Collégiale, consacrée elle-même à Marie, lui avait dressé quatre petits autels : N.D. de Bon Amour, N.-D. de la Rose, N.-D. de Patience, N.D. de Pitié. On pourrait encore citer plus d'une église prodiguant de la même façon les hommages a la Sainte-Vierge. Mais c'est assez. Cependant, puisque j'ai mentionné les congrégations de nos collèges et de nos pensionnats, il faut bien dire que, dans un très grand nombre de paroisses, les jeunes filles et parfois les jeunes gens ont été groupés dans des associations semblables ; il faut bien rappeler que nos cercles et nos patronages ont été mis partout sous la protection de Marie.

Tout sera dit peut-être quand j'aurai signalé les exercices du mois de Marie qui s'accomplissent dans toutes les paroisses, et même dans les plus humbles hameaux où les fidèles, trop éloignés de l'église paroissiale, se réunissent dans quelque salle transformée en oratoire ; quand j'aurai fait remarquer, enfin, que nos familles de paysans ont conservé presque partout l'usage du chapelet en commun. Arrêtons-nous donc ici. Aussi bien cette énumération monotone est déjà suffisante pour démontrer, indépendamment de ce qui sera raconté dans la suite de ce livre, que s'il est des contrées où Marie a en des sanctuaires plus célèbres, il n'en est certainement pas où elle ait été plus aimée.

Ouverture du Mois de Marie **Le culte de la Très Sainte Vierge**

« Toutes les générations me proclameront Bienheureuse ». (St Luc, 1, 48).

J'imagine que si l'un de ces docteurs orgueilleux et suffisants, qui devaient plus tard traîner Jésus Christ au Calvaire, avait entendu ce cri, poussé par une jeune fille de quinze ans, fiancée d'un pauvre charpentier de village, il eut haussé dédaigneusement les épaules et se fut éloigné en esquisse... un sourire de pitié. Pourtant c'était une prophétie, et, pour prouver son accomplissement, il suffit de montrer l'univers catholique pressé au pied des autels dédiés il cette humble femme ; il suffit de prêter l'oreille aux discours et aux chants qui vont, durant ces quatre semaines, redire il tous les échos de la chrétienté ses incomparables grandeurs.

Ce verset du Magnificat appellerait un commentaire, le seul qui lui convienne, l'histoire du culte de la Très Sainte Vierge. Vous m'excuserez de ne point l'entreprendre ; ni le temps dont je dispose ici, ni mes forces ne me le permettent ; il y faudrait plus que la vie d'un homme. Je voudrais cependant apporter une pierre - fut-elle des plus modestes - à ce splendide monument, en étudiant avec vous le culte de Marie dans le diocèse de Nantes. Ce sera le sujet de nos entretiens durant ce mois. En guise d'introduction, disons deux. mots ce soir sur la légitimité du culte de Marie, et sur les avantages de ce que j'appellerai le culte local de Très Sainte Vierge.

Les théologiens, après avoir étudié il fond le mystère de l'Incarnation, et avoir exposé la vie de l'Homme Dieu, ne manquent pas d'ajouter que la connaissance du Fils sans celle de la Mère serait imparfaite, et que le traité du Verbe incarné doit être suivi de celui de la Très Sainte-Vierge. D'ailleurs, disent-ils encore, il n'est pas possible de séparer deux êtres si étroitement unis ; il n'est pas possible, quand on parle si longuement du Christ, de garder le silence sur sa divine Mère. C'est ce que le cardinal Mermillod exprimait ainsi familièrement : « La Sainte-Vierge est-elle donc de trop quand on parle de Jésus ? »

Ce que les théologiens disent de l'étude nécessairement simultanée de Jésus et de Marie, il me semble que je

puis bien le dire de leur culte. Le culte du Fils, sans le culte de la Mère, serait incomplet; pour honorer pleinement Jésus, il faut honorer Marie. Le culte de la Très Sainte Vierge est, en effet, une conséquence nécessaire et comme le prolongement du culte de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pourquoi honorons-nous Notre Seigneur Jésus Christ ? Parce qu'il est Dieu. Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu, dit Saint Jean, et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Avec les apôtres, dont l'antique symbole résume notre foi Catholique ; avec tous les siècles chrétiens, héritiers et gardiens de leur doctrine, nous croyons que Jésus-Christ est Dieu, et nous tombons à genoux devant lui, disant comme Saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! ».

Eh bien ! Marie est la mère de Jésus, Marie est la mère de Dieu. Marie est mère de Dieu ! Ce sont encore tous les siècles chrétiens qui le proclament; c'est l'Eglise qui le définit aux applaudissements des peuples ; que dis-je ? C'est le ciel qui l'annonce à la terre. C'est sainte Elisabeth qui s'écrie, dans un élan inspiré : « D'où me vient cet honneur que la mère de mon Dieu daigne me visiter ? » C'est l'Archange Gabriel qui dit à la Vierge de la part de Dieu : « Celui qui naîtra de vous sera saint et on l'appellera le Fils du Très Haut : il régnera éternellement sur la maison de Jacob ».

Marie est mère de Dieu ! Savez-vous la conséquence ? La Vierge elle-même va vous la dire. Au seuil de la maison d'Elisabeth, elle entend le cri inspiré de sa cousine : « D'où me vient cet honneur que la mère de mon Dieu daigne me visiter ? ». Alors, dans une sublime extase, elle-même entrevoit l'avenir et à son tour elle s'écrie : « Voici que toutes les générations vous loueront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ». Ces grandes choses accomplies en Marie par la toute puissance de Dieu, c'est la maternité divine, et, à cause de cela en effet, toutes les générations ont proclamé la Vierge bienheureuse ; et à cause de cela toutes les générations se sont prosternées respectueusement devant elle.

N'est-ce pas légitime ? N'est-ce pas nécessaire ? Eh quoi ! La mère d'un prince est exaltée au-dessus de toutes les autres femmes, et la mère de Dieu n'aurait pas droit à plus de respect et d'amour ? Non, non, cela n'est pas possible ; c'est le contraire qui doit être, c'est le contraire qui est. « Je vous salue, disaient Elisabeth et Gabriel, parce que vous êtes bénie au-dessus de toutes les femmes ». Et nous répétons après eux : « Je vous salue, Marie, je vous honore au-dessus de toutes les femmes, au-dessus de tous les saints, au-dessus de tous les anges, parce que vous êtes plus grande qu'eux tous ; parce que vous approchez de plus près le Maître du ciel et de la terre ; parce que vous êtes l'alliée, l'associée, que dis-je ? la mère de Dieu !

Pourquoi honorons-nous Notre Seigneur Jésus-Christ ? Nous l'honorons, non pas seulement parce qu'il est Dieu, mais aussi parce qu'il est homme. Vous connaissez la belle et profonde doctrine de l'Incarnation. Le péché, qui s'attaquait à Dieu, était, d'une certaine manière, infini. Donc, pour apaiser Dieu, pour expier le péché, il fallait une satisfaction infinie. Dieu seul est infini, Dieu seul est capable d'accomplir des actions infinies ; d'un autre côté, l'homme seul est capable de satisfaire et d'expier, parce que seul il est capable de souffrir. La conséquence, c'est que, pour offrir la satisfaction convenable, il fallait un Homme-Dieu. Saint Jean nous donne la solution du problème : « Et le Verbe s'est fait chair ». Le Fils de Dieu a pris notre nature humaine, a revêtu notre chair mortelle, et il a pu souffrir, mourir, apaiser Dieu, expier le péché, racheter le monde, rouvrir à l'homme coupable les portes éternelles. Vous savez ces choses, mes Frères, et tant d'amour vous confond et vous tombez aux genoux de l'Homme Dieu pour le bénir et pour l'adorer.

Mais comment le Verbe de Dieu s'est-il fait Homme ? N'est-ce pas en s'incarnant dans le sein de Marie ? Mais de qui le Verbe de Dieu tient-il cette chair, grâce à laquelle il a pu souffrir et mourir ? N'est-ce pas de sa Mère ? Écoutez, c'est Saint Augustin qui parle : « La chair du Christ est la chair de Marie, et bien qu'elle soit actuellement transfigurée par la gloire de la résurrection, elle reste la même, c'est toujours la chair qu'il a reçue de Marie ». C'est donc à Marie que nous devons ce petit enfant qui vagit à Bethléem, sur la paille d'une crèche ; c'est à Marie que nous devons ce divin ouvrier qui nous donne, il Nazareth, le fécond exemple du labeur humble et méritoire ; c'est à Marie que nous devons cet infatigable prêcheur qui, pendant trois années, parcourt la Palestine, en semant sa parole et ses miracles ; c'est à Marie que nous devons cette sainte et innocente victime qui gravit péniblement le Calvaire, et, pour nos péchés, expire sur la croix ; c'est à Marie que nous devons cette même victime perpétuellement immolée sur l'autel, perpétuellement donnée en nourriture à nos âmes, perpétuellement présente dans nos tabernacles ; c'est à Marie, en un mot, que nous devons, après Dieu, la rédemption du monde. N'est-ce pas ce qui justifie le beau titre de corédemptrice, qui lui a été décerné par les Pères ? N'est-ce pas ce qui justifie en même temps le culte que nous lui rendons ?

C'est pour cela que l'Eglise, appuyée sur l'exemple de l'archange Gabriel et de sainte Elisabeth, a, depuis dix-neuf siècles, prosterné ses fidèles au pied des autels de la Vierge et multiplié les fêtes en son honneur. C'est pour cela que toutes les générations chrétiennes, fières de pouvoir se dire les enfants de Marie, se sont ingénies en mille façons à lui manifester leur amour. Je le répète, il nous serait impossible de passer en revue devant vous tous les pays et tous les siècles chrétiens, et de vous montrer, même en raccourci, ce qu'ils ont fait pour célébrer leur Mère; nous allons nous borner au culte local, c'est-à-dire, rechercher les honneurs rendus à Marie dans ce coin de terre catholique qui s'appelle le Diocèse de Nantes.

Je ne sais si je me trompe, séduit par mon amour passionné des vieilles choses et des vieux souvenirs de mon pays : il me semble que cette étude historique et religieuse n'est pas seulement curieuse, et qu'elle peut nous être également utile. C'est un moyen, et le meilleur peut-être, de dire la gloire de Marie sur la terre. En voyant comment elle a été honorée et aimée sur un point quelconque de la catholicité, en étudiant les détails de son culte dans un territoire restreint, ce qu'il serait impossible de faire pour des contrées plus vastes, on devine aisément quels honneurs elle a reçus dans l'univers Catholique, car ce qui s'est fait chez nous s'est aussi fait ailleurs.

C'est un moyen, et l'un des plus doux à notre piété, de dire la gloire de notre petite patrie. Nous sommes fiers de notre foi bretonne, nous exaltons, quelquefois plus que de raison, ce vaste et beau diocèse de Nantes : son amour pour Marie, le soin qu'il a pris de l'honorer, les termes spéciales et multiples dont il s'est servi pour lui témoigner son filial attachement, tout cela est une preuve de notre foi, tout cela nous met en beau rang parmi les Eglises de France et du monde.

Mais ce qui importe davantage, c'est qu'une telle étude est de nature à fortifier notre foi et notre piété. Rien, pour obtenir ce résultat, comme la fidélité aux traditions religieuses d'un pays, la persévérance dans les pratiques pieuses des ancêtres. Les dévotions nouvelles sont bonnes assurément et nous pouvons les adopter quand elles ont été approuvées par l'Eglise. C'est dans l'ordre. Le progrès existe dans la piété comme en toutes choses. Je l'ai dit, les fêtes instituées dans la suite des âges, les pratiques diverses par lesquelles la piété des peuples a voulu honorer Marie sont une de ses gloires. Si l'on a pu les multiplier dans le passé, il est évident qu'on peut les multiplier dans le présent. Mais il y a un écueil : la tendance à embrasser toutes les nouveautés, d'où qu'elles viennent. C'est un signe d'inconstance et qui indique souvent plus de curiosité, d'humeur fantasque, de passion pour le changement et la mode que de fermeté dans la foi, de vivacité dans l'amour, de sérieux dans la piété. Peut être la piété contemporaine n'a-t-elle pas su se prémunir assez contre ce péril, et, en passant ainsi d'une dévotion à une autre, en accueillant, avec transport toute pratique nouvelle et surtout étrangère, a-t-elle montré qu'elle était plus superficielle que profonde. La fidélité aux dévotions anciennes, aux pratiques chères à nos pères, aux sanctuaires qu'ils ont aimés, est un indice de foi plus profonde et de piété plus sûre. Ces dévotions ont leurs racines dans le passé et nous rattachent à lui: la fidélité aux pratiques de nos pères entretient et fortifie la fidélité à leur foi.

N'ai-je pas le droit d'ajouter que ces dévotions locales, manifestations le plus souvent spontanées d'amour à Marie, convenaient au tempérament, aux habitudes, aux sentiments, aux mœurs de nos ancêtres ; que toutes ces choses qui constituent le caractère particulier d'une population, d'une province, ne se sont pas tellement modifiées qu'on ne puisse les retrouver chez nous, et que, par conséquent, ce qui plaisait à leur piété doit aussi plaire à la nôtre ? N'ai-je pas enfin le devoir de remarquer qu'un très grand nombre de ces pratiques, de ces dévotions, de ces pèlerinages, nés d'un cri d'angoisse ou d'un hommage de la reconnaissance, inspirés miraculeusement par Marie ou du moins approuvés par elle, sont une dette que nous n'avons pas le droit de protester, en même temps qu'un glorieux héritage dont nous avons le devoir d'être fiers ?

Venez donc, mes Frères, durant tout ce mois, étudier avec nous le culte de Marie au diocèse de Nantes. Sans doute nous ne dirons pas tout, nous ne citerons pas les quatre-vingt dix vocables sous lesquels on l'honorait dans notre pays ; nous n'énumérerons pas les quatre-vingt trois chapelles consacrées à son nom sur le territoire diocésain; nous ne calculerons pas le nombre des statues, ni même des autels qui lui furent dressés par la piété de nos pères ; nous ne cataloguerons pas toutes les congrégations et les confréries qui lui furent érigées ; nous ne signalerons pas toutes les processions qui se déroulaient en son honneur, chaque année, chaque mois, presque chaque semaine, dans les rues de nos villages et de nos villes ; nous ne mentionnerons pas tous ces curieux saluts de la Très Sainte-Vierge, dont le nom, sinon tout a fait la pratique, a disparu chez nous ; enfin nous ne dénombrerons pas les pèlerins qui ont tracé, à travers nos forêts et nos landes, les

sentiers menant à nos sanctuaires locaux, pas plus d'ailleurs que ceux qui s'en vont aujourd'hui, emportés parla vapeur, à la Salette, à Pontmain et à Lourdes. J'espère toutefois que nous en dirons assez pour prouver que Nantes a toujours aimé Marie et que Marie le lui a bien rendu ; assez par conséquent pour vous déterminer à l'aimer toujours, et vous convaincre que toujours elle saura vous le rendre.

Premier jour *Notre Dame de Nantes*

Le plus célèbre et le plus beau des sanctuaires dédiés à Marie, dans notre pays, celui dont le nom résume tous les autres, c'est l'église que l'on avait coutume d'appeler simplement Notre Dame, ou bien encore Notre Dame de Nantes. Écoutez l'abrégé de son histoire.

Trois fois au moins, durant le cours du IX^e siècle, la ville de Nantes avait été prise et détruite par les barbares Normands, et nos annales racontent, non sans nous faire frémir encore, ces scènes de pillage et d'incendie, ces massacres surtout qui firent couler des flots de sang chrétien et mirent une auréole au front de l'évêque Gohard et de ses compagnons. Ces vainqueurs féroces s'étaient même établis dans les îles de la Loire, spécialement dans l'île de Biesse, et, de là, continuaient à rançonner le pays. Alain le Grand, l'un des plus illustres de nos rois bretons, les chassa et Nantes, grâce à sa protection, grâce surtout aux efforts de son évêque Foulcher, sortit enfin de ses ruines.

Hélas ! Ce n'était pas pour longtemps. Le grand roi descend dans la tombe et les barbares accourent, impatients de laver dans le sang leurs défaites. Nantes est pris de nouveau, les survivants de la bataille s'enfuient épouvantés, la ville entière est saccagée, livrée aux flammes. Elle resta déserte pendant vingt ans. Gardiens jaloux de ces débris, les vainqueurs s'installent sur les rives de notre beau fleuve, ravageant à plaisir le Comté Nantais et la Bretagne entière. On ne voit partout que champs en friche et ruines fumantes ; la résistance se décourage ; la plupart des Bretons, princes en tête, se réfugient en Angleterre. C'est de là qu'allait venir le vengeur.

Il était petit-fils d'Alain le Grand et, lui aussi, portait ce nom plein d'espérance, auquel le peuple ajouta l'étrange surnom de Barbetorte, que la gloire et la reconnaissance ont transmis à la postérité. Comme les Bretons de tous les temps, le jeune Alain souffrait dans l'exil ; il avait hâte de revoir sa Bretagne. Dès qu'il fut en âge de batailler, il traversa la Manche à la tête d'une troupe de fidèles. Il surprit et culbuta les envahisseurs à Dol d'abord, puis à Saint Brieuç. Mais c'est à Nantes qu'ils avaient leur établissement principal, c'est à Nantes qu'il fallait les vaincre. Barbetorte traversa toute la haute Bretagne et vint les attaquer dans leur repaire.

Les Barbares étaient retranchés dans l'angle formé par la Loire et l'Erdre, sur la rive droite de cette dernière rivière : c'était alors une vaste prairie appelée le pré Saint-Aignan, in prato sancti Antoni, c'est aujourd'hui le quartier Sainte Catherine, et la rue du Pré-Nian rappelle encore ce nom célèbre dans les fastes de Nantes et de la Bretagne. Les Bretons attaquent avec furie ces hordes étrangères campées sur le sol de la patrie. Mais les Normands sont braves et fortement retranchés ; ils repoussent les assaillants. Alain remonte lentement les pentes abruptes qui conduisent à la colline du Marchix. Harassé par le combat, dévoré par une soif ardente, brisé d'émotion, tremblant pour sa Bretagne, il appelle Marie à son secours et la supplie de lui procurer un peu d'eau pour apaiser sa soif et celle de ses soldats : la Vierge écouta sa prière et lui découvrit une source d'eau vive. Elle existe encore, on l'appelle depuis ce temps la fontaine Sainte Marie et vous pouvez la vénérer à quelques pas d'ici, au fond de la rue Paré.

Réconfortés par ce breuvage, exaltés par la protection visible de la Mère de Dieu, Alain et ses soldats recommencèrent la lutte et mirent cette fois les Barbares en fuite. Nantes était délivré. Mais Nantes existait-il encore ?... Les vainqueurs se dirigèrent vers l'église Saint Pierre pour rendre grâce à Dieu. Hélas ! Ils furent obligés, pour se frayer un passage, de trancher les ronces et les épines avec leurs épées ; le temple n'était plus qu'une ruine informe. Alain pourtant ne se découragea point et il releva la ville, dont il fit sa capitale.

Gardons ces souvenirs, mes Frères, et n'oublions pas que, sans Alain Barbetorte, sans la protection de Marie surtout, Nantes peut-être, comme Rezé sa voisine et tant d'autres cités, aurait pour jamais disparu. Alain fut reconnaissant. Il ne pouvait songer à bâtir une église près de la fontaine Sainte Marie, situé : aux portes de la ville, exposée à toutes les attaques de l'ennemi, mais il avait existé, non loin de la Cathédrale, une chapelle

de la Vierge, disparue comme tout le reste. Alain la releva splendidement et la dédia à Notre-Dame. C'est là qu'il fut enseveli.

Écoutez ce que raconte la Chronique de Nantes : on enterra le libérateur à Saint-Donatien, mais le lendemain matin la tombe était ouverte et le cadavre sur la terre nue. Soigneusement on le replaça dans le sépulcre, qu'on chargea de grosses et lourdes pierres et qu'on entoura de gardiens. Le lendemain, en dépit des pierres et des soldats, le cadavre était déterré. Un familier d'Alain dit alors : « Le noble Duc a toujours aimé la sainte Mère de Dieu plus que tous les autres saints et l'a toujours invoquée dans ses besoins, portez-le dans l'église qu'il a reconstruite en l'honneur de la Vierge et il y trouvera le repos ». On suivit le conseil et le grand batailleur y trouva le repos pendant dix siècles. Quatre cents ans plus tard, l'évêque Daniel Vigier, poussé par la piété des Nantais envers Notre-Dame, érigeait son église en collégiale et y plaçait dix-neuf chanoines chargés de chanter les louanges de Marie.

Bientôt l'antique église, que tous les siècles avaient embellie, revêtit une splendeur nouvelle. Pierre de Bretagne et Françoise d'Amboise, plus tard souverains de ce pays, se promettent par serment de n'appartenir qu'à Dieu, si la mort les sépare, et, pour consacrer cette promesse, ils font rebâtir magnifiquement le chœur de Notre-Dame. Ils y érigent en même temps leur tombeau et y fondent une messe solennelle quotidienne. Le Duc y descendit le premier et, chaque jour, pendant qu'elle résidait à Nantes, la pieuse Françoise s'y rendait à pied pour y répandre ses larmes et ses prières. La sainte veuve ne devait jamais y reposer près de lui, l'affection de ses chères Carmélites des Couëts rendit vaines les réclamations des chanoines de Notre Dame.

Nos ducs continuèrent la reconstruction de la collégiale et la reine Anne y mit la dernière main. L'édifice était digne de ceux qui l'avaient construit et son clocher en pierres, le plus beau de la ville, s'élevait jusqu'à deux cents pieds. Les ducs n'étaient pas seuls dévots à Notre-Dame ; tous les Nantais y venaient prier, tous les Nantais y répandaient leurs largesses. Au XV^e siècle, les fondations y étaient si nombreuses que cinquante prêtres ne suffisaient pas à les acquitter.

Hélas ! Toute cette gloire a disparu. L'église, vendue nationalement à la Révolution, devint un atelier de fondeur. On ne tarda pas à la démolir. Aujourd'hui, nous savons encore qu'elle était sur la place Dumoutiers ; mais c'est en vain que nous y cherchons quelques débris d'un temple autrefois si glorieux. Il n'en reste plus rien qu'une petite chapelle mutilée, incomparable joyau dédié jadis à saint Thomas et dû probablement au ciseau de Michel Columb, le grand artiste qui sculptait, à la même époque, le chef d'oeuvre que nous appelons aujourd'hui le tombeau des Carmes. Ce débris d'une splendeur évanouie a été placé naguère dans l'ancienne chapelle de l'Oratoire.

Le temple est détruit, mais non pas notre amour pour Marie : aujourd'hui connue autrefois, nous pouvons l'appeler Notre Dame de Nantes. Et quel est le sens de cette expression : « Notre Dame » ?

Vous savez, mes Frères, ce qu'était un seigneur des siècles passés. Dans le principe, c'était un chef de bande, un vaillant capitaine, ou même simplement un possesseur de fief, un puissant propriétaire, autour duquel se rangeaient des soldats, des paysans, des hommes du peuple, qui se plaçaient sous sa dépendance et réclamaient son appui contre les ennemis, petits et grands, qui pullulaient alors. Le seigneur devait protéger ses vassaux, défendre leurs intérêts, leur rendre la justice ; les vassaux, de leur côté, devaient au seigneur hommage et fidélité. Bientôt les fiefs devinrent héréditaires et leurs possesseurs furent seigneurs de père en fils. Plus tard, après le XII^e siècle, à défaut d'enfants mâles, les femmes héritaient des fiefs et elles portaient alors le nom de dames. De même qu'on écrivait dans les actes publics haut et puissant seigneur, on écrivait aussi haute et puissante dame.

A cette époque de foi ardente et naïve, ces expressions ne tardèrent pas à passer dans la langue religieuse; on disait couramment alors Monsieur saint Michel et Madame sainte Anne. Tout naturellement le mot Seigneur, pris d'une manière absolue, sans adjonction d'un nom propre, fut attribué à Jésus, notre divin Sauveur, c'est lui par excellence qui est le Maître, c'est lui que tous appelaient le Seigneur, Notre Seigneur. Les Livres saints d'ailleurs avaient donné l'exemple et l'on ne faisait guère que les traduire. Tout naturellement aussi le mot Dame, sans adjectif, fut appliqué à Marie, car, suivant la belle expression de Saint Bernard, elle est bien vraiment « la Dame de tout le monde ». N'est-elle pas dépositaire des pouvoirs de son Fils ? N'a-t-elle pas été associée à sa grandeur ? N'est-elle pas chargée d'exercer sa puissante protection sur les hommes ? N'a-t-elle pas, en conséquence, droit à leur fidélité et à leurs hommages ? Nos pères savaient ces choses, et ils

croyaient à la puissance de Marie, et ils l'invoquaient dans toutes les difficultés de la vie, et ils la servaient avec fidélité, et ils lui rendaient leurs hommages, et ils l'appelaient du nom expressif de Notre Dame. N'est-il pas délicat et juste, ce nom ? Ne traduit-il pas admirablement les relations de Marie avec les chrétiens et des chrétiens avec Marie ?

Ce n'est pas tout ; ce terme avait encore un autre sens, un peu différent du premier, et emprunté aux coutumes de la chevalerie. Les hommes de ce temps-là, les nobles surtout, les chevaliers, étaient passionnés pour les luttes courtoises des tournois et pour les combats plus terribles de la guerre; mais ils avaient appris de l'Eglise à respecter tout ce qui est faible, les prêtres, les orphelins, les femmes. Aussi la plupart avaient à cœur d'honorer les nobles dames, les belles et vertueuses châtelaines. Le jeune homme, devenu chevalier, ne manquait pas d'adresser l'hommage de son cœur à quelque noble damoiselle, et, dans les joutes brillantes des tournois, dans les luttes sanglantes de la guerre, il arborait les couleurs de sa Dame et faisait mainte prouesse en son honneur. Tel Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. Mais plusieurs, parmi les plus chrétiens et les plus purs, ne voulaient avoir d'autre Dame que la Vierge Marie : c'est à elle seule qu'ils donnaient leur cœur, se sont ses couleurs qu'ils portaient, et quand ils frappaient d'estoc et de taille, quand ils faisaient fuir l'ennemi devant leur vaillante épée, quand ils se couvraient de gloire dans les tournois ou dans les combats, c'était en l'honneur de Marie, leur Maîtresse et leur Dame. Ne vous souvient-il pas que notre grand connétable breton avait pour cri de guerre : « Notre Dame Guesclin » ?

Le peuple du Moyen-Age, plus que le peuple d'aujourd'hui sans doute, était épris d'idéal et de poésie, et il comprenait ces délicats symboles. Tous avaient adopté Marie pour leur Dame, et tous aimaient à lui donner ce titre. Et s'ils travaillaient, s'ils combattaient, s'ils accomplissaient fidèlement leurs devoirs de chrétiens, c'était sans doute et tout d'abord pour l'honneur de Notre-Seigneur, mais c'était aussi pour l'honneur de Notre Dame.

Cette belle et touchante expression a presque disparu de la langue religieuse, au moins dans notre pays : nous désignons encore par ces mots les églises et les pèlerinages consacrés à Marie, nous disons Notre Dame de Bon Port, Notre Dame de Toutes Aydes, Notre Dame de Lourdes ; nous ne disons plus simplement Notre Dame, en parlant de la Sainte Vierge elle-même. Il est permis de le regretter. Du moins, ayons dans le cœur les sentiments exprimés par ces mots : confions-nous à la protection de Marie, soyons empressés à son service, adressons-lui fréquemment nos hommages, donnons-lui toujours notre amour ; et nous aurons, aujourd'hui connue autrefois, le droit de l'appeler Notre Dame.

Deuxième jour ***Notre Dame de l'Immaculée Conception***

De tous les vocables sous lesquels on honore la très Sainte-Vierge, le plus populaire à notre époque, c'est bien celui de l'Immaculée Conception. C'est aussi le mystère qui, logiquement, se présente le premier à notre pensée.

Le 8 décembre 1854, après avoir consulté toutes les Eglises de la catholicité, Pie IX, entouré de 54 cardinaux, de 42 archevêques et de 92 évêques, venus de tous les points du monde, proclamait solennellement le dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. L'univers applaudit ; Rome donna le signal par des fêtes splendides et toutes les nations unirent leurs acclamations à celles de la Ville éternelle. Au premier rang se distingua la France, le royaume de Marie ; et parmi toutes les cités de notre pays se distingua la cité nantaise. L'évêque d'alors écrivait, le 16 décembre 1854 : « On prépare pour demain la plus belle illumination que Nantes ait jamais vue ». C'était une prophétie, l'illumination fut belle, incomparable, féerique. Plusieurs peut être de ceux qui m'écoutent ce soir en ont gardé le souvenir. C'est la première fête à laquelle ait pris part votre basilique. Elle ne devait être livrée au culte que huit jours plus tard; mais elle était débarrassée déjà de ses échafaudages, et, sous la nuit embrasée, elle apparut toute blanche dans sa robe de pierre avec une ceinture de feux aux couleurs de la Vierge, symbole de celle qui devait apparaître bientôt sur les monts Pyrénéens dans la blancheur immaculée de ses voiles de lin et le bleu céleste de son écharpe. De cette fête, que je n'ai point vue, mais dont les échos sont venus jusqu'à moi, je ne veux retenir qu'un mot qui nous révèle, dans sa simplicité touchante, la foi naïve et délicate de l'âme populaire. « Apercevant au fond d'une cour misérable une pauvre vieille qui allumait quelques chandelles, une dame de charité s'écria : « Que faites-vous ? Vous êtes sans pain ! D'ailleurs, qui viendra ici ? » « Ah ! fit la vieille, ce n'est pas pour le monde que j'illumine, c'est pour ma bonne Mère du Ciel ».

Vingt cinq ans plus tard, Nantes célébrait avec le même enthousiasme le premier jubilé de la proclamation du dogme, et il nous souvient encore de l'effet magique produit par les feux de l'illumination sur le blanc manteau de neige dont le sol était revêtu..Je n'ai pas à vous apprendre, à vous qui vous pressiez naguère si nombreux et si recueillis dans les nefs de votre vaste église, pour célébrer la cinquantaine de l'Immaculée, que l'ardeur de la piété nantaise ne s'est pas refroidie.

Mais les catholiques n'avaient pas attendu le le XIXe siècle pour honorer la conception immaculée de leur Mère, et c'est bien le cas de répéter les paroles de Mgr Dupanloup : « Si l'Eglise n'en avait pas fait encore un dogme de foi, nos coeurs en avaient fait un dogme d'amour ».

L'Eglise grecque célébrait la fête de la Conception de Marie depuis le VIe siècle, l'Espagne dès le VIIIe, et nous Savons que l'Angleterre, à la suite d'un éclatant miracle, l'adopta au Xie. Elle ne tarda point a passer le détroit et de la Normandie s'étendit a toute la France où l'on prit l'habitude de l'appeler « la fête aux Normands ».

On la trouve a Nantes, dès le XIe siècle ; toutefois, elle s'appela d'abord l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie, et plus tard, a raison de la période de l'année liturgique où elle tombait, elle fut surtout connue sous le nom de Notre-Dame des Avents. Plusieurs confréries, érigées en l'honneur de l'Immaculée Conception, s'abritaient sous ce titre ; il y en avait à Saint Saturnin, à Sainte Croix, à Saint Clément ; la plus célèbre était à Saint Similien. La fête patronale de cette dernière confrérie était célébrée avec le plus d'éclat possible : la veille, ou chantait solennellement les premières vêpres ; le matin même de la fête, les matines et les landes suivies de la grand-messe, et il ne fallait pas moins de 1,600 livres de gâteaux pour le pain béni des confrères.

Le prieuré de Pennebé honorait l'Immaculée Conception dès le XIe siècle. Une église du diocèse, celle de Bouée, autrefois trêve de Savenay, est aussi depuis longtemps dédiée à Marie sous ce vocable. Mais, mes Frères, et il me plaît de vous le dire, c'est la circonscription paroissiale de Saint Nicolas qui posséda le premier sanctuaire consacré, dans la ville de Nantes, a l'Immaculée.

Le jour de la Chandeleur de l'année 1623, les religieuses bénédictines du Calvaire, que venait de fonder l'ami de Richelieu, le célèbre Père Joseph, arrivaient a Nantes et tentaient de s'y établir. Mais de graves difficultés surgirent. Alors elles tirent un vœu a la Sainte Vierge, promettant de dédier leur église à Son immaculée conception, si elle aplanissait les obstacles. Peu de jours après, ces obstacles tombèrent et les religieuses signaient le contrat qui les rendait propriétaires de « la motte de Ballüe ». C'étaient les terrains occupés aujourd'hui par le quartier Delorme, et la rue du Calvaire marque l'allée qui conduisait au nouveau cloître.

Telle fut l'origine de la première chapelle de l'Immaculée Conception dans notre cité : plus de deux siècles devaient s'écouler avant que Nantes en possédât une seconde.

C'était en 1845, le jour même de la fête instituée par l'Eglise pour honorer le mystère de l'Immaculée Conception. Un saint prêtre, M. l'abbé Lusson, ancien curé de Saint-Jacques, forma le projet de donner une église à Marie. Il était en prières dans la chapelle de la Retraite quand la pensée lui vint que « sa bonne Mère n'avait à Nantes qu'un pied a terre et qu'il fallait lui consacrer une chapelle ». Celle de l'Oratoire était en vente, il résolut de l'acquérir. Une pieuse dame, ravie de cette entreprise, lui promit 6000 fr. Encouragé par ce premier succès, le vaillant prêtre multiplia les démarches. Hélas ! ce fut en vain. L'autorité ecclésiastique ne lui prêtait point son concours ; un jour même, le vicaire général Vrignaud, fatigué de ses instances, lui répondit brusquement: « Quand vous aurez 25,000 francs, vous pourrez commencer votre oeuvre ». M. Lusson n'en avait que 7,000. La protection de Marie lui procura le reste. L'infatigable quêteur de Notre Dame pria un jour dans l'oratoire de Saint Vincent-de-Paul. Tout à coup, connue inspiré du Ciel, il étend les bras vers la statue de la Sainte-Vierge : « Ma bonne Mère, donnez moi a l'instant ces 18,000 francs. Vous-même ou bien indiquez-moi la personne qui me les procurera ». Un nom lui vint à la pensée ; le lendemain, il heurtait a la porte d'une demeure dont il n'avait jamais franchi le seuil, et, naïvement, racontait son histoire. On lui donna les 18,000 francs.

D'autres obstacles se dressent devant lui. Mais qu'était-ce que des obstacles humains devant cette foi

obstinée? M. Lusson part bientôt pour Paris ; le 20 février 1848, il obtient une audience du Ministre ; le 22, les dernières formalités doivent être remplies, et, le 22 février, Paris se réveille au bruit de l'émeute Tout semble bien fini à cette fois, et d'autant plus irrémédiablement que l'Oratoire est vendu. Mais non, l'oeuvre va s'accomplir, le rêve du saint homme va se réaliser enfin !

Mgr Jaquemet vient d'arriver a Nantes, il encourage l'entreprise de l'abbé Lusson et celui-ci se remet à l'oeuvre avec plus d'ardeur que jamais. L'Oratoire est vendu, c'est vrai, mais l'église des Minimes est la. Toutefois, il faut se hâter, car elle vient d'être adjugée aux enchères publiques. Vite on met une surenchère et, le 19 septembre 1849, la vieille église devient propriété de l'Evêque de Nantes.

C'était l'antique chapelle bâtie par François II, à l'entrée des jardins du château, et dédiée pendant plus de trois siècles a saint Antoine-de-Pade. La Révolution l'avait profanée, et le vieux sanctuaire ducal, tour à tour atelier de serrurerie et magasin a fourrages, était bien déchu de sa splendeur première. Toutefois, l'oeuvre vive était intacte ; une réparation sommaire, reprise magnifiquement plus tard, lui rendit la décence convenable et, le 8 décembre 1840, la piété nantaise en reprenait possession et l'offrait, gage de filial amour, a l'Immaculée Conception.

Vous savez, mes Frères, en quoi consiste le mystère de l'Immaculée Conception. Tous les hommes, enfants d'Adam et Eve, enveloppés avec eux dans la malédiction qui suivit leur chute, reçoivent avec la vie la marque du péché et naissent enfants de colère. Marie seule fait exception. Dieu suspendit, pour cette créature privilégiée, l'universelle loi portée par sa justice et lui appliqua par avance les mérites de son Fils. Il est de foi qu'au moment même où Dieu unit l'âme de Marie au corps qu'elle devait animer, cette âme a jamais bénie, non seulement ne contracta point la tache originelle, mais fut remplie de grâces et de vertus. Bien plus, la sainte enfant était, conséquence naturelle, soustraite par la même à toutes les suites du péché, mise à l'abri des entraînements de la concupiscence et des attaques de la tentation, si bien que, durant tout le cours de sa vie, elle ne contracta pas, elle ne put pas contracter la moindre souillure.

Privilège unique et incomparable, mais privilège nécessaire, sans lequel on ne conçoit pas la Rédemption. Ainsi l'exigulit le respect que Dieu porte à sa propre sainteté. La bonté de la mère, en effet, rejallit sur l'enfant, et pour Dieu, le Saint par excellence, il n'est pas de honte comparable au péché : est-il donc croyable que la Mère de Jésus, que la Mère de Dieu ait subi cette honte ?

Ainsi l'exigeait l'amour de Jésus pour Marie. N'est-il pas vrai que l'enfant bien né rêve pour sa mère toutes les perfections et toutes les gloires, et que si, par impossible, Dieu nous avait consultés avant d'appeler notre mère à la vie, nous l'aurions supplié de déposer toutes les vertus et tous les dons dans son berceau ? Le Fils de Marie est en même temps Fils de Dieu, il pouvait ce qui nous est impossible a nous, pauvres mortels: comment donc eût-il permis que celle qu'il entourait de tant d'amour et prédestinait a tant de grandeur fût courbée, même un seul instant, sous le joug flétrissant du démon ?

Ainsi l'exigeait l'oeuvre même de la Rédemption. Future mère de celui qui venait détruire le péché, chargée d'infuser dans ses veines le sang qui allait purifier le monde en coulant sur la croix, Marie de fait être pure et sans tache, Marie devait être immaculée dans sa conception.

Marie est aussi notre mère et notre modèle. À l'exemple de ces fils qui redisent sans cesse les gloires de leurs aïeux, aimons à redire les gloires de notre Mère et a la saluer du beau titre d'Immaculée. À l'exemple de ces fils qui, non seulement Se glorifient des exploits et des hautes dignités de leurs ancêtres, mais qui lâchent de s'en montrer dignes, ne soyons pas seulement fiers des grandeurs de notre Mère et, dans la mesure du possible, efforçons nous de lui ressembler.

Je le sais bien, nous sommes venus au monde honteusement souillés par le péché. Mais, avec l'eau sainte du baptême, le sang du Rédempteur a coulé sur nos fronts, nos âmes ont été purifiées, nous sommes devenus frères de Jésus-Christ, enfants bien-aimés du Très Haut. Dans cette naissance nouvelle, qui s'appelle le baptême, naissance à la vie de chrétien, naissance à la grâce, à l'amitié de Dieu, à l'espérance du Ciel, nous aussi, nous sommes immaculés, et de ce titre nous devons être fiers.

Ce n'est pas tout et Dieu veut autre chose : Immaculée dans sa conception, Marie le fut encore durant tout le cours de sa vie. À son exemple, nous aussi, immaculés dans notre baptême, nous aurions dû le rester

toujours. Nous le pouvions, car Dieu, s'il n'avait pas éteint complètement en nous les feux de la concupiscence, en avait tempéré les ardeurs ; nous le pouvions, car Dieu, s'il ne nous avait pas soustraits aux attaques des tentations, nous avait donné des armes pour les vaincre ; nous le pouvions, car Dieu, s'il nous avait laissés faibles et peccables, nous avait cependant, en nous dispensant largement sa grâce, fait participer à sa force divine.

Hélas ! Malgré tout, nous avons péché ! Jetons-nous donc aux pieds de l'Immaculée Conception ; demandons-lui de nous aider à redevenir immaculés comme elle et promettons-lui de le rester toujours.

Troisième jour ***Notre Dame la Blanche***

La piété naïve du moyen âge, prenant à la lettre le mot de l'Écriture, souvent appliqué à la sainte Vierge, « Nigra sum sed formosa, Je suis noire, mais belle », vénérât parfois des Vierges noires, et le pèlerin de Notre Dame de Chartres s'agenouille toujours avec respect devant une de ces antiques statues. Mieux inspirés par la pureté sans tache de la Vierge des vierges, les fidèles aimaient à surnommer Marie Notre Dame-la-Blanche. Ce vocable n'est point inconnu dans le diocèse de Nantes.

Le voyageur, qui se dirige de Rezé vers l'ancien monastère de la bienheureuse Françoise, devenu le petit séminaire de Notre Dame des Couëts, ne tarde pas à rencontrer un modeste édifice. C'est à l'endroit même où la colline se hausse pour contempler le splendide panorama qui se déroule à ses pieds, la verdoyante vallée de la Loire, les vaisseaux chargés de richesses qui descendent ou remontent notre beau fleuve, Chantenay avec ses bruyants ateliers et ses hautes cheminées fumantes, enfin Nantes avec ses églises et ses palais, assise connue une reine sur les coteaux de la rive droite. On aperçoit tout d'abord un édifice surmonté de la croix, abritant sous un arc une statuette de Marie ; au dessous se lit l'invocation : « Notre Dame la Blanche, priez pour nous ». En arrière, séparé des autres constructions par un chemin de ronde, on voit un bâtiment quelconque, assez délabré : un rez-de-chaussée, éclairé par deux fenêtres carrées sans caractère, une vieille porte en anse de panier, et, à l'angle sud, un contrefort de granit. Au dessus, un étage moderne, ressemblant à toutes les maisons voisines. À l'intérieur, un dallage usé, partie en briques, partie en granit, un bénitier poussiéreux, une crédence, trois niches vides creusées au chevet. C'est tout ce qui reste d'une chapelle dédiée à Notre Dame la Blanche.

Rien dans cette mesure qui attire l'attention, et pourtant elle est digne de notre respect ; c'est peut être, avec la chapelle de saint Etienne, dans le cimetière de Saint Donatien, la plus vieille église du diocèse de Nantes. Les antiquaires, dont les manies parfois nous font sourire, mais dont les recherches sont souvent fort utiles à l'histoire, ont examiné attentivement ces pauvres murailles ; et ils ont démontré qu'une partie au moins, car l'antique chapelle a été bien des fois remaniée, présente des caractères fort anciens. Ils vont jusqu'à prétendre et il semble qu'ils n'ont point tort, que cette insignifiante construction est antérieure au III^e siècle de l'ère chrétienne. Rezé était alors, sous le nom de Ratiat, une ville plus riche et plus importante que Nantes ; et peut-être ce modeste édifice, resté debout malgré le poids des siècles, est-il le premier temple, consacré, sur cette terre, au culte chrétien. Si nous ne pouvons l'affirmer, du moins est-il permis de conjecturer que c'est le premier sanctuaire dédié à Marie dans le diocèse de Nantes.

Est-ce pour ce motif qu'il était si vénéré de nos pères ? Peut-être. Ce qui est certain, c'est que Nantes, qui possédait dans ses murs et à ses portes tant d'églises de la Sainte Vierge. tant de pèlerinages fréquentés, allait jusqu'à Rezé invoquer Notre Dame la Blanche. Dans les temps troublés qui précédèrent la réunion de la Bretagne à la France, quand les armées royales, campées à Richebourg, menaçaient Nantes, pointaient leurs canons sur son château ducal et faisaient craindre pour l'indépendance de la patrie bretonne, les fidèles de la ville multiplièrent les processions et visitèrent tour à tour les divers sanctuaires consacrés à Marie : la Collégiale, N.-D. de Bon-Secours, N.D. des Carmes, N.-D. de-Bethléem que l'on vénérât à deux pas d'ici, dans la chapelle de Sainte Catherine, et enfin Notre Dame la Blanche en Rezé.

N'est-il pas vrai que ce sanctuaire, tout modeste qu'il est, mérite un respectueux souvenir ? L'ancien curé de Rezé pensait comme nous et avait acquis, au prix de lourds sacrifices, ces restes précieux. Je sais que son successeur partage ses sentiments et que le défaut de ressources l'empêche seul, avec les malheurs du temps présent, de restaurer ce cher monument, et de rouvrir à la piété de ses paroissiens ce qui fut le berceau du christianisme chez eux.

Il existait, dans la paroisse de la Chapelle Launay, un établissement religieux, dont les bâtiments sécularisés sont encore intacts, et dont le nom semblerait indiquer qu'on y honorait Notre Dame la Blanche : c'est l'abbaye de Blanche Couronne.

Mais ce n'est qu'une conjecture, et j'aime mieux vous rappeler un autre sanctuaire, plus célèbre et plus beau, et bien dédié, celui-là, à Notre Dame-la-Blanche. Il était, il est encore un des ornements de l'antique cité guérandaise.

Durant les guerres désastreuses qu'occasionna, au XIV^e siècle, la succession de Bretagne, Guérande avait pris parti pour le comte de Montfort, dont elle était d'ailleurs l'apanage, et luttait avec énergie pour le triomphe de la cause qu'elle avait embrassée. Louis d'Espagne, qui combattait pour Charles de Blois, vint, à la tête d'une troupe d'Espagnols et de Génois, mettre le siège devant cette ville. Malgré le courage de ses défenseurs, Guérande fut prise, ses murailles furent rasées, ses maisons réduites en cendre ; ses cinq églises suffirent le même sort et huit mille habitants périrent. C'était, pouvait-on croire, la ruine pour jamais. Heureusement les Montforts furent reconnaissants. Le duc Jean IV, ou plutôt sa mère, l'héroïque Jeanne de Flandre, releva, dès avant son triomphe sur son adversaire, les ruines de Guérande (1348). Non seulement les murailles de la ville, mais les maisons particulières furent reconstruites aux frais du prince. Saint-Aubin fut restauré, incomplètement il est vrai, car il ne devait retrouver que dans les dernières années du XIX^e siècle sa splendeur disparue. C'est à ce moment-là que, par les soins du duc, fut élevée la gracieuse chapelle de Notre Dame la Blanche. Remplaçait-elle une ancienne église consacrée à Marie ? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais bien, c'est que le duc Jean IV aimait Guérande et y séjournait souvent, c'est qu'il aimait aussi spécialement Notre Dame-la-Blanche.

C'est dans la cité fidèle, qui avait tant souffert pour lui, qu'il voulut signer le traité de paix qui consacrait ses droits à la couronne de Bretagne ; et quand, seize ans plus tard, de nouvelles conventions réconcilièrent la Bretagne et la France, c'est encore dans la ville de Guérande que Jean IV voulut les accepter. Le premier traité avait été signé devant le grand autel de Saint Aubin ; le second fut juré sur la vraie croix, dans l'église de Notre Dame la Blanche.

Ce fut un beau jour pour notre chapelle, et jamais assemblée plus brillante ne fut réunie dans ses murs. Pour la France, représentant le roi, on voyait l'évêque de Chartres, le seigneur de Chevreuse et Arnault de Corbie, premier président du parlement de Paris ; pour la Bretagne, l'élite de ses fils : le duc d'abord, les évêques de Rennes et de Vannes, puis des Rohan, des Rochefort, des Laval, et le sire de Beaumanoir, dont les échos de Mi-Voie redisent toujours la vaillance. Oui, ce fut un beau jour, mais suivi de plus beaux jours encore.

De ce jour date en effet la fin des guerres civiles qui, depuis Si longtemps, désolaient la Bretagne. Notre Dame la Blanche donna cent ans de paix à notre pays, et jamais, dans toute la suite des âges, la Bretagne n'a été florissante comme en ce temps-là. Parcourez nos côtes et nos campagnes bretonnes, vous verrez partout des témoins qui le répètent encore : les cathédrales de Nantes, de Vannes, de Quimper, de Tréguier, et le Folgoët, cette fleur de granit épanouie sur nos landes, et ces flèches gothiques qu'on rencontre, à chaque pas au fond de la Cornouailles et du Léon, sortirent du sol breton en cet âge d'or de la patrie.

Le peuple fut reconnaissant à Notre Dame la Blanche ; chaque mois, à la suite du Chapitre de Saint Aubin, il se rendait processionnellement à la chapelle, et dans la plupart des paroisses de la presque île guérandaise, à Piriac, à Saint Molf, à Saillé, ailleurs encore, on éleva des sanctuaires dédiés sous ce nom. La Révolution chassa Notre Dame la Blanche de sa chapelle et la Vierge, protectrice de la Bretagne, en fut exilée pendant soixante ans. Mais elle y est rentrée, et depuis 1853, la glorieuse chapelle a retrouvé sa splendeur d'autrefois. Les princes n'y vont plus sans doute, mais la piété et la charité en ont fait, pour ainsi dire, leur quartier général, et nous pouvons affirmer que la chapelle n'est point déchue.

Citons enfin, dans le cimetière de Saint Jean de Corcoué, au sommet de ce coteau pittoresque d'où l'on domine la gracieuse vallée de la Logne, ainsi que le bourg et l'église de Saint Etienne, une toute petite chapelle, sous le vocable de Notre Dame la Blanche. Hélas ! maintenant on pourrait l'appeler la Rouge et la dédier à Notre Dame des Martyrs. Écoutez.

le 28 janvier 1794, un détachement de soldats patriotes venait s'établir à Saint Jean. Un révolutionnaire de

Saint Etienne de Corcoué, qui s'était réfugié précédemment a Nantes, arrivait avec eux. Le misérable parcourut ce dernier bourg, et les villages environnants, engageant toutes les personnes qu'il rencontrait a se rendre au camp, sous prétexte de pacification. Deux semaines auparavant, plusieurs personnes de cette paroisse avaient été surprises dans un guet-apens dont nous reparlerons et odieusement massacrées ; malgré ce précédent, une quinzaine de paysans se laissèrent persuader et montèrent a Saint Jean. On les emprisonna à Notre Dame la Blanche. Le traître alors s'en alla trouver le commandant et lui demanda de faire fusiller ces malheureux, le menaçant d'une dénonciation s'il y refusait. Saisi d'horreur et de dégoût, l'officier lui répondit qu'il pouvait faire lui-même ce qu'il voudrait de ses prisonniers, mais qu'aucun des soldats placés sous ses ordres n'accepterait de les mettre à mort. Le bandit ne recula pas devant le forfait, il pénétra dans la chapelle et, de son sabre, il égorga tous les voisins et amis qu'il y avait attirés. Le lendemain, les soldats quittaient Saint Jean, mais le commandant, fou de honte et de remords, se brûlait la cervelle avant le départ. Le bourreau, lui, vécut de longues années encore, au milieu des parents de ses victimes. Dieu lui laissait le temps du repentir. Il n'en profita point, et la justice divine le frappa enfin : il périt d'une mort horrible. La petite chapelle est là toujours : il me souvient d'y avoir présidé naguère une procession du mois, et, dans les moisissures dont le temps et l'humidité ont couvert ses vieux murs, je croyais voir les traces sanglantes des martyrs.

Faut-il exposer maintenant les raisons de ce poétique vocable ? Il nous rappelle le plus beau fleuron de la couronne de Marie et il nous désigne les vertus que nous devons surtout pratiquer a son exemple.

Quand vous contemplez vos chères petites filles, charmantes et radieuses dans leur costume de communiantes, vous demandez-vous pourquoi ces robes et ces voiles a la blancheur neigeuse ? C'est le symbole de la pureté sans tache avec laquelle il convient de recevoir Celui qui se plaît au milieu des lis. La blancheur, c'est le symbole de la pureté, c'est la couleur des vierges. Telle est la raison d'être du vocable que nous étudions ce soir : Marie s'appelle Notre Dame la Blanche parce qu'elle est pure, parce qu'elle est vierge.

Elle était pure et c'est par là qu'elle attira principalement les regards du Très Haut. Les saints Pères nous l'assurent, et vous mêmes, vous aimez a chanter ce couplet d'un de nos plus gracieux cantiques : « C'est le lis de la vallée dont le parfum précieux, Sur la terre désolée, attira le Roi des cieux ». Elle était vierge aussi. Nous affirmons chaque jour notre foi à ce dogme en récitant notre symbole : « Je crois en Jésus Christ... qui est né de la Vierge Marie ». Non seulement elle était vierge, mais les docteurs catholiques s'accordent à dire qu'elle avait fait à Dieu le vœu de virginité. Tel est, en effet, le sens de sa réponse à l'archange Gabriel : « Comment ces choses s'accompliront-elles, puisque je ne connais point d'homme », c'est-à-dire puisque je suis vierge et que je me suis engagée à le rester toujours ? Ai-je besoin de vous dire après cela quelles vertus nous prêche la Vierge très pure ? Elle prêche, avec l'éloquence de l'exemple, la virginité à l'élite, la chasteté à tous.

Je le sais, tous ne sont pas appelés à garder la virginité : c'est la vertu des anges. Le Maître lui même l'a déclaré : « Tous ne la sauraient comprendre ». Mais il a dit aussi : « Que celui qui peut comprendre comprenne ! » Ses apôtres ne comprirent pas tout d'abord, mais un jour vint bientôt où le Saint Esprit ouvrit leurs oreilles a ce chant des vierges que Jean devait ouïr dans les cieux, chant harmonieux comme un concert de lyres, que nul ne sait ni n'entend, que ceux qui suivent l'Agneau partout ou il va.

Bien des âmes, depuis dix neuf siècles, ont compris a leur tour et ont marché à la suite de l'Agneau : elles ne faisaient que s'engager dans la route tracée par Marie, la Vierge des vierges. Le démon les a poursuivies de cette haine infernale qu'il garde a la femme incomparable dont le pied lui a broyé la tête ; il les poursuit encore. Mais l'exemple de Marie continuera de porter ses fruits et, jusqu'à la fin des temps, le monde verra des fleurs virginales s'épanouir dans le parterre de l'Eglise.

Pour vous, mes Frères, que Dieu n'a point appelés a cette perfection, n'oubliez pas que Marie prêche en même temps la chasteté a tous. C'est la vertu qui faille plus d'honneur a l'homme, puisqu'elle le dégage de la matière pour le faire vivre de la vie des esprits, puisqu'elle le tire de la fange où il s'enlise pour l'élever à la hauteur des anges. mettez votre orgueil à la pratiquer, et, si votre fragilité vous effraie, demandez à Marie de vous tendre la main et de vous aider a gravir ces sommets où règne la divine pureté. Aimez à répéter le gracieux vocable qui a fait le sujet de cet entretien : c'est adresser à notre Mère du ciel la plus délicate des louanges et en même temps la plus efficace des prières que de lui dire : « Notre Dame la Blanche, priez pour

nous ».

Quatrième jour *Notre Dame de Grâce*

Dans la partie sud-est de la commune de Guenroüet, sur la rive gauche et a deux pas de l'Isac, pour ainsi dire à l'ombre du château princier et des hautes futaies de Carheil, s'élève une modeste église paroissiale : Notre-Dame de Grâce. Il y a seulement soixante ans, le 22 juillet 1844, qu'elle a été décorée de ce titre; jusque là, ce n'était qu'une chapelle rurale de Guenroüet. Mais elle n'en est pas moins célèbre dans les fastes de la contrée, et peut-être remonte-t-elle aussi haut que la paroisse- mère, qui, pourtant, n'est pas jeune.

Les seigneurs du château voisin des Carheil d'abord, ensuite des Coislin, revendiquaient les titres de seigneurs fondateurs et prééminenciers dans la chapelle de Grâce, ainsi que dans l'église de Guenroüet ; ils y conservaient jalousement leurs droits de banc et de tombeau ; leurs armoiries, peintes sur la litre des murailles aussi bien que sur les vitraux, témoignaient orgueilleusement de ces droits. Et connue l'intérêt se mêle à tout dans la vie, les Cambout de Coislin, qui n'étaient pas sans voir, des fenêtres de leur manoir, l'affluence des pèlerins a certains jours, en conclurent qu'il serait bon d'établir des foires a leur profit sur le « pâtis » de la chapelle. Ils en sollicitèrent la création, et voilà comment, le 1er mars 1578, le Parlement de Bretagne opposait son visa sur une ordonnance royale accordant a M. de Cambout, vicomte de Carheil, trois foires par chacun an « au bourg de Grasse », a savoir, le mardi de la Pentecôte, le jour de Saint Jean-Baptiste et à la fête patronale du lieu « Nostre-Dame de Septembre ».

Les seigneurs de Carheil montraient leur sollicitude pour Notre-Dame de Grâce en cherchant surtout a en tirer honneur et profit ; d'autres seigneurs, bien autrement puissants, manifestèrent la leur d'une manière plus désintéressée, en comblant la modeste chapelle de leurs bienfaits. C'étaient les ducs de Bretagne, ou du moins deux princes, ducs de cette maison de Montfort si pieusement généreuse, qui couvrit de monuments splendides, consacrés à Dieu et à la Vierge, toute la terre de Bretagne, et particulièrement le sol nantais.

Mais pourquoi nos ducs pensaient-ils à cette humble et lointaine chapelle de N. D. de Grâce ? Hasardons d'abord des conjectures. Alain le Grand, roi de Bretagne, après avoir battu glorieusement les pillards Normands, vers la fin du IXe siècle, s'était retiré dans son château de Plessé - Plebs Sei, comme l'écrit l'auteur de la Chronique nantaise ; Plou Sé, d'après la traduction de notre grand historien breton A. de la Borderie. C'était, non pas au chef-lieu actuel de cette paroisse, mais a 5 kilomètres de là, sur un rocher abrupt qui domine l'Isac et que marque toujours l'antique chapelle de Saint Clair, probablement contemporaine du grand batailleur, si elle n'est plus ancienne encore. Alain y tenait cour nombreuse, seigneurs et hommes de guerre s'y pressaient autour de lui. La Chronique de Nantes nous apprend que l'évêque de cette ville, Foulcher, y vint lui rendre visite et lui demander des faveurs pour son Eglise désolée.

Sur la rive opposée de l'Isac, s'étalant au flanc d'un coteau encore plus élevé que celui de Saint-Clair, on voyait la petite bourgade de Guenroüet. Alain la fit ériger en paroisse et la dota de sa première église. Est-ce vers la même époque qu'on éleva la chapelle de Grâce, dont l'origine se perd dans la nuit des temps ? L'apparition de la Vierge en ce lieu, dont parle la légende, fut-elle connue du châtelain de Plessé ? Est-ce pour cela que les sires de Carheil, seigneurs de ce pays après Alain le Grand, possédèrent connue lui des droits de fondateurs dans les deux églises ? Est-ce pour cela, enfin, que les ducs du XVe siècle, gardiens des pieuses traditions de leurs devanciers, conservèrent une grande dévotion envers la sainte Dame de ces lieux ? Ce sont la des questions auxquelles je ne saurais répondre ; et pourtant je me sens incliné à chercher dans ce lointain passé l'origine de la dévotion de nos ducs a Notre-Dame de Grâce.

Un historien nantais, que tous les autres ont copié, affirme, malheureusement sans donner de preuves, qu'Arthur III aimait et avait considérablement enrichi la chapelle de Grâce. En effet, pendant que ce prince n'était encore que le comte de Richemond, connétable de France, et qu'il bataillait aux côtés de Jeanne d'Arc, pour délivrer notre pays du joug de l'Anglais, son frère, le duc. Jean V, lui avait abandonné la jouissance de la seigneurie du Gâvre. Arthur aimait cette terre où, mieux que partout ailleurs, il pouvait se livrer au plaisir de la chasse, cette vivante image de la guerre qu'il aimait tant. Ce fut même lui qui rebâtit le château, jadis détruit par Olivier de Clisson. « Je veu a Dieu, disait-il, je ferai ici une belle place et maison ». Et, pendant de longues années, il consacra à cette entreprise les 25,000 livres, somme énorme à l'époque , que lui donnait le Roi de France pour sa charge de connétable. Notre Dame de Grâce n'était qu'à une courte

distance du château, et l'on comprend que le prince, qui était un Montfort, pieux par conséquent, malgré sa rudesse de soldat, ait fait souvent ce pèlerinage et y ait laissé des marques de sa munificence. Nous pouvons donc, sans preuves, croire les historiens.

Mais ce qu'aucun d'entre eux n'a dit, et ce qui est pourtant bien certain, c'est que Jean V, son frère et son troisième prédécesseur sur le trône de Bretagne, fit un vœu et un pèlerinage à Notre Dame de Grâce en des circonstances solennelles.

On connaît la guerre de succession de Bretagne et la lutte entre les deux maisons rivales de Penthièvre et de Montfort. Celle-ci finit par l'emporter, et Jean IV, un Montfort, fut reconnu de tous comme duc de Bretagne. Son fils, Jean V, lui succéda sans conteste sur le tronc ducal. Il régnait depuis vingt ans quand la haine sournoise et félonne des Penthièvre faillit renouveler le fléau de la guerre civile. Jean V, invité par eux à les visiter dans leur terre de Châteaueux, fut traîtreusement arrêté, chargé de chaînes, accablé d'injures, menacé d'une mort horrible, traîné de château en château, de forteresse en forteresse, pendant plusieurs mois, et finalement jeté dans un cachet à Châteaueux même. Toute la Bretagne se leva et vint tirer le duc de sa prison.

Mais Jean V, s'il comptait sur ses féaux sujets et ses preux chevaliers, comptait surtout sur ses protecteurs du Paradis. Il avait multiplié les vœux. Il en avait fait à Notre Dame des Carmes, dont nous reparlerons ; il en avait fait à Notre Dame du Folgoët et à saint Yves ; il en a fait aussi à Notre Dame de Grâce. J'en trouve la preuve dans un mandat de paiement par lequel il ordonne à son trésorier de rembourser quarante écus d'or empruntés pour acquitter les vœux faits, dans sa prison, « à Saint-Julien-de-Vovantes, à Redon, à Nostre-Dame de Graices, à Prières et ès-chapelles de Nostre-Dame du Bodou et du Méné ».

Jean V, à peine délivré, avait voulu accomplir ses vœux. Il commença par Notre Dame des Carmes ; ensuite il envoya des représentants aux sanctuaires trop éloignés qu'il ne pouvait visiter immédiatement, tels que le Folgoët et Saint Yves de Tréguier. Mais il n'en était pas ainsi des églises que j'ai nommées tout à l'heure. Les Etats de Bretagne étaient convoqués à Vannes pour juger les Penthièvre. Jean V résolut d'acquitter ses vœux avant que de s'y rendre, ou plutôt en s'y rendant. Délivré le 6 juillet 1420, il était, dans le courant du même mois, à Châteaubriant, d'où il se rendit à Saint-Julien ; de là, à l'abbaye de Saint Sauveur de Redon, d'où il était facile de faire le voyage de Grâce ; puis à l'abbaye de Prières ; puis enfin à Vannes, où se trouvaient les chapelles du Bondon et du Méné. Le duc n'avait oublié que de remplir sa bourse ; peut-être ne l'avait-il pas pu, car son trésor était à sec : il avait tout donné à Notre-Dame des Carmes.

Depuis, l'humble chapelle a-t-elle reçu d'aussi nobles visiteurs ? Peut-être, car la belle fille de Jean V, Françoise d'Amboise, passa six mois dans son château du Gâvre, où elle perdit sa mère, et il ne serait point surprenant qu'elle eût fait un pèlerinage au sanctuaire tant aimé de son beau-père et de son oncle. De plus, un historien prétend qu'une Marguerite de Bretagne, qui ne peut être que la soeur de Jean V et d'Arthur III, femme d'Alain de Rohan, laissa, en 1428, trente sous de rente à Notre Dame de Grâce pour la célébration d'une messe annuelle ; et, si le fait est exact, nous pouvons en conclure que la pieuse princesse aima, connue ses frères, notre petite chapelle et la visita souvent. Sans doute, en des temps plus rapprochés de nous, les grands seigneurs du voisinage, les Coislin de Carheil, les Rohan de Blain, la visitèrent à leur tour ; mais les Coislin et les Rohan eux-mêmes étaient de petits compagnons auprès des Ducs de Bretagne.

L'histoire ne dit presque plus rien de notre sanctuaire. Nous savons cependant que la piété du peuple y entretenait un chapelain et que les fidèles d'alentour s'y rendaient assidûment le dimanche et les jours de fête. La preuve, c'est que, le 14 janvier 1656, une sentence de l'officialité faisait défense aux prêtres de Grâce de célébrer la messe dans la chapelle aux heures des offices paroissiaux.

La défense n'a plus de raison d'être. Notre Dame de Grâce est désormais paroisse. On n'y célèbre plus, il est vrai, comme fête patronale, N.-D. de Septembre ; mais la piété et la confiance en Marie n'ont pas faibli : le peuple répète toujours qu'une apparition de la Sainte Vierge a fait ériger ce sanctuaire, la foule va toujours demander des guérisons à l'eau miraculeuse de la fontaine de Riavau ; et de toutes les paroisses du voisinage, de Guenrouët, de Plessé, de Campbon, de Quilly, de Montoir même, on s'y rend en pèlerinage.

Que nous ayons le droit d'appeler Marie Notre Dame de Grâce, il semble superflu de le démontrer. L'Archange disait à la Vierge de Nazareth, en s'inclinant devant elle : « Ave, gratia plena : Je vous salue,

pleine de grâce ». Marie possède donc la grâce dans sa plénitude, c'est-à-dire qu'elle possède autant de grâces que tous les anges et tous les saints réunis ; autant de grâces que peut en recevoir une simple créature. Une seule en a possédé davantage, Jésus Christ, mais Jésus-Christ n'était pas une simple créature, Jésus Christ était Dieu.

Pleine de Grâce, avait dit Gabriel, et c'était pour signifier toutes les grâces et toutes les grandeurs prodiguées par Dieu à Marie, c'était pour nous apprendre aussi que la Vierge, mère de Dieu et mère des hommes, serait chargée de répandre sur ses fils indigents tous les trésors spirituels. Elle est, en effet, ta mère de la divine grâce et d'elle on peut dire, dans une certaine mesure, ce que saint Jean a dit de son Fils : « De plenitudine ejus omnes nos accepimus : Nous avons tous reçu de sa plénitude ». Il y a toutefois une différence entre eux, et elle est essentielle, c'est que Jésus est le créateur de la grâce qu'il nous a méritée au Calvaire, tandis que Marie n'en est que la dispensatrice, c'est l'aqueduc, c'est le canal dont Dieu se sert pour la faire parvenir jusqu'à nous.

Il y a longtemps que saint Augustin l'avait dit : « La Vierge incomparable, étant mère de notre Chef selon la chair, a dû être, selon l'esprit, la Mère de tous ses membres, en coopérant par sa charité à la naissance spirituelle des enfants de Dieu ». Il y a longtemps aussi déjà que Bossuet avait ajouté : « Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, cet ordre ne se change plus, et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevons encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents, qui composent la vie Chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances ».

Mais Bossuet, mais saint Augustin lui-même, n'étaient que des voix particulières, et voici que la voix même de l'Eglise, que le Pape a parlé, que Pie X a proclamé Marie le ministre suprême de la dispensation des grâces. Nos pères avaient donc raison de dire, et nous, après eux, nous avons raison de répéter : Notre Dame de Grâce, priez pour nous.

Cinquième jour ***Notre Dame d'Espérance***

L'ordre logique de nos études m'amène à vous parler aujourd'hui d'un vocable de la très sainte Vierge, dont on peut vraiment dire qu'il est aussi vieux que le monde : Notre Dame d'Espérance. Quand, au soir de la chute, le grand Justicier prononça contre nos premiers parents la terrible sentence, il joignit à la parole de colère une parole de miséricorde : Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre sa postérité et la tienne, et elle t'écrasera la tête. Et lorsque, plus tard, les tristes exilés du Paradis terrestre sentaient le poids des malédictions divines peser trop lourdement sur leurs épaules, ils voyaient apparaître, comme une vision réconfortante, la femme, prédite par le Très-Haut, qui leur souriait doucement dans le lointain de l'avenir : c'était Notre Dame d'Espérance.

Quand, aux derniers jours du déluge, Noé, jetant un regard sur la terre désolée et songeant, non sans effroi peut être, à l'immense solitude qu'était devenu le monde, aperçut la colombe qui revenait dans l'arche, tenant dans son bec un rameau d'olivier, il dut voir, dans cette messagère de paix et de pardon, la gracieuse image de Notre Dame d'Espérance.

Quand le prophète Isaïe, palpitant sous le souffle de Dieu, criait au peuple d'Israël : « Ecce Virgo concipiet : Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils que l'on appellera Emmanuel, l'Homme-Dieu » ; celle qu'il annonçait de la sorte, sept siècles avant sa venue, c'était Notre Dame d'Espérance.

Quand nos druides gaulois, dépositaires inconscients des traditions primitives, étranges interprètes des oracles divins, élevaient des autels à la Vierge qui devait enfanter, *Virgini pariturae*, ces surprenants hommages s'adressaient encore à Notre-Dame d'Espérance.

Quand sainte Elisabeth, saisie d'un transport céleste, disait à l'humble jeune fille qui venait de franchir le seuil de sa maison : « D'où me vient cet honneur que la Mère de mon Dieu daigne me visiter ; et quand la Vierge répondait par ce sublime cantique que le monde chrétien ne se lasse pas de chanter, c'était la terre

acclamant Notre Dame d'Espérance, c'était Notre-Dame d'Espérance entonnant l'hymne de la reconnaissance et de l'amour.

Vous étonnez-vous maintenant que la piété catholique ait élevé, sur tous les points du globe, d'innombrables églises dédiées, sous ce vocable, à la très sainte Vierge Marie ? Le diocèse de Nantes ne fait pas exception. Dans la nouvelle église de Saint Nazaire, au dessus de l'autel de la sainte Vierge, un vitrail du transept gauche représente l'archange Gabriel, portant une banderole, avec l'inscription : « Spes nostra, notre Espérance ». C'est pour perpétuer le souvenir d'une chapelle ancienne et très vénérée que beaucoup sans doute parmi vous ont jadis visitée. Les vieillards l'appellent ordinairement la chapelle du Gand Cimetière, du lieu, autrefois et pendant des siècles principal cimetière de Saint Nazaire, où elle était située ; les jeunes la désignent plus habituellement sous le nom de chapelle du Fort, à raison de la batterie voisine qui défendait, il n'y a pas encore longtemps, l'entrée du port ; mais tous savent qu'elle est consacrée à Notre Dame d'Espérance.

On ignore son origine et l'histoire de sa fondation; toutefois on remarque, sur la porte d'entrée, le blason de la famille de Carné, qui posséda la vicomté de Saint-Nazaire, dans la seconde moitié du XVIIe siècle (1660-1706), ce qui prouve que le monument actuel remonte au moins à cette époque.

À la Révolution, la commune s'en empara, et elle devint successivement magasin à fourrages, halle, écurie, pour être élevée enfin à la dignité de maison d'école. Un arrêté préfectoral la rendit à la fabrique en 1829, et elle redevint ce qu'elle était dans le passé, le sanctuaire très aimé de Marie. Plus tard, en 1861, M. l'abbé Bouyer, curé de la paroisse, fit procéder à sa restauration complète. Pendant toute la fin de ce siècle, elle fut un centre de piété. L'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs y avait son siège. Les habitants du vieux Saint-Nazaire, héritiers des traditions de leurs pères, allaient volontiers la visiter, prier Notre Dame pour leurs marins, faire brûler des cierges devant son image, déposer des ex-voto, témoins authentiques de la bonté compatissante de la Mère et de l'amour reconnaissant des fils. Placée tout au bord de l'Océan, dont les embruns la recouvraient parfois, elle apparaissait bien vraiment connue l'espérance des marins, mis en péril par la tempête ; bâtie au centre d'un ancien cimetière, elle s'offrait bien naturellement aussi connue l'espérance des âmes ballottées sur la mer de ce monde et qui abordent au port de l'éternité.

Malheureusement, à l'occasion des travaux de la nouvelle entrée du bassin, la vieille chapelle, tant aimée de nos pères, a été récemment aliénée et désaffectée. Le cœur se serre de la revoir : à la place des bancs et des prie-Dieu, des sacs de plâtre ou de ciment ; à la place des pieux fidèles en prières, des ouvriers qui fredonnent des couplets profanes ou qui profèrent des blasphèmes !... Encore un vieux souvenir qui s'en va, encore un lambeau de nos antiques dévotions qui disparaît !

Machecoul posséda, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, sa chapelle de Notre-Dame d'Espérance. Elle était située dans le faubourg Saint Martin. Le temps et les hommes l'ont renversée, et ses derniers débris ont depuis longtemps disparu. Je ne voudrais pas assurer que ceux qui foulent chaque jour le sol qui la porta en ont gardé même le souvenir.

En revanche, la ville de Nantes, qui n'avait jadis aucune église de ce nom, s'est enrichie, au siècle dernier, d'un beau sanctuaire dédié à Notre Dame d'Espérance.

Vous connaissez, pour les avoir vues, empressées et délicates, à votre chevet peut-être, sûrement à celui de quelqu'un des vôtres, les religieuses hospitalières qui portent ce nom si doux. Fondées, à l'aurore du XIX^e siècle, dans la ville de Bordeaux, elles vinrent s'établir à Nantes, en 1838, sous l'épiscopat et avec l'appui de Mgr de Hercé. J'aime à proclamer que c'est un missionnaire diocésain, de la maison de Saint François, M. l'abbé Briand, nom cher aussi d'ailleurs à cette paroisse qu'il administra pendant deux ans (1848-1850), qui leur en facilita les moyens et mérita d'être appelé « leur fondateur et leur père nourricier ». Elles s'installèrent d'abord à l'extrémité du territoire de Saint Nicolas, rue du Boccage, je crois, dans la maison qui fait face à la rue Bonne-Louise. La pauvreté des débuts ne leur permettait point d'avoir aumônier, ni chapelle. Mais l'église voisine de Saint-François s'ouvrait à leur piété, et les missionnaires étaient là.

Depuis, l'arbrisseau a été transplanté et a pris des proportions gigantesques. Les sœurs garde-malades ont bâti un vaste établissement et construit une superbe chapelle, dédiée, comme leur œuvre, à Notre-Dame d'Espérance. N'est-ce pas le nom qui convient à ces filles du ciel ? Et ne portent-elles pas vraiment

l'espérance avec elles ? Oui, l'espérance ! Parfois l'espérance de la guérison et de la santé que hâtent leurs soins délicats; plus souvent encore, peut être, l'espérance du ciel qu'elles ouvrent à bien des pêcheurs endurcis, et dont elles rendent, aux autres, l'accès plus facile.

Invoquez donc, mes Frères, Notre-Dame d'Espérance. Invoquez-la pour vous. Qui donc peut se passer d'espérance ? Et l'espérance parfois nous manque. Les jours heureux sont clair-semés dans la vie et, bien souvent, au milieu des souffrances et des peines, le cœur le mieux trempé sent faiblir son courage. Les luttes pour la vertu fatiguent plus vite encore peut être ; que d'âmes, effrayées par les difficultés qu'il faut surmonter, par les tentations qu'il faut vaincre, par l'effort qu'il faut faire, et qui croient la lutte impossible, et qui désespèrent d'atteindre le but, et qui s'abandonnent au courant, comme le naufragé, épuisé par l'effort, qui finit par lâcher la branche qu'il avait saisie et se laisse emporter au fil de l'eau ! c'est alors, surtout, qu'il importe de jeter un regard et un cri suppliants vers Marie. Elle nous permet de lui demander ces biens et ces joies de la terre qu'elle dédaigna pour elle-même et, souvent, sa pitié maternelle les accorde à notre faiblesse; en tout cas, elle ne refuse jamais le baume qui adoucit, l'affection qui console et, réconforté par son sourire, en se relève et l'on marche son chemin plus vaillant et plus fort. Surtout elle accueille les pauvres âmes désemparées, elle ne manque jamais de leur accorder secours et protection, elle les lire de la l'ange et les prend dans ses bras pour les porter à Dieu.

Invoquez-la pour l'Eglise. Certes, l'Eglise n'a rien à craindre des orages qui grondent sur sa tête : les orages passent et l'Eglise demeure. C'est le chêne, cramponné au sol depuis des siècles, et qui, sans fléchir, affronte la tempête. Mais le souffle de la tempête, s'il n'ébranle pas le tronc, emporte par milliers les feuilles de nos grands chênes, celles surtout qui commencent à jaunir et dans lesquelles la sève ne circule plus qu'imparfaitement ; et elles s'en vont, roulées par l'ouragan, à la fange, à l'abîme. De même, les tempêtes qui soufflent contre l'Eglise font tomber, hélas ! Bien des âmes, surtout les âmes anémiées, il la foi affaiblie, a la vertu branlante, dans laquelle ne circule plus qu'imparfaitement la sève de la grâce : et elles s'en vont, à la fange, à l'abîme. Demandez donc à Marie d'écarter la tempête de l'Eglise, pour empêcher la perte des âmes.

Invoquez-la surtout pour la France ! On dit que la France est à son déclin. Serait-elle donc finie, la glorieuse journée que Dieu lui accorda de vivre ? Va-t-il donc disparaître ce grand astre dont l'éclat illuminait le monde, comme ce soleil que nous voyons à la fin du jour s'incliner sur l'horizon et se coucher majestueusement dans l'azur ? La France est l'apanage, le royaume de Marie, et, durant les quinze siècles qu'elle a vécus, aux jours sombres de son histoire, Marie fut toujours sa suprême espérance. Elle ne peut faillir aujourd'hui aux promesses de son passé. Confiance donc, mes Frères, et ne vous laissez pas d'invoquer Notre Dame d'Espérance.

Sixième jour *Notre Dame de Bonne Nouvelle*

Dans la commune de Puceul, au chef-lieu de la paroisse de la Chevallerais, nous trouvons une modeste et gracieuse église consacrée à Notre-Dame de Bonne Nouvelle. Écoutons d'abord parler la légende.

C'était, il y a longtemps, bien longtemps, sur les bords de l'Isac. Des bois s'étendaient entre Saffré et Blain, jusqu'à ceux du Cuivre, avec lesquels ils ne formaient sans doute qu'une seule et immense forêt. Un jour, un pauvre bûcheron, qui travaillait dans les halliers, aperçut une belle Dame, auprès d'une source d'eau vive ; et, comble de bonheur ! la belle Dame se fit connaître et dit qu'elle voulait, en ces lieux, une chapelle dédiée à son nom. Le lendemain, revenant au même endroit, il trouva une statuette de la Sainte Vierge cachée dans les broussailles.

Le bûcheron était pauvre et, par conséquent, incapable d'élever, à lui seul, un superbe édifice : il mit sa cognée au service de la belle Dame, fit disparaître les broussailles, tailla des poutres dans la forêt, et bientôt la madone eut sa chapelle, bien humble il est vrai, avec ses cloisons et son toit de feuillage, mais monument touchant de foi et d'amour. Puis, quand la statuette eut été placée dans son sanctuaire, le dévot serviteur de Marie se prosterna devant elle, et les foules vinrent après lui prier devant l'image miraculeuse et boire à la source bénie.

Or les seigneurs du voisinage, pour se délasser de leurs chevauchées guerrières, venaient souvent chasser

dans la forêt, aux environs du pauvre oratoire. Un jour, l'un d'eux, croyant frapper une bête fauve, atteignit et blessa grièvement un de ses compagnons. Dans sa désolation, le chevalier, de la le nom de Chevallerai, promit d'élever une chapelle à la Vierge, si le blessé guérissait. Quelque temps après, informé de cette bonne nouvelle, le noble seigneur accomplit sa promesse, et une chapelle convenable remplaça, avec le titre de Notre-Dame de Bonne Nouvelle, la hutte du pauvre bûcheron.

Quoi qu'il en soit de cette gracieuse légende, nous connaissons, par les archives de Saffré, l'existence de la chapelle en 1620, et nous avons appris naguère, en compulsant un vieux registre de Puceul, que le recteur de cette dernière paroisse fit restaurer, en 1722, la chapelle de la Chevallerai.

Pendant des siècles, les pèlerins allèrent prier dans ce modeste sanctuaire et, peu à peu, des habitations se groupèrent aux alentours. Le hameau ne tarda pas à devenir une confrérie distincte et posséda son chapelain. Les mauvais jours arrivèrent, et le troisième chapelain de la Chevallerai, Jean-Martin Chrétien de la Cour, périt, malgré ses quatre-vingts ans, dans les eaux de la Loire. Marin Leroy, son successeur, jeune mais infirme, ne fut pas plus heureux et périt avec lui. Les révolutionnaires de Blain tirent une expédition contre la chapelle et la livrèrent aux flammes. Mais l'un d'eux, pris de remords sans doute, sauva la statuette et la remit à une femme du village, qui la conserva avec amour.

La confrérie de la Chevallerai restait fidèle à Dieu et à Notre-Dame. Un prêtre non sermenté, M. l'abbé Chédeville, y fixa sa résidence et y entretenait ces sentiments chrétiens. Aussi, dès 1795, les habitants relevèrent la chapelle de ses ruines et, quand le Concordat de 1802 ramena définitivement le calme et la liberté religieuse, la statuette vénérée reparut sur son autel. Un prêtre du voisinage, M. l'abbé Le Bastard, vint s'installer au milieu de ces braves gens et, pendant plusieurs années, il y dirigea un petit séminaire qu'il avait fondé à l'ombre du sanctuaire de Marie.

Depuis, la confrérie est devenue paroisse ; une église simple, mais de bon goût, a remplacé la chapelle croulante ; et les habitants y invoquent, avec plus de confiance que jamais, Notre Dame de Bonne Nouvelle. Les fidèles du voisinage y font souvent des pèlerinages. Puceul surtout, la paroisse-mère, qui ne se console pas d'avoir perdu sa perte la plus précieuse, se fait remarquer par sa fidélité au culte de la Bonne Mère. Quand quelque danger la menace, quand la sécheresse ou des pluies persistantes mettent les récoltes en péril, quand le croup, le terrible croup porte la désolation au cœur des mères et le deuil à tous les foyers, elle se forme en procession et court invoquer Marie. Dans son église neuve, elle s'est fait un devoir d'élever un autel à Notre Dame de Bonne Nouvelle ; et, pour traduire aux yeux du peuple le mystère de cette dévotion tant aimée, un de nos meilleurs artistes nantais, délicieusement inspiré, a taillé dans la pierre une Vierge-Mère présentant son Fils au monde.

Dans les temps anciens, N. D. de Bonne Nouvelle n'était pas seulement honorée à la Chevallerai ; elle possédait, elle possède encore une petite chapelle à Donges. Cet humble édifice, que l'on aperçoit, à droite du chemin de fer, quelques minutes après avoir quitté la gare de Savenay, n'est pas éloigné de la Loire ; aussi les marins invoquaient-ils volontiers sa madone tandis que, de leur côté, les parents inquiets s'en allaient, pendant les voyages trop prolongés des leurs, demander à Marie de bonnes nouvelles.

À Nantes, dans la chapelle Saint Yves, on voyait un autel de N. D. de Bonne-Nouvelle où, chaque vendredi, sur la fin du jour, se chantait le Stabat ; on voyait un autre à la Cathédrale. Écoutez messire Vincent Charron : « Yves du Quirisec, issu d'une ancienne et noble famille de Bretagne, scolastique de Vannes et chanoine de Nantes, fut fort affectionné à la Sainte-Vierge, en l'honneur de laquelle il fonda un beau salut à la Cathédrale dudit Nantes, qui se chante tous les samedis de l'an, après Complies, devant l'autel de N. D. de Bonne Nouvelle en ladite église, et y fonda depuis deux chapellanies, de deux messes par semaine chacune, et voulut être enterré devant ledit autel, après son décès qui arriva à tel jour (16 janvier) l'an 1518. Il git sous une belle grande tombe de cuivre ».

Il y a bientôt dix neuf siècles, au milieu d'une froide nuit d'hiver, de pauvres bergers de Palestine furent favorisés d'une ravissante vision. Un ange tout resplendissant de lumière leur apparut et, connue ils étaient saisis d'épouvante, la douce voix du céleste messenger leur dit : « Ne craignez point, car voici que je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur ». La bonne nouvelle par excellence, c'est la naissance du Messie, c'est la Rédemption prochaine, c'est le salut du monde. Et, à cause

de cela, l'ange de Bethléem a été regardé, dans tous les siècles chrétiens, connue le messager de la Bonne Nouvelle.

Mais ne pouvons-nous pas dire que c'est Marie qui, la première, annonce cette bonne nouvelle au monde ? Je le faisais observer hier ; Marie, dès l'origine, a entretenu l'espérance de l'humanité; je puis bien ajouter aujourd'hui que la raison c'est la bonne nouvelle qu'elle annonçait. Je ne veux pas me répéter ; disons cependant que l'apparition de Marie a été l'annonce de l'arrivée prochaine de Jésus; que le monde, à sa naissance, pouvait déjà la saluer du beau nom de Notre Dame de Bonne Nouvelle ; qu'ils ont été bien inspirés ceux qui ont choisi la Nativité de la Sainte Vierge pour fête patronale de notre sanctuaire. Tous les Pères de l'Eglise se sont plu à appeler Marie l'aurore du soleil de justice. Est-ce que l'aurore, à sa naissance, ne donne pas au monde l'heureuse nouvelle de l'apparition prochaine du soleil ? De même Marie, à sa naissance, donne au monde l'heureuse nouvelle de l'apparition du Messie.

Ce n'est pas tout. Nous disions avec Bossuet : les dons de Dieu sont sans repentance : le rôle qu'il a confié jadis à Marie, la Vierge le remplit encore. C'est elle qui annonça le Rédempteur à la terre, le salut au monde ; c'est elle encore qui annonce le salut à chacun d'entre nous et, plus particulièrement aux pécheurs. On le répète souvent, et c'est un fait d'expérience, la piété envers Marie est un sûr indice et connue un gage certain de sanctification et de salut. Ne regarde-t-on pas, dans l'Eglise catholique, la dévotion à la Sainte Vierge comme un signe de prédestination ? N'est-on pas accoutumé à désespérer presque du salut des insulteurs de Marie ?

N'a-t-on pas pour habitude de dire, avec preuves à l'appui, le serviteur de Marie ne périra pas ? Je puis donc bien l'affirmer, l'amour de Marie, la dévotion à Marie est l'annonce du salut assuré, et c'est encore pour cela que nous avons raison de l'appeler Notre Dame de Bonne Nouvelle. Je vais plus loin, et ma déduction est logique, le culte de Marie est le gage et l'annonce du salut pour les nations. La France était jadis couverte de sanctuaires dédiés à son nom et le peuple ne se lassait pas de les visiter. La France alors était prospère et glorieuse ; la France surtout était chrétienne. Durant le XVIIIe siècle, les pèlerins s'y rendirent moins nombreux, les chapelles furent négligées, plusieurs même tombèrent en ruines. La Révolution fit le reste et, durant les premières années du XIXe siècle, on acheva de démolir les précieux débris de ces sanctuaires désolés. La France, hélas ! vit s'évanouir ses gloires et la foi s'éteignit chez la plupart de ses fils.

Depuis un peu plus de quarante ans, à la suite des apparitions de la Salette, de Lourdes et de Pontmain, la France s'est reprise à aimer Marie ; les vieux sanctuaires ont été relevés ou rajeunis et la foule en a retrouvé les chemins ; de nouvelles basiliques ont été fondées et les voies, ouvertes aux voyageurs par le génie moderne, ont été tout étonnées de voir des milliers de pèlerins, revenants d'un autre âge, traverser la France entière, jeter au vent leurs Avé et leurs refrains pieux. Alors la religion a relevé la tête. Ah ! Sans doute l'impiété blasphème plus que jamais, je le sais bien ; mais c'est de rage, et parce qu'elle sent qu'elle joue sa dernière partie. Le nombre des timides diminue; le nombre des croyants, des courageux surtout, s'accroît d'une manière consolante ; on ne craint plus, comme autrefois, de se montrer publiquement chrétien, et, si le temps des persécutions revenait, ce serait aussi le temps des martyrs. Nous sommes loin du triomphe, c'est vrai ; mais courage ! Si nous voulons que notre France redevienne chrétienne, si nous voulons opérer notre propre salut, honorons Marie, aimons, invoquons Notre Dame de Bonne Nouvelle.

Septième jour ***Notre Dame de Bethléem***

Nous avons étudié précédemment un vocable qui rappelle la plus belle des vertus de Marie, celle qui attira sur la pure jeune fille les regards de Dieu : je voudrais ce soir en étudier un autre qui rappelle sa principale grandeur, source de toutes celles qui suivirent.

Le voyageur qui se dirige du Pellerin à Saint Jean de Boiseau ne tarde pas à rencontrer, sur sa gauche, une fort jolie chapelle. Abrisée contre les vents du Nord par le coteau de la Combe, presque cachée sous la feuillée, elle n'attire pas l'attention ; et pourtant c'est un bijou architectural du XVe siècle. Les paysans du voisinage, tout ignorants qu'ils sont des principes de l'art, se montrent fiers de leur chapelle. Ils disent volontiers qu'elle surpasse Saint Pierre de Nantes et que c'est le même architecte qui l'a construite.

Cette dernière assertion, si elle n'est pas prouvée, est du moins vraisemblable, car la chapelle, ai-je dit, date

du XVe siècle, et elle n'est pas indigne de ce Mathurin Rodier, maître maçon, comme il s'intitulait, qui a donné à Nantes la façade de sa cathédrale et le choeur de Saint Antoine de Fade.

Je n'essaierai point de décrire les beautés de ce charmant édifice. Disons seulement que des fondations mêmes s'échappe une source limpide au-dessus de laquelle l'artiste a sculpté une jolie grotte ; et que, dans l'intérieur, on lit ces mots, gravés en lettres gothiques, sur une clé de voûte : « Templum Virgini dicatum Bethleem ». C'est le nom même de la chapelle : Notre Dame de Bethléem.

Quelle est l'origine de ce sanctuaire ? Est-ce, comme la légende le rapporte, le vœu d'un chevalier, ramené de la croisade par la protection de Marie, et qui voulut immortaliser ainsi le souvenir de son pèlerinage au berceau du Sauveur ? Est-ce, comme le conjecture un érudit, le zèle éclairé d'un pasteur qui voulut faire disparaître des pratiques superstitieuses, en honorant Notre-Dame de Bethléem, sur l'emplacement occupé par une idole celtique, dont le nom de « Bétélian », « Pierre folle », est resté aux champs voisins ? Je n'en sais rien. Ce qui paraît plus certain, c'est que l'édifice actuel a été construit par les Goheau, seigneurs de Saint ignan, et est dû surtout à la piété magnifique de l'un d'eux, abbé de Geneston. Cette noble famille n'était pas à ses débuts dans la générosité, et, dès le XIIe siècle, elle avait déjà donné à Sainte Marie de Geneston cette terre de la Pierre folle, Petra stella, sur laquelle frère Jehan Goheau devait lui élever plus tard ce splendide monument.

De tous ces détails retenons seulement que le culte de Marie dans ce lieu date au moins de sept siècles. Nous pouvons ajouter qu'il n'est point déchu. Les curés de Saint Jean ont restauré la chapelle, sans pouvoir, hélas ! lui rendre sa splendeur d'antan, et l'entretiennent avec amour. Chaque année, le mardi de Pâques, c'est grand pardon au pays : on va en procession à la chapelle, les femmes prennent part à la communion générale, les plus mécréants parmi les hommes franchissent ce jour-là le seuil du vieux et cher sanctuaire, et retrouvent dans leur mémoire quelques-unes des prières d'autrefois. Et savez-vous comment le peuple explique cette date du mardi de Pâques choisie pour le pardon ? C'est que le pèlerinage a pour but de consoler Marie de toutes les tristesses qu'elle a éprouvées pendant la Passion de son Fils. N'est-ce pas à la fois touchant et gracieux ?

Nantes avait aussi, et c'était encore sur la paroisse de Saint Nicolas, son pèlerinage de Notre Dame de Bethléem. Faute de détails, contentons-nous de le nommer. C'était un simple autel érigé sous ce vocable, dans la chapelle Sainte-Catherine. Les Nantais cependant ne manquaient pas d'y aller prier, et nous avons vu que, en 1487, ils y firent une procession solennelle.

Mais si, dans les siècles passés, notre ville n'avait érigé qu'un autel à Notre Dame de Bethléem, elle lui a construit de nos jours une chapelle et tout un vaste établissement. Mieux que moi sans doute, vous connaissez l'histoire intéressante et simple de cette création. C'était... à l'époque où le choléra jetait la terreur à Nantes, principalement dans les quartiers populaires, en 1854. Dans la pauvre et toute récente paroisse de Saint Félix, le fléau avait fait dix orphelins. Il y avait là un vicaire au cœur d'or, M. l'abbé Gilbert Bauduz, qui s'est éteint pieusement, il y a quelques années, et que vous avez tous connu. Il prit les orphelins à sa charge. Le nombre s'en accrut rapidement, et il fallut, pour les loger, bâtir une vaste maison. Le bon M. Bauduz, sachant peut être que la propriété voisine de la Houssinière avait possédé jadis une chapelle dédiée à Notre Dame de Bethléem et dans laquelle, chaque dimanche, on célébrait une messe fondée par de pieux chrétiens, voulut donner ce même nom à son établissement. C'était d'ailleurs un nom plein de promesses et admirablement choisi : M. Bauduz n'ignorait pas que Bethléem veut dire maison du pain, et que la Mère de Jésus, émue par le souvenir des angoisses de la nuit de Noël, servirait de mère à ses pauvres orphelins et saurait bien leur procurer du pain. Vous savez le reste, et que, depuis cinquante ans, des milliers d'enfants ont dû la vie du corps et la vie de l'âme, le pain matériel et le pain céleste à Notre Dame de Bethléem.

Notre-Dame de Bethléem ! Quel mystère ineffable nous rappelle ce nom ! Relisons l'Évangile selon Saint Luc : « Vers cette époque parut un édit de César-Auguste ordonnant d'opérer le dénombrement universel de la population. Ce dénombrement, qui était le premier, fut exécuté par Cyrius, gouverneur de Syrie. Chacun devait aller en son lieu d'origine se faire enregistrer sur les rôles. Joseph qui était de la tribu et de la Famille de David partit donc de Nazareth, ville de la Galilée, pour monter au pays de Judée et se rendre à Bethléem, la cité de David, afin d'y être inscrit avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Or, pendant qu'elle était à cet endroit, il advint que le moment d'enfanter arriva ; et elle mit au monde son Fils premier-né. Elle

l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche ; car, pour eux, il n'y avait pas de place a l'hôtellerie ».

Quelques pauvres bergers, convoqués par les anges, accourent aussitôt ; ils adorent Jésus, le Fils de Dieu devenu le Fils de Marie; ils vénèrent aussi la Mère après avoir adoré l'Enfant : les premiers, ils rendent leurs pieux hommages à Notre-Dame de Bethléem. Des mages, guidés par l'étoile mystérieuse, viennent à leur tour du fond de l'Orient : eux aussi adorent le Dieu fait homme ; eux aussi vénèrent la Mère en même temps qu'ils adorent l'Enfant : après les pauvres les riches, après les ignorants les savants rendent leurs hommages à Notre Dame de Bethléem.

Depuis ce temps, la grotte de la Nativité est devenue un lieu de pèlerinage pour les chrétiens : qu'y vont-ils faire ? Ah ! Sans doute, tout d'abord et principalement, comme les bergers et les mages, ils vont adorer Jésus, le Dieu fait homme, le Sauveur du Monde ; mais ils vont aussi vénérer sa Mère. Aujourd'hui l'on voit dans la grotte une étoile d'argent éclairée par seize lampes, qui se détache sur le marbre blanc dont les parois sont revêtues, et une inscription commémorative : « Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est : Ici de la Vierge Marie est né Jésus Christ » C'est l'Enfant-Dieu, c'est Jésus-Christ que l'on y vient adorer; mais on y vénère en même temps la Vierge sa mère, Notre Dame de Bethléem.

Voilà la signification de ce vocable ; il rappelle la plus grande gloire de Marie, principe de toutes les autres, qu'elle est la Mère de Jésus, la Mère de Dieu! C'est de son sang virginal que le corps de l'Homme-Dieu a été façonné, c'est dans son sein qu'elle l'a porté, c'est dans ses bras qu'elle l'a reçu. Comme Adam, apercevant pour la première fois la femme que Dieu lui donnait pour compagne, Marie peut dire en contemplant Jésus : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair ! » Oui, Marie est mère de Jésus, Marie est mère de Dieu !

Mais elle est aussi notre mère a nous, et l'on peut dire c'est la doctrine exposée récemment par Pie X, que Marie, dès là qu'elle est mère de Jésus-Christ est nécessairement mère des hommes. Il y a en Jésus comme une double manière d'être, l'une physique, l'autre morale. Il y a Jésus, Fils du Père Eternel ; et il y a Jésus, chef de l'humanité régénérée, attirant a lui, en se communiquant a eux, tous les membres de l'humanité pour ne faire avec eux qu'un seul corps dont lui est la tête et dont ils sont, eux, les membres. Mais ces deux manières d'être sont inséparables en Jésus, et Marie, mère du Christ, Fils de Dieu, est par là-même mère du Christ, chef de l'humanité, mère du Christ dans ses membres, mère de tous ceux qui surnaturellement ne font qu'un avec le Christ. On ne peut donc séparer en Marie la Mère de Dieu et la Mère des hommes. Jésus n'a fait que proclamer cette doctrine quand il a jeté, du haut de sa croix, ces mots que l'humanité a pieusement recueillis et qui alimentent la piété catholique depuis dix neuf siècles : « Voilà votre Fils ! Voilà votre Mère ! »

Il n'est rien de plus propre a fortifier notre confiance que cette belle doctrine catholique de la double maternité de Marie. Il n'est donc pas de vocable plus doux que celui qui nous la rappelle : Notre-Dame de Bethléem.

Huitième jour *Notre Dame de Fréigné*

A l'extrémité sud-ouest de la paroisse de Touvois, à deux pas du Falleron, petit fleuve sans gloire, qui sépare la Bretagne de la Vendée, s'élève une modeste chapelle chère, depuis les âges les plus reculés, aux habitants voisins des deux provinces: on l'appelle Notre Dame de Fréigné. À la fin du XVIIe siècle (1689), on la disait déjà fort ancienne et, de fait, l'observateur attentif qui la visite et qui remarque son architecture, mélange assez incohérent de roman et de gothique, est naturellement incliné a lui donner, pour date d'origine, la seconde moitié du XIIe siècle.

La légende rapporte que de riches Anglais, battus parla tempête et menacés de naufrage, firent vœu de bâtir un oratoire a la Sainte Vierge près du lieu de leur débarquement, si elle les sauvait de la mort. La Vierge puissante exauça leur prière et les voyageurs, reconnaissants, réalisèrent leur vœu. Aussi, Notre Dame de Fréigné passe pour avoir été bâtie par les Anglais et, dans le pays, on l'appelle généralement la chapelle des Anglais.

Ces faits ne paraissent nullement improbables quand on se rappelle que, dans le courant du XIIe siècle, le Poitou fut apporté en dot au roi d'Angleterre, par Eléonore d'Aquitaine et quand on songe que la mer, en ce

temps-là, pénétrait beaucoup plus avant dans les terres. La fondation nouvelle, a une date que nous ne pouvons préciser, fut donnée, avec quelques revenus, à l'abbaye augustine de Geneston, et les moines prirent l'engagement d'y célébrer une messe chaque semaine. Toutefois, ils s'entendirent de bonne heure avec le recteur de la paroisse, pour assurer le service. Pendant des siècles, on y célébra la première messe du dimanche ; et les jours de fêtes de la Vierge, tout le clergé paroissial s'y transportait pour chanter solennellement les offices. Les habitants du voisinage, tout dévoués à Notre-Dame, réclamaient souvent la faveur de dormir leur dernier sommeil à l'ombre de son sanctuaire, et un assez vaste cimetière s'étendait tout autour. Le cimetière n'est plus qu'un souvenir, mais le placis verdoyant qui le remplace est toujours dominé par la croix.

L'Archidiacre de Nantes, qui visita Fréaligné au XVII^e siècle, nous a laissé une curieuse relation. Il prend soin de signaler l'antiquité de l'oeuvre, le joli clocher qui surmonte la chapelle et les deux cloches qui s'y balancent harmonieusement pour appeler les pèlerins, les vastes greniers où l'on dépose les dons en nature offerts par la piété généreuse des fidèles, les fresques a demi effacées par le temps qui décorent les vieilles murailles, les ex-voto de cire qui disent la puissance de Notre Dame et la reconnaissance de ses pauvres suppliants, enfin « la très vieille image d'une Vierge allaitant son enfant, taillée en bosse dans une grande pierre carrée ». Surtout il remarque avec satisfaction qu'il y a à Fréaligné « de très grandes dévotions ». Peut être, s'il avait en le temps d'interroger les anciens du pays, eut-il appris que ce pèlerinage était jadis célèbre parmi les habitants du Bas-Poitou et que son renom s'étendait au loin ; peut-être eut-il noté, dans sa relation, qu'aux temps lointains du XIV^e siècle, durant la guerre qui mit aux prises pendant cent ans l'Angleterre et la France, les belligérants accordaient des laissez-passer aux pèlerins de Fréaligné ; peut-être eut-il recueilli quelques uns de ces curieux jetons dont on retrouve encore des spécimens aux archives de Poitiers.

Pendant la Révolution, la chapelle fut d'abord livrée à des usages profanes, puis incendiée, avec tout le village, par les colonnes infernales. La vieille charpente s'abîma dans les flammes, mais les épaisses murailles, que six siècles n'avaient pu ébranler, résistèrent à l'action du feu. Au printemps de 1794, 2,000 soldats s'établirent dans un camp fortement retranché, à quelques pas des ruines. Leurs déprédations incessantes, les incendies et les meurtres qu'ils multipliaient tous les jours exaspérèrent les Vendéens. Charette résolut de les débusquer. Le 14 septembre, il convoque les paroisses du quartier; le 15, il est à Fréaligné. Les paysans qui l'entourent et dont les demeures ont été brûlées, les familles massacrées, se précipitent, ivres de vengeance, à l'assaut. Leur colonne arrive sur le placis qui s'étend au-devant de la chapelle en ruines. Alors, d'un même mouvement, tous tombent à genoux, et, dans une fervente prière, demandent à Notre Dame la grâce de vaincre ou de mourir de la mort des saints. Déjà les balles ennemies sifflent sur leurs têtes ; n'importe, ils achèvent leur prière. Puis, se relevant, ils s'élancent à la bataille. La résistance des soldats patriotes fut longue et vaillante ; mais que pouvaient-ils contre ces héros protégés par Marie ? La victoire, cette fois encore, fut pour la Vendée.

Avec la paix reprirent les pèlerinages. La chapelle était en ruines, sans doute : quatre murs, un autel fait de quelques planches, un drap au-dessus de l'autel... Mais c'était le sanctuaire aimé de Notre Dame, et le vieux curé retour d'exil y célébrait la messe, et les survivants de la grande guerre s'agenouillaient au milieu des débris. Enfin, revinrent les beaux jours. En 1820, on reconstruisit la toiture ainsi que le clocher, et toutes les paroisses voisines se réunirent pour transporter dans le sanctuaire rajeuni la nouvelle statue, remplaçante de la « vieille image » de pierre que la tempête n'avait pas respectée.

Depuis 1839, on ne célèbre plus la première messe du dimanche à Notre-Dame de Fréaligné, l'église paroissiale garde jalousement son privilège. Cependant, sept fois par an, les lundis de Pâques et de la Pentecôte, et à cinq fêtes de la Sainte Vierge, le clergé paroissial, entouré des dévots serviteurs de Notre Dame, vient y célébrer tous les offices.

C'est le 8 septembre, fête patronale du pèlerinage, qu'il faut aller à Fréaligné. La chapelle et ses alentours sont gracieusement décorés, et la foule pieuse accourt de cinq et six lieues à la ronde. À 9 heures et demie, deux processions s'ébranlent, l'une vient de Touvois, c'est la procession bretonne ; l'autre, la Vendéenne, part de l'église de Falleron. Le rendez-vous est sur le placis de la chapelle, car la nef est trop étroite pour contenir la foule, et c'est sous une tente, à l'abri du calvaire, dont le piédestal est transformé en autel, que le prêtre célèbre le saint sacrifice. Dans la soirée, on chante solennellement les vêpres et l'on donne, du haut de l'estrade, la bénédiction du très saint sacrement. Dans l'intervalle des deux cérémonies, la foule, en longues files, s'en va prier dans la chapelle, et de là se dirige pieusement vers « la bonne fontaine », pour demander

des grâces et des miracles à Marie. C'est toujours par milliers que l'on compte les pèlerins, des prêtres nombreux accompagnent leurs paroissiens, et, deux fois au moins, depuis vingt ans, on y a vu Monseigneur l'évêque de Nantes.

Un procès-verbal authentique, nous venons de le voir témoigne que l'ancienne statue de Frétigné représentait la Vierge-Mère allaitant son enfant. C'est donc Marie, nourricière de Jésus, que l'on honorait en ce lieu. Marie, nourricière de Jésus ! A ces mots, quel tableau a la fois plein de réalisme et de gracieuse poésie se déroule à nos yeux ! Le Fils de Dieu, en se faisant homme, a voulu se soumettre à toutes les faiblesses du jeune âge, et Marie dut l'entourer des soins que les autres mères prodiguent à leurs enfants. L'Evangile nous apprend, en effet, qu'à sa naissance la mère de Jésus l'enveloppa de langes, puis le coucha sur la paille d'une crèche : ces détails du saint Livre nous permettent de conjecturer ce que fut la première enfance du Sauveur et de contempler la Vierge-Mère penchée, nuit et jour, sur son enfant. La voyez-vous, mes Frères, présentant à sa lèvre altérée le breuvage qu'elle réclame, couvrant ses membres débiles des pauvres vêtements qui les défendront contre la froidure, veillant amoureusement sur le sommeil de l'Enfant-Dieu, guidant ses pas mal assurés dans leurs premiers essais et enseignant ses lèvres inhabiles à bégayer des mots ? Quels abaissements ! Mais quelle grandeur pour Marie !

Marie est aussi notre mère. N'est-ce pas une conséquence qu'elle soit la grande nourricière de l'humanité ? Dieu, qui se sert de son intermédiaire pour nous communiquer les trésors de sa grâce, doit en user également pour nous communiquer tous les autres biens. Les pauvres, les malheureux, les affligés l'ont compris, et ils se pressent aux autels de Marie, et ils la supplient d'apaiser leur faim, de vêtir leur nudité, de soulager leur misère, de leur donner tous les biens qu'ils n'ont pas. Et Marie les écoute, et leur confiance n'est point trompée. Ce sont surtout les tout petits qui réclament une mère nourricière ; ce sont eux surtout qu'elle assiste. Regardez au fronton de nos orphelinats catholiques : vous y verrez la Vierge-Mère qui tend les bras et sourit aux petits enfants. Cette image n'est pas seulement un symbole, c'est un portrait. La mère qui veille sur ces asiles, c'est Marie, et il semble parfois qu'elle emprunte la robe de bure et la cornette de la fille de charité pour traverser les rangs de ses chers petits, pour leur distribuer des caresses et du pain.

Marie, nourricière de Jésus et par la même des frères de Jésus, inspire confiance à notre misère, elle nous donne aussi d'instructives leçons. Elle encourage de son sourire les mères de la terre et leur recommande les petits frères de son Jésus : les soins dont il faut entourer leur enfance délicate sont un devoir bien deux pour les vrais Coeurs des mères ; mais ils semblent parfois une charge trop pesante aux âmes moins généreuses : Marie, nourricière de Jésus, c'est la récompense des unes, c'est le remords des autres. Enfin, elle nous montre à tous les tout petits qui n'ont pas de mères, les tout petits qui n'ont pas de pain, et nous rappelle éloquemment que celui qui possède est l'économe de Dieu et le nourricier du pauvre.

Neuvième jour ***Notre Dame de Créé-Lait***

A l'entrée de la chaussée de la Madeleine, à Nantes, entre les numéros 7 et 9, on aperçoit, au fond d'une ruelle, une vieille maison, portant l'enseigne de la Boule d'Or. En face de cette maison, sur le terrain qu'occupe actuellement le square de l'Hôtel-Dieu, se voyait naguère un édifice, dégradé par le temps et dont les restes mutilés indiquaient une oeuvre du XV^e siècle. On l'appelait le « Pilier de Notre-Dame », ou bien encore, d'un nom plus vulgaire et plus expressif : « Notre-Dame de Créé-Lait ». La chaussée, sorte de pont qui s'allongeait pendant trois à quatre cents pas, sur des arcades de pierre, à travers les prairies basses de la Madeleine, ne commençait alors qu'à l'auberge de la Boule d'Or, et la voie étroite et courte qui, du pont de la Belle-Croix, aboutissait à la chaussée, s'appelait « rue de la Bonne Vierge de Créé-Lait », nom très compréhensible dont la foule ignorante avait fait « rue Bonne-Vierge-Grêlée ».

L'origine de cette humble construction et la dévotion qui y conduisit nos pères, pendant près de quatre siècles, méritent qu'on les signale. Vous avez tous entendu parler de ce Gilles de Raiz, dont l'histoire s'est confondue chez nous avec la légende de Barbe Bleue. C'était un riche et puissant seigneur, ses terres étaient immenses et ses revenus dépassaient un million de notre monnaie ; c'était un brave aussi : il avait combattu vaillamment aux côtés de Jeanne d'Arc et, dès l'âge de 27 ans, il avait conquis, à la pointe de son épée, le bâton de maréchal de France. Mais il avait été gâté par des parents trop faibles, et des passions ardentes que nul, dans son enfance, ne s'était occupé de réprimer, l'avaient emporté vers l'abîme et avaient fait de lui le monstre hideux et lubrique dont le souvenir nous fait horreur. C'est par centaines que l'on compte les enfants

qui furent ses victimes, et les mères ne peuvent entendre prononcer son nom sans tressaillir d'effroi.

L'évêque de Nantes, Jean de Malestroit, sans se laisser effrayer par la puissance du monstre et par les liens de parenté qui l'unissaient à deux familles souveraines, dénonça ses forfaits. Le duc Jean V lui donna des juges et, le 25 octobre 1440, Gilles de Laval, baron de Batz et maréchal de France, fut condamné à être brûlé vif. Ce fut un événement public : les pères et les mères jeûnèrent trois jours pour lui obtenir la miséricorde divine et infligèrent, dit-on, la peine du fouet à leurs enfants, afin qu'ils gardassent dans leur mémoire le souvenir du châtement terrible qui allait frapper ce grand criminel. La sentence fut exécutée sur la prairie de la Madeleine ; les cloches de toutes les églises tintèrent des glas et une procession précéda le coupable jusqu'au lieu du supplice ; le clergé, l'évêque, le duc lui-même étaient là. En considération de son rang et de son repentir, Gilles de Raiz fut d'abord étranglé et son cadavre, à peine touché par les flammes, fut enseveli dans l'église des Carmes.

En exécution des dernières volontés du défunt, on érigea, sur le lieu de son supplice, une croix de pierre, la Belle Croix. Dans le soubassement qui la portait, ou, ce qui me paraît plus probable, dans une sorte de mur étroit ou de pilier élevé à quelque distance, on creusa trois grottes en style gothique de l'époque et l'on y plaça l'image des saints préférés du seigneur de Raiz, celle de Notre Dame au milieu, puis, à droite et à gauche, celles de saint Gilles et de Saint Laud.

Avant de mourir, le grand coupable, repentant de ses crimes, avait déclaré « que sa mauvaise éducation était cause de tous ses désordres, que l'oisiveté l'avait perdu, que les mères devaient refuser à leurs enfants des mets trop délicats et, au contraire, les nourrir de bons principes ». Les mères chrétiennes prirent l'habitude de venir au Pilier de Notre Dame prier pour le malheureux qui les avait tant fait pleurer et demander, en même temps, à leur bonne Mère du Ciel, la grâce pour leurs propres enfants de ne pas marcher sur ses traces. Elles faisaient ordinairement ce pèlerinage dans les mois qui suivaient immédiatement leur délivrance, alors qu'elles nourrissaient encore ces chers petits. Naturellement, elles ne se contentaient pas de solliciter pour eux des grâces d'ordre surnaturel, mais elles demandaient aussi des avantages temporels, et particulièrement le lait dont elles avaient besoin pour les nourrir. Bientôt, comme il arrive presque toujours, hélas ! Les préoccupations temporelles l'emportèrent sur les autres et l'on ne demanda plus guère à Notre Dame que la nourriture nécessaire aux petits enfants. De là ce vocable singulièrement expressif, inventé par le peuple : Notre-Dame de Créé-Lait.

Pendant des siècles, un courant de dévotion conduisit les mères au Pilier de Notre-Dame. Malgré l'encombrement de la rue, plus étroite à cet endroit qu'elle ne l'est aujourd'hui et voie unique de communication de la rive gauche avec la ville, on y voyait souvent des mères agenouillées, et parfois même des foules considérables. Marie ne pouvait manquer d'exaucer les prières qu'inspirait cette foi simple et touchante. Le Bureau de ville, qui s'intéressait à tous les souvenirs de la cité, arrêta, le 5 janvier 1578, de faire établir un auvent protecteur au-dessus des trois statues pour assurer leur conservation. La Terreur mit fin à ce modeste pèlerinage. Les trois statues furent enlevées et probablement détruites. Toutefois, les niches subsistèrent jusqu'en 1867. A cette époque, le Pilier de Notre-Dame fut renversé pour l'aménagement du square de l'Hôtel-Dieu. En d'autres temps, on ont regardé comme un devoir de dresser, sur cet emplacement consacré par la piété populaire, au milieu de la verdure et des fleurs du jardin, un autre « pilier » et une nouvelle image de Notre-Dame ; le Bureau de ville de l'an de grâce 1578 n'y eût pas manqué ; notre société laïque, pour ne pas dire païenne, n'a plus de ces pieuses délicatesses et la naïve dévotion à Notre-Dame de Créé-Lait a pour toujours disparu. Pour trouver quelques restes du vieux monument, il faut aller au Musée archéologique, où sa partie supérieure a été recueillie et gît mélancoliquement au milieu d'autres débris du passé. Il est vrai pourtant que, sur le pont voisin, se dresse toujours la « Belle-Croix ».

La leçon qui se dégage de ce court historique est surtout pour les mères : permettez-moi donc, Mesdames, en terminant, de m'adresser plus spécialement à vous. À l'exemple de vos devancières, demandez la nourriture corporelle pour vos enfants. Elle est nécessaire, et c'est Dieu qui la donne ; c'est Dieu qui féconde le sein des mères et y distille mystérieusement la liqueur précieuse qui fortifie et fait grandir ces êtres chéris : c'est à Dieu donc qu'il faut la demander. Mais si l'on veut être plus sûrement exaucé, il est bon d'employer l'intermédiaire de Notre-Dame. Demandez en même temps la grâce de comprendre et d'aimer ces grands devoirs de la maternité que Dieu impose, mais que le monde rejette ou dédaigne, parce que l'égoïsme les redoute ou simplement parce que la mode les prescrit.

Demandez à Marie de comprendre et de pratiquer les conseils que Gilles de Raiz mourant donnait, de son échafaud, à toutes les mères de tous les temps. Gardez-vous, dans l'éducation que vous donnez à vos enfants, de la mollesse et de l'oisiveté. Un orateur catholique le disait au siècle dernier : « La mollesse énerve l'âme et en détruit le ressort; tout languit dans l'enfant à qui l'on ne refuse rien. Si vous voulez faire de votre enfant un homme, ne l'amollissez pas par des soins exagérés, sinon le sentiment de l'honneur s'affaiblira dans son âme et son sang s'appauvrira dans ses veines. Inconnu aux hommes, oubliant Dieu, il ne sera rien, ni en cette vie, ni en l'autre. Vous lui aurez appris à manger et non à travailler, à dormir et non à veiller, à céder et non à vaincre, à veiller et non à vivre : votre mollesse aura tout perdu ».

Appliquez-vous surtout à « nourrir vos enfants de bons principes ». Et qu'est-ce donc que nourrir ses enfants de bons principes ? C'est mettre sur leurs lèvres les noms de Dieu, de Jésus et de Marie, et ces premières prières, les prières de l'enfance, qui restent gravées dans la mémoire jusqu'au dernier souffle, et que l'on aime toujours, même quand on n'a plus le courage de les redire ; c'est mettre dans leur intelligence, avec la connaissance des choses de Dieu et de la religion, une foi que les attaques de l'impiété non plus que les séductions du vice ne sauraient ébranler ; c'est mettre sur leur front l'orgueil de cette foi, le sent orgueil permis, celui qui fait que l'on ne rougit pas de son baptême, que l'on ne s'incline pas devant les idoles, que l'on ne s'abaisse pas devant les puissances ; c'est mettre dans leur cœur la volonté qui fait les hommes, les héros et les saints. Voilà, mes Frères, la leçon qui ressort de notre vocable; voilà ce que signifie cette invocation qui, peut-être, vous fait sourire : « Notre-Dame de Crée-Lait, priez pour nous ! »

Dixième jour ***Notre Dame de la Chandeleur***

Missire Vincent Charron, chanoine de la Cathédrale, écrivait en 1637, dans son Calendrier historial de la glorieuse Vierge Mère de Dieu : « A Nantes, en Bretagne, il y a une très belle et très ancienne Confrairie érigée en l'église paroissiale de Saint-Nicolas, sous le nom de Nostre-Dame de Chandeleur ». Guillaume Greslan, notable commerçant et prévôt en charge de cette Confrérie, renchérisait encore sur ces éloges, dans un mémoire rédigé vers 1727 : « La Confrairie de Notre Dame de la Chandeleur est, de toutes celles qui sont établies en l'honneur de la Sainte Vierge en la ville de Nantes, peut-être même dans le royaume, la plus célèbre par son ancienneté, par le sujet de son établissement et par le nombre de ses membres ». C'est de cette dévotion, si chère à vos ancêtres, que je voudrais vous entretenir ce soir.

Des actes authentiques prouvent que notre Confrérie existait déjà à l'aurore du XVe siècle (1402). Elle dut sa fondation à la pieuse initiative de quelques fidèles qui voulaient, comme son nom l'indique, honorer d'une manière particulière le Mystère de la Purification de Marie et de la Présentation de Notre-Seigneur au temple, ainsi que la sainte joie du vieillard Siméon.

A sa tête se trouvaient deux prévôts, élus chaque année et choisis parmi « les gens solvables et sans reproche », l'un « pour la ville et paroisse », l'autre « pour la Fosse et le Bignon-Létard », c'est-à-dire le quartier qui s'étend aujourd'hui de la rue Crébillon à la rue du Calvaire. Ils étaient assistés, dans leur gestion, par six commissaires, trois de la ville et trois de la Fosse, élus aussi chaque année et choisis parmi les anciens prévôts résidant sur la paroisse. Enfin, le plus ancien prévôt était toujours commissaire-né et réputé syndic de la Confrérie ; en cette qualité, il était dépositaire d'une des trois clefs des archives et de la caisse. Un procureur pouvait, en outre, être chargé de surveiller l'entretien des immeubles sur lesquels étaient assises les fondations.

La Confrérie de Chandeleur comptait à Nantes parmi les plus cotées ; aussi les confrères, prêtres ou laïques, étaient-ils fort nombreux. Vincent Charron prétend que la plupart des habitants en faisaient partie. Cela peut sembler exagéré. Nous savons du moins que, au commencement du XVIIIe siècle, alors que la célèbre association commençait à déchoir, le nombre des confrères dépassait encore deux mille. Les paroissiens de Saint Nicolas tenaient à honneur d'en être prévôts, « ceux même qui y primaient par leur rang et par leur bien » ; et la liste de ceux qui occupèrent cette charge, bien qu'elle soit incomplète, pourrait constituer le livre d'or du haut commerce nantais. C'était une douce satisfaction, pour les anciens prévôts, d'occuper à l'église une place dans l'un des trois bancs marqués aux armes de la Confrérie. Le pape Paul V lui accorda des indulgences, en 1612, et la bulle en fut publiée l'année suivante, par mandement de l'évêque de Nantes. Ces pièces étaient conservées précieusement « dans l'armoire aux archives » et, à certains jours, une traduction sur vélin en était affichée sur la porte du « chapitreau ».

La Purification était naturellement la fête patronale de la Confrérie. La veille, le bresteur ou bedeau, en surplis et dalmatique, s'en allait, avec sa cloche, annoncer la fête et ses indulgences dans toutes les places publiques « de la ville et fauxbourgs, et au-devant des maisons des anciens prévôts ». Le jour même de la fête, on exposait, dès le matin, le Très Saint-Sacrement et l'on chantait matines et laudes. Toutefois, pour ne pas gêner la paroisse qui célébrait solennellement la Chandeleur et avait, comme toute l'Eglise, sa procession des cierges ; et sans doute aussi pour que sa propre procession ne passât point inaperçue, la Confrérie la transportait au dimanche suivant. Ce jour-là, donc, à l'issue de la grand'messe paroissiale, la « cloche de la Confrérie » sonnait en branle durant un quart d'heure. La cérémonie commençait par l'installation des prévôts entrants, dont les noms avaient été proclamés au salut, un des dimanches précédents. Les deux élus s'agenouillaient à la balustrade de l'autel de la Confrérie. Un prêtre, revêtu de la chape blanche et assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, se tient au-dedans. Il entonne le *Veni Creator*, puis a la strophe : « *Accende lumen sensibus* », il met dans la main droite des prévôts un cierge allumé, auquel est attachée une plaque d'argent représentant la Sainte-Vierge. Les récipiendaires lui baisent la main.

Après l'oraison, deux prêtres entonnent les Litanies de la Sainte Vierge auxquelles le chœur et les assistants répondent. À « *Sancta Maria* », le bresteur, en surplis et dalmatique blanche, annonce le départ de la procession avec sa cloche qu'il fait sonner de temps en temps durant tout le parcours.

Alors, sous les regards curieux de la foule, défile le cortège. En tête, les quatre grosses torches de la Confrérie, portées par des laïques en surplis ; puis, le bresteur agitant sa cloche ; le crucigère assisté de deux enfants de chœur heureux d'arborer les grands chandeliers d'argent de la Confrérie, avec des cierges ornés de plaques aussi d'argent, à l'effigie de la Vierge ; le clergé, cierges en main ; le célébrant, assisté de ses ministres et portant la statue d'argent de la Sainte Vierge, du poids de vingt-trois marcs, onze livres et demie, chef d'œuvre d'un artiste nantais du XVII^e siècle, Thomas Jus, dont la Confrérie de la Chandeleur est si justement fière ; enfin, derrière le célébrant, les prévôts anciens et nouveaux, en habit noir, et tous les membres de la Confrérie, tous avec des cierges, tous rangés sur deux lignes.

On se rend à la chapelle Saint Julien, au centre de la place actuelle du commerce, et l'on y chante l'antienne de la fête avec les verset et oraison. Puis on revient dans le même ordre à Saint-Nicolas, où est célébrée, à l'autel de la Confrérie, une messe solennelle de la Purification. À l'offertoire, tous les prévôts avertis, chacun, par un coup de cloche du bresteur, vont baiser la paix que le célébrant leur présente. Enfin, on distribue à tous le pain bénit. La veille de l'Octave de la Fête-Dieu, le bresteur fait encore sa ronde. En outre, les prévôts en charge envoient aux anciens prévôts et à des confrères, « gens de probité, pour remplir le nombre de 70, des billets datés et signés d'un d'eux pour les inviter de se trouver en habit noir ledit jour d'Octave, à cinq heures après midi, au chapitre, pour y recevoir de leurs mains une torche et marcher à la procession du Très Saint Sacrement qui se fait à six heures, de l'église de Saint-Nicolas à la chapelle de Saint-Julien ».

La Confrérie n'honorait pas seulement le Saint-Sacrement et Notre-Dame, elle songeait aussi à honorer et à soulager ses membres défunts. Après le décès de chaque confrère, le bresteur, revêtu d'un surplis et d'une dalmatique noire, s'en allait par les rues de la ville annoncer ses obsèques, comme il faisait pour les indulgences. On portait à la cérémonie funèbre les quatre grosses torches jaunes de la Confrérie. On y voyait aussi la « quarrée », ou catafalque de l'Association, avec ses quarante cierges, et, s'ils étaient demandés, ses ornements de velours aux riches garnitures d'argent, ornements blancs pour les garçons et les filles, noirs pour les autres défunts. Mais cet appareil n'était transporté que dans les églises paroissiales et dans les chapelles de Toussaints, de l'Hôtel Dieu et du Sanitat. De plus, les prévôts faisaient célébrer, à l'autel de la Confrérie, un service et trente messes basses pour le repos de son âme.

La Confrérie avait beaucoup d'autres exercices que le temps ne me permet pas d'énumérer ; par exemple, tous les dimanches et fêtes de Notre Dame, un Salut de la Sainte-Vierge, où l'on chantait l'*Ave Maris Stella*, ou un autre hymne, suivant le temps, avec trois fois l'*Ave Maria*. Pourtant il est une touchante pratique qui ne peut être passée sous silence, c'est la messe de « la porte ouvrante ». L'église de Saint Nicolas attenait aux remparts dont on peut voir encore quelques restes à deux pas d'ici, et la porte du même nom était proche. Elle s'ouvrait à 4 heures du matin en été, il 5 en hiver. Pour procurer « une messe sûre aux voyageurs, artisans et ouvriers sans attendre », la Confrérie en faisait célébrer une aussitôt l'ouverture. C'était « la messe de la porte ouvrante », et elle était offerte pour les confrères défunts.

Pendant des siècles, la Confrérie fut florissante et riche. C'est alors qu'elle acquit ces pièces d'orfèvrerie et ces magnifiques ornements qu'elle était fière d'étaler aux yeux de toute la ville et qu'elle gardait avec un soin jaloux. Elle était fière aussi et jalouse de sa cloche, la plus grosse de Saint Nicolas, peut-être de la ville, qui pesait plus de 2,000 livres. Surtout, elle était fière de ses tapisseries. Elles avaient été faites, en 1649, par un artiste nantais, Gabriel Pierron. Brodées en soie et dessinées avec art, elles étaient vraiment splendides. Huit grandes pièces représentaient la Nativité de Marie, sa Présentation, l'Annonciation, la Nativité de Notre Seigneur, la Purification, l'Adoration des Mages, le Retour des Bergers, l'Assomption ; elles décoraient le chœur dans l'ordre où je viens de les énumérer. Une neuvième pièce, plus petite, représentait la Fuite en Egypte : elle était placée entre le maître-autel et celui de la Confrérie. Les marguilliers de Saint-Nicolas avaient l'autorisation de s'en servir, ainsi que de la cloche et quelquefois de l'argenterie, mais il y avait une condition, « que messieurs les nouveaux fabricateurs fassent, au commencement de leur charge, civilité à ce sujet aux prévôts » de la Confrérie.

Aux jours de sa splendeur, la Confrérie savait se montrer généreuse: elle vient en aide aux hôpitaux dans les épidémies ; elle accorde d'importants secours aux victimes des incendies ; elle contribue à la construction d'une salle de catéchisme à Saint Nicolas, « la seule paroisse du diocèse que l'on sache avoir un lieu destiné à cela » ; elle paie un riche vitrail à l'église paroissiale ; enfin, elle offre, pendant de longues années, un don de 60 livres au prédicateur du carême.

Hélas ! avec le XVIII^e siècle vint la décadence : la dépréciation de l'argent réduisit considérablement la valeur des fondations, alors que, d'un autre côté, les honoraires des services étaient augmentés ; puis ce fut la perturbation amenée dans les affaires par la banque de Law. Les cotisations diminuèrent et toutes les ressources décreurent : ce fut le déficit. Des prévôts intelligents et dévoués firent des réformes, rédigèrent des statuts, tinrent la main à la bonne gestion des finances et réussirent à conserver un peu de vie à leur chère Confrérie. Toutefois, elle ne revit plus les beaux jours d'antan et elle ne faisait guère que végéter quand la Révolution lui porta le dernier coup.

Le cierge de la Chandeleur symbolise Jésus-Christ, et c'est la Sainte-Vierge qui nous donne Jésus Christ : c'est elle qui, dans le mystère adorable de l'Incarnation, a été choisie de Dieu pour le donner à la terre ; c'est elle qui, depuis dix-neuf siècles, continue et, jusqu'à la fin des temps, continuera de nous le donner. « Il n'est route, en effet, ni plus sûre ni plus facile que Marie pour aller à Jésus et pour obtenir, moyennant Jésus, cette parfaite adoption des fils, qui rend saint et sans tache sous le regard de Dieu ». Qui, mieux que Marie possède la connaissance de notre divin Sauveur, qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a suivi d'un regard maternel pendant toute sa vie, dont elle a médité sans cesse les mystères ? Qui, par conséquent, est plus capable de nous mener à la connaissance de Notre Seigneur Jésus-Christ ? L'Evangile fait la remarque que le miracle de Cana fut le premier accompli par Jésus et qu'à sa vue, ses apôtres crurent en lui ; or, c'est Marie qui l'avait obtenu ; d'où nous pouvons conclure que c'est Marie qui procura aux apôtres la vraie connaissance de Jésus. C'est le premier acte du rôle qu'elle remplit à travers les âges.

Nous pouvons le dire, ce qui manque le plus au monde, particulièrement à cette époque, c'est la connaissance de Jésus-Christ. Elle manque aux infidèles qui couvrent les trois quarts de notre globe ; elle manque aux hérétiques qui ont déchiré la robe sans couture de l'Eglise en se séparant d'elle ; elle manque aux catholiques apostats et rebelles, qui se multiplient tous les jours ; elle manque aux indifférents et aux mondains qui sont la foule ; elle manque même aux bons catholiques, qui ne savent pas comprendre le Maître ou qui n'ont pas le courage de le suivre.

Demandons à Marie de nous montrer, comme autrefois à Siméon, « cette lumière venue pour éclairer les nations ». Et répétons la prière de nos ancêtres : « Notre-Dame de la Chandeleur, priez pour nous ».

Onzième jour ***Notre Dame de Recouvrance***

Le Diocèse de Nantes comptait, il y a un siècle, cinq chapelles dédiées à Marie sous le nom de Notre-Dame de Recouvrance : deux seulement subsistent aujourd'hui. Ce sont d'ailleurs les plus vénérées : ce sont elles aussi que nous allons étudier ce soir.

La première est sur le territoire de Gétigné, paroisse privilégiée entre toutes, puisqu'elle possède deux pèlerinages de Notre Dame, tous deux antiques, tous deux vénérés, tous deux fréquentés assidûment par les populations d'alentour : Toutes Joies et Recouvrance. Le premier sans doute est plus connu au loin ; mais il serait difficile de déterminer lequel des deux est le plus aimé des gens de Gétigné eux-mêmes. Le jour de l'Assomption ils vont processionnellement à la chapelle de Toutes-Joies ; mais le dimanche suivant, fête de sainte Radegonde, leur patronne, ils se rendent de même à celle de Recouvrance. Il est vrai, celle-ci porte trop visiblement la marque des siècles qu'elle a vécus, tandis que l'autre, fière de ses murailles neuves, de ses lignes architecturales, de son autel et de ses vitraux, semble la préférée du peuple qui l'a rajeunie ; mais Recouvrance n'est point oubliée, et les habitants de Gétigné, aussi généreux pour elle que pour sa sœur, la veulent également belle, parce qu'elle n'est pas moins aimée. Il y a cependant une différence entre elles, c'est que Toutes Joies, la voisine des sires de Clisson, possède une page dans leur histoire, tandis que Recouvrance, plus humble et presque ignorée, n'a qu'une légende, gravée dans la mémoire du peuple. Mais si l'histoire de Toutes Joies est à la fois gracieuse et touchante, la légende de Recouvrance est bien gracieuse et bien touchante aussi. Écoutez.

Le seigneur de la Roche, dont le manoir s'élevait à quelques toises de ce dernier sanctuaire, perdit un serviteur qui avait vécu en grande réputation de sainteté. On l'entera à l'ombre même de la chapelle où, suivant une coutume très répandue en ce temps-là, se trouvait sans doute un petit cimetière. Les fidèles du voisinage, pleins de confiance dans l'intercession du saint homme, ne tardèrent pas à faire des pèlerinages sur sa tombe. La fille du seigneur, qui avait vu de près la vertu du vieux serviteur, se faisait remarquer par une plus grande vénération et des visites plus assidues. Elle prenait soin de la modeste tombe et y avait fait quelques plantations. Elle y cultivait particulièrement un précieux arbuste. À quelque temps de là, le sire de la Roche devint aveugle. Sa fille, désolée mais pourtant confiante, multiplia les prières ; on la voyait plus souvent encore agenouillée sur la tombe qu'elle entourait de tant de respect. Un matin, elle eut tout à coup la pensée de recueillir la rosée que la nuit avait déposée sur les feuilles de l'arbuste, et elle en baigna les paupières fermées de son malheureux père. Ô merveille ! Elles s'ouvrirent de nouveau à la lumière, la cécité disparut. De là, dit-on, vint à la chapelle voisine le nom de Recouvrance.

Les siècles passés ne nous ont transmis aucun document sur l'origine et l'histoire de ce modeste pèlerinage. Toutefois les traditions du pays le font remonter à une haute antiquité. La toiture porte la date de 1745 ; mais il s'agit certainement d'une reconstruction. Cinq prêtres résidaient jadis sur le territoire de Gétigné, le recteur, son vicaire et trois chapelains. Ceux-ci, titulaires de petits bénéfices, en acquittaient les messes, soit à l'église paroissiale, soit dans les chapelles rurales : l'un d'eux était attaché à N.-D. de Recouvrance.

Notre chapelle, plus heureuse que sa sœur de Toutes Joies, fut épargnée par les Mayençais et les Colonnes Infernales : et les fidèles ne cessèrent point de la fréquenter. Ils ont grande confiance dans la protection de la Bonne Mère et ne se lassent point de la prier. Ils s'agenouillent de préférence devant un bas-relief, taillé dans la pierre, qui représente l'Assomption de Marie. Cette image, trouvée naguère dans un champ voisin, provenait évidemment de l'ancienne chapelle, saccagée peut être dans les guerres de religion ; on l'y a replacée avec honneur, et le peuple la regarde connue miraculeuse.

La seconde chapelle de N. D. de Recouvrance appartient à la paroisse de Casson. Elle est située, non loin du bourg et près du village de la Hacherie, sur une petite éminence qui borde la route de Héric, dans un vallon plein de solitude et de fraîcheur, au fond duquel un ruisseau serpente capricieusement, en murmurant doucement sa chanson, sous les saules et la ramure des grands chênes.

Il y a plusieurs siècles déjà que l'on vient prier Marie dans cet oratoire, et il nous serait impossible de fixer la date de son origine. Cependant il ne peut remonter à une époque très reculée, puisque le peuple redit encore, sans qu'aucun document écrit vienne en aide à sa mémoire, le nom, la profession, le village de son fondateur. Pourtant la légende a déjà fleuri sur le récit populaire et même plusieurs versions du même fait circulent aux alentours. On raconte donc qu'un colporteur mercier, du village de la Hacherie, nommé Savary, s'était endormi, par une journée très chaude, sur le tertre où s'élève aujourd'hui la chapelle. Suivant les uns, il se trouva tout à coup si fortement pressé contre terre, et il éprouva une si violente douleur, qu'il se sentit près d'expirer ; dans ce moment d'angoisse, il appela la Vierge à son secours et, grâce à cette céleste protectrice, il recouvra sur le champ la santé. Suivant les autres, quand le donneur se réveille après un long somme, il s'aperçut que des voleurs lui avaient enlevé son gagne-pain, sa balle de colporteur avec toutes les marchandises qu'elle contenait. Le pauvre homme, tout désolé, cria sa détresse à Marie et recouvra son bien.

Quelle que soit la faveur qu'il eût obtenue de la très Sainte Vierge, il est certain que le colporteur fut reconnaissant. Son petit commerce ayant prospéré, il en consacra le bénéfice à construire un oratoire à Notre Dame de Recouvrance.

Nous constatons l'existence de la chapelle en 1649, puisque, le 13 février de cette année, le recteur Despinose y bénissait le mariage de deux notables paroissiens, après avoir reçu publiquement l'abjuration de la fiancée, qui avait vécu jusque-là dans le protestantisme. L'hérésie avait eu de nombreux sectateurs à Casson, sans doute à cause du voisinage de Sucé, dont le temple est bien connu dans l'histoire de notre pays. Casson avait même son ministre particulier, nommé Guénet, en 1570. C'est surtout dans le bourg et autour de Recouvrance que se trouvaient les huguenoteries. On cite : la Cherbaudière, les Glands, la Gandonnière, la haute et la basse Hacherie, la Galpâtère, la Grohinière, la Pyronnière ; et l'on ajoute qu'en ce dernier lieu habita longtemps un ardent sectaire, le comte d'Estrées, qui tourmentait fort les catholiques.

Marie finit par convertir ses voisins qui abandonnèrent l'hérésie et devinrent tous de dévoués serviteurs de Notre Dame. Ils l'invoquaient spécialement pour leurs brebis, et ces braves gens, dans leur langage imagé, avaient pris l'habitude d'appeler leur madone Sainte Berge, façon pittoresque de rappeler qu'elle était la protectrice des bergers.

Chaque année, le jour du mardi gras, avait lieu le pardon de Recouvrance. Il y avait messe et procession à la chapelle. Toutefois la population était pauvre, et les décors étaient modestes. On rapporte que ces bonnes gens, n'ayant pas de riche brancard pour y poser leur madone, se servaient d'une simple chaise, trône bien humble, assurément, et bien indigne de la Reine du ciel, mais que l'amour de son peuple transformait à ses yeux.

Les offrandes se ressentaient aussi de la pauvreté des visiteurs. Une pieuse femme, chargée de veiller sur l'oratoire, les recueillait fidèlement. C'était, pour l'ordinaire, de la laine. On voulait obtenir ainsi de la sainte Vierge qu'elle protégeât les bergeries.

Les pèlerins étaient nombreux, le mardi gras. On accourait de tous les points de la paroisse, même de Grandchamp et de Héric. Une bonne vieille racontait, en 1850, que ce jour-là, dans sa jeunesse, « sa maison ne désemplissait pas de gens de Héric venant s'y reposer après leur voyage ». M. Dupas, recteur de Casson, écrivait, en 1778, que l'oratoire de Notre-Dame de Recouvrance était un petit sanctuaire isolé, mais assez proprement entretenu. Au sortir de la Révolution, il n'en était plus ainsi : l'abandon avait amené la décadence, presque la ruine. On cessa de célébrer la messe dans la chapelle trop misérable. Toutefois, pendant la première moitié du XIXe siècle, on continua d'y faire la procession traditionnelle, transférée au jour de l'Assomption. Les habitants des villages voisins cachaient pieusement sous la verdure les crevasses des murailles et la pauvreté de l'autel ; des jonchées de roseaux, empruntés au ruisseau du vallon, tenaient lieu de tapis ; et les fidèles, agenouillés autour de la chapelle croulante, s'unissaient au clergé qui chantait les litanies.

En 1860, M. le curé Philippe, profitant de la présence des ouvriers qui travaillaient au château du Chalonge, fit enfin relever ces ruines : la chapelle fut complètement reconstruite. Elle est là, dans son vallon solitaire, petite et modeste comme autrefois, et toujours vénérée. L'antique madone devant laquelle s'agenouillaient les pères et repris sa place au-dessus de l'autel, pour recevoir les hommages des fils ; et les bienheureux particulièrement honorés dans la paroisse sont rangés à ses côtés, connue pour lui faire une cour, savoir : saint Pierre et saint Fiacre, sainte Anne et sainte Germaine. Une plaque commémorative porte les noms de M. Paré, maire de Casson, et des principaux bienfaiteurs : Melle de Grammont, MM. de Bouillé et de la Cadinière. Enfin, à droite, en entrant, l'on voit un bas-relief représentant Notre-Dame et, devant elle, à genoux, trois personnages lui offrant une chapelle.

Notre Dame de Recouvrance ! Ai-je besoin de vous indiquer le mystère que nous rappelle ce titre ? Jésus avait douze ans ; pour obéir aux prescriptions de la loi Mosaique, il accompagna ses parents à Jérusalem, au temps de la pâque. « Les jours saints étant passés, ils prirent le chemin du retour. Or, l'Enfant Jésus était resté à Jérusalem, sans que ses parents s'en fussent aperçus. Supposant qu'il était dans l'une ou l'autre compagnie, ils firent une journée de voyage. Alors ils le cherchèrent anxieusement parmi ceux de leur parenté et parmi leurs connaissances. Ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem, le cherchant toujours. Après trois jours, ils le trouvèrent dans le Temple ».

Nous aussi, chrétiens, nous avons Dieu avec nous, et l'on peut dire que nous le possédons surnaturellement de deux manières, par la foi et par la grâce. Mais nous aussi, nous pouvons le perdre. Toutefois, la différence est grande entre la Vierge et nous. Marie perdit l'Enfant-Dieu sans commettre aucune faute, et uniquement parce que Jésus voulut lui imposer une épreuve méritoire en nous donnant une leçon. Pour nous, au contraire, si nous perdons Dieu, c'est toujours par notre faute. En effet, que l'homme perde la foi ou la grâce, il y a toujours en quelque faute de sa part.

Heureusement, Dieu peut être retrouvé, et la sainte Vierge nous en donne l'exemple. Mais, pour retrouver Dieu, il faut d'abord, comme elle, éprouver quelque peine de l'avoir perdu. Les hommes d'orgueil ou de plaisir qui vivent heureux, tranquilles, sans souci de la perte qu'ils ont faite, ne retrouveront jamais Dieu. C'est la preuve qu'ils n'ont aucun repentir de la faute commise ; c'est la preuve aussi qu'ils ne comprennent pas quel grand bien c'est que de posséder Dieu. Je puis bien ajouter que, en général, l'homme heureux éprouve rarement le besoin de Dieu, tandis que celui qui souffre est tout naturellement incliné vers lui. Comment, après cela, se plaindre de la douleur et dire que les heureux de ce monde ont la meilleure part ?

Pour retrouver Dieu, il faut ensuite le chercher, c'est-à-dire montrer quelque bonne volonté, faire quelques efforts pour retrouver la foi ou la grâce. Alors, Dieu fait le reste du chemin et, comme il a fait dans l'Incarnation, il marche vers nous à pas de géant: exultavit ut gigas ad currendam viam.

Pour retrouver Dieu, il faut le chercher dans le temple, c'est-à-dire en priant et en étudiant. Pour retrouver Dieu, il faut le chercher avec Marie. Si donc, vous aviez perdu la foi, et ce malheur n'est point rare en ce siècle d'ignorance et de blasphème ; si donc vous aviez perdu la grâce, priez, étudiez, mortifiez-vous, frappez-vous la poitrine, et ne manquez pas d'invoquer en même temps Notre-Dame de Recouvrance.

Douzième jour *Notre Dame des Langueurs*

Après la fête de la Chandeleur, ne tarde pas à venir celle de la Compassion ou de Notre Dame des Sept Douleurs, que l'Eglise célèbre le vendredi, avant-veille du dimanche des Rameaux. Pour suivre l'ordre des mystères, dans lequel je me tiens le plus possible, je viens vous parler ce soir d'un pèlerinage relativement récent, mais vénérable pourtant déjà par son antiquité, puisqu'il comptera bientôt trois siècles d'existence ; vénérable surtout par son origine et par la dévotion qu'il inspire à toute la contrée environnante : Notre Dame des Langueurs.

Au mois de juillet 1637, un terrible fléau, la peste, apparaît subitement et jette l'épouvante dans la paroisse de Joué. Il sévit dès l'abord avec une intensité effrayante. Le cimetière paroissial étant devenu bientôt insuffisant, et le transport des cadavres pouvant d'ailleurs contribuer à répandre la contagion, on enterre à la chapelle rurale de Saint Donation ; on improvise même un nouveau cimetière, à une lieue du bourg, au milieu d'une lande solitaire située entre les gros villages de Franchaud et de la Mulonnière, en un lieu désigné maintenant à la piété du peuple par la croix du Désert.

Deux pieuses filles, les sœurs Martin, habitant cette partie de la paroisse dont on a formé depuis la chapellenie de Notre Dame des Langueurs, eurent la pensée de faire un vœu à la sainte Vierge. Les paysans des villages voisins approuvèrent leur initiative et tous promirent d'ériger une chapelle à Marie, si elle écartait le fléau. Notre-Dame entendit ce confiant appel : la peste cessa immédiatement dans ces villages, alors qu'elle continua de désoler le reste de la paroisse jusqu'au mois de décembre.

Les villageois se mirent en devoir de tenir leur promesse. Mais qui posséderait la précieuse chapelle, ex-voto de la commune reconnaissance ? Le village de Franchaud prétendait y avoir des droits incontestables, sans doute parce qu'il était la plus importante agglomération du quartier ; les habitants de quelques pauvres maisons, juchées sur la lande de Vioreau, y prétendaient aussi. C'est alors, au dire du moins de la légende, que le Ciel intervint en faveur de ceux-ci.

Un fait merveilleux se produisit, qui rappelle l'apparition de l'archange saint Michel au mont Gargan, et dont témoigne la tradition unanime du pays. Un cultivateur de la Lirais, hameau de la paroisse d'Abbaretz, situé sur les confins de Joué, envoyait chaque jour, comme d'ailleurs tous ses voisins, paître ses troupeaux sur

l'immense lande alors indivise de Vioreau. Vers ce temps, il remarqua qu'un de ses bœufs devenait sensiblement plus gras et plus beau que les autres. Craignant, dans sa délicatesse, que, par défaut de surveillance, l'animal ne quittait la lande pour faire des excursions dans les champs, il interrogea le patour. Celui-ci répondit que le bœuf restait constamment sur le pâtis commun et qu'il prenait la même nourriture que les autres. Le propriétaire voulut en avoir le cœur net et fit suivre le boeuf. On remarqua que celui-ci, au sortir de l'étable, relevait la tête, finirait l'air d'un certain côté, puis, d'un pas ferme et rapide, sans courir toutefois, se dirigeait vers un point de la lande, toujours le même. Il s'arrêtait près d'un buisson de houx et y restait de longues heures, jusqu'à ce qu'on le forçât de rentrer à l'étable. Il ne mangeait pas, seulement il léchait de temps en temps une grosse pierre cachée sous la verdure. La curiosité du paysan fut piquée au vif, et bientôt tous les voisins, informés de ce fait étrange, accoururent. Ils soulevèrent, à force de bras, l'énorme bloc et, ô prodige ! ils aperçurent, dans une cavité souterraine, une statue assez grande et deux autres plus petites. La première était une Pietà, c'est-à-dire représentait Marie, la mère des douleurs, avec, sur ses genoux, le corps inanimé de son Jésus ; les statuettes représentaient Saint Eutrope, premier évêque de Saintes, et sainte Marguerite d'Ecosse.

On comprend l'enthousiasme de ces bons villageois, à cette merveilleuse découverte. Ils se rappelèrent alors que la tradition signalait l'existence d'une antique chapelle dans ces lieux et que, plus d'une fois, leur enfance avait pâli au récit d'une légende la même d'ailleurs que l'on raconte aux abords de tous les vieux sanctuaires de nos campagnes. On disait, et l'on dit encore à Joué, qu'un paysan du voisinage, pénétrant un jour dans la chapelle, y avait trouvé un prêtre prêt à célébrer la sainte messe, qui l'avait prié de la lui servir. Le saint sacrifice terminé, l'officiant avait disparu. Non sans promettre à son clerc improvisé une place près de lui dans le paradis. C'était pure légende, mais qui prouvait l'existence de la chapelle. Il est une autre preuve qui ne permet pas de la contester : une très ancienne charte du cartulaire de Saint-Florent mentionne, au XIIe siècle, dans la paroisse de Joué, une chapelle dédiée à Sainte-Marie de la Lande.

Les paysans n'hésitèrent plus ; là, de par Dieu lui-même, devait s'élever la chapelle votive. On se mit immédiatement à extraire de la pierre et deux premières charretées furent transportées sur la lande. Cependant, malgré le miracle, si l'on en croit les gens de Langueur, le village de Franchaud s'obstina dans ses prétentions, et il fallut une seconde manifestation du Ciel pour qu'il avouât sa défaite. Quelques-uns de ses habitants vinrent clandestinement enlever les pierres déjà déposées sur la lande et les transportèrent, à l'entrée de leur village, dans un champ que la tradition désigne encore. Mais le lendemain matin, sans qu'on pût relever aucune trace de pas ou de chariot, les pierres se retrouvèrent sur le premier emplacement. Cette fois, tout le monde fut d'accord. On commença sur le champ la construction et l'on fit reposer un des angles de la chapelle sur le bloc de pierre qui avait préservé, pendant des siècles peut-être, la statue de Notre-Dame.

La première pierre de l'humble monument fut solennellement bénite, le 12 octobre 1637, par missire Thomas Gaultier, recteur de Joué, qu'assistaient Nicolas Guybour, prêtre de la paroisse, et Jean Foret, vicaire d'Abbaretz. L'oeuvre enfin terminée, la Pietà miraculeuse fut mise à la place d'honneur, entourée des deux statuettes, et on la salua du titre désormais consacré de Notre-Dame des Langueurs.

Je n'ai pas besoin de dire avec quel empressement les pieux fidèles de la contrée vinrent lui rendre leurs hommages. Les archives nous donnent la preuve de l'attachement de ces braves gens à leur chapelle. Malgré leur peu de fortune, plusieurs y firent des fondations, et, au premier rang des donateurs, on trouve les Martin, de la Braudière, peut-être les deux vieilles filles qui avaient en l'initiative du vœu, du moins quelqu'un de leur parenté.

L'origine doublement merveilleuse de la chapelle la rendit chère, non seulement aux habitants de Joué et des paroisses voisines, mais à ceux de toute la région. La fête patronale fut nécessairement la Compassion de la sainte Vierge, et un grand pardon y attira chaque année la foule. Il avait lieu le samedi, veille du dimanche des Rameaux, jour où dans le diocèse de Nantes on honorait alors ce mystère. Les pèlerins accouraient de tous les villages d'alentour, même d'Ancenis, même des paroisses angevines de la rive gauche de la Loire. Les Rogations fournissaient aux fidèles de Joué une autre occasion de montrer leur dévotion à Notre Dame des Langueurs : un des trois jours, la procession s'y rendait, et l'on y célébrait la messe de station. La paroisse y retournait encore le 15 août. De bonne heure dans l'après-midi, malgré la chaleur et la longueur du chemin, clergé et fidèles se mettaient en rangs de procession, pour se rendre à la chapelle de Notre-Dame, où, sitôt arrivés, ils chantaient solennellement les vêpres ; et c'était un spectacle à la fois curieux et touchant de voir tous ces bons paysans assis ou agenouillés sur la lande, pendant que les prêtres officiaient dans la

chapelle, trop étroite pour contenir la foule.

La Révolution respecta la chapelle et le pèlerinage continua. Seulement, à l'aurore du XIX^e siècle (1811), le grand pardon de la Compassion changea de caractère : une foire fut établie par l'autorité civile au village de Languer, et ce ne fut plus seulement la piété qui attira le peuple.

En 1864, la chapelle fut érigée en succursale de Joué, et il fallut l'agrandir. Depuis ce temps, des transformations plus radicales ont été opérées. Une église plus spacieuse et plus belle a été construite à quelques pas de l'ancienne, et celle-ci a été renversée. L'antique Pietà a été transportée dans le nouveau monument ; mais les deux statuettes, ses compagnes de tant de siècles, n'ont pas été jugées dignes d'occuper une place à ses côtés. Un bon chrétien, ami des antiques traditions, celui-là même à qui nous devons une bonne part de nos renseignements, les a pieusement recueillies.

Les pèlerinages continuent à Notre Dame des Langueurs, et le grand pardon des temps passés n'a pas complètement disparu. Les paysans n'y viennent pas seulement faire des achats ou des ventes ; beaucoup ont pour but principal d'honorer la sainte Vierge. On y chante solennellement la messe, et, depuis l'ouverture de la halte du Pavillon, les pèlerins, amenés par le chemin de fer et dont on a soin d'attendre l'arrivée avant de commencer l'office, se présentent plus nombreux encore qu'autrefois.

Vous savez, mes Frères, pourquoi Marie est appelée Notre Dame des Sept-Douleurs : c'est parce qu'elle a souffert tous les jours de sa vie, particulièrement au Calvaire ; c'est parce qu'en elle s'est réalisée la prophétie du vieillard Siméon : « Un glaive de douleur transpercera votre âme ». Mais savez-vous pourquoi Marie, la toute pure, l'Immaculée, a souffert de la sorte ? Savez-vous pourquoi la compassion de la Vierge accompagna la passion du Sauveur ? La douleur est l'expiation nécessaire du péché, et c'est pour cela qu'elle apparut dans le monde immédiatement après le péché, comme châtiment du péché : « In dolore paries, Tu enfanteras dans la douleur ». Pour expier dignement le péché, il fallait qu'un homme, représentant de ses frères, endurât une immense douleur, il fallait de plus que cette douleur fût soufferte par un cœur très pur, et qu'elle fût infinie. C'est la raison d'être de l'Incarnation : pour expier les péchés de ses frères, Jésus-Christ, l'Homme Dieu, mérita d'être appelé l'Homme de la douleur. Mais une femme, Eve, avait concouru au péché de l'homme : ne semblait-il pas convenable qu'une femme, toute sainte et toute pure, participât à la douleur de l'Homme-Dieu ? Voilà, mes frères, la raison de la compassion de Marie. Notre Dame des Sept-Douleurs, c'est la corédemptrice.

Si la très sainte Vierge nous donne de la sorte une grande preuve d'amour, elle nous donne en même temps une grande leçon de choses. Rappelez-vous le mot si connu de saint Paul : « J'accomplis dans ma chair, disait-il, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ », et il ajoutait : « Voilà pourquoi je me réjouis dans les maux que je souffre pour vous ». C'est la douleur qui expie, Jésus-Christ a pris à sa charge la grosse part du fardeau, mais il a voulu, et ce n'est que justice, que nous en portassions une petite part aussi. Donc nous devons souffrir, sans cela la passion, pour ce qui nous concerne, resterait incomplète, et nous ne pourrions pas être sauvés : voilà ce que Marie, plus éloquemment que saint Paul, nous prêche du pied de la croix. Au lieu donc de murmurer contre la douleur, apprenons, par l'exemple de notre Mère, à rester debout quand elle nous frappe, et à porter vaillamment notre fardeau. En même temps demandons-lui de nous obtenir du courage dans nos souffrances et nos peines. Demandons-lui enfin, car sa bonté nous y autorise, d'imiter les mères de la terre qui partagent et conscient les douleurs de leurs enfants, et d'alléger notre fardeau, en nous procurant secours et consolation.

Treizième jour *Notre Dame de Pitié*

La fête de la Compassion ne rappelle pas seulement Notre Dame des Sept-Douleurs, mais aussi Notre Dame de Pitié. Ce dernier vocable nous dit la part que la Vierge-Mère prit aux souffrances de son Fils et celle qu'elle prend aux nôtres. Aussi les sanctuaires où l'on trouve des images de Notre Dame de Pitié sont-ils fort nombreux. Avant la Révolution, la plupart des églises de Nantes possédaient un autel dédié à Marie sous ce vocable, ou du moins une Pietà. Saint Nicolas avait son autel Saint-Sauveur, dont le retable était orné d'une Notre Dame de Pitié, en relief, entourée des douze apôtres. Mais c'est à Saint-Vincent que cette dévotion possédait le plus remarquable monument. Cette église existe encore partiellement, sur la place qui porte son nom ; mais le transept sud a été récemment démoli et remplacé, rue Beau Soleil, par une annexe de l'Hôtel

de Bretagne. C'était là que se trouvait la chapelle de Briord, fondée par la famille du célèbre Pierre Landais, trésorier de Bretagne et seigneur de Briord. L'autel portait une statue de Notre-Dame de Pitié, puis à droite, sous un arceau voûté, on voyait « la représentation du Saint Sépulcre de Nostre Seigneur, en bosse, contenant, outre la figure de Nostre-Seigneur, neuf personnages ».

Le vocable de Notre-Dame de Pitié évoque surtout le souvenir des maladreries et des hôpitaux que la charité chrétienne avait semés partout sur le sol de notre pays et consacrés souvent à la Compassion de Marie. On compte une douzaine de ceux-ci au moins dans le diocèse et plusieurs dans la ville de Nantes. C'est ainsi que, dès le milieu du XIV^e siècle, nous trouvons, dans la rue du Port-Maillard, un hôpital de Notre Dame de Pitié, qui fut transporté plus tard à l'endroit que marque encore aujourd'hui la rue du Vieil Hôpital, sur la rive gauche et près de l'embouchure de l'Erdre.

Mais le principal était l'aumônerie de Saint Clément, Notre Dame hors la ville, comme on disait alors, parce qu'il était situé en dehors de l'enceinte, à proximité de la porte Saint Pierre, à peu près à l'endroit qu'occupe actuellement la caserne des pompiers. Lui aussi était dédié à Notre-Dame de Pitié, c'était le plus ancien hôpital de la ville et il remontait, croit-on, au IX^e siècle. C'est là, au milieu des pauvres, que les évêques de Nantes allaient coucher, la veille de cette entrée solennelle où les plus puissants seigneurs de leur diocèse, les barons d'Ancenis, de Châteaubriant, de Raiz et de Pontchâteau, les portaient triomphalement sur leurs épaules ; c'est la que, le Jeudi Saint, ils lavaient les pieds à douze pauvres, qu'ils gratifiaient ensuite d'une généreuse aumône. La paroisse de Saint Clément posséda plus tard un autre sanctuaire de Notre-Dame de Pitié. Il fut construit, au XV^e siècle, dans le cimetière de Champfleuri, dont les terrains sont occupés aujourd'hui par l'Hôtel du Grand Monarque. C'est sans doute pour honorer Notre-Dame de Pitié, dont la tête se célébrait la veille des Rameaux, que la procession de ce dimanche se rendait au Champ fleuri. Tous les curés se réunissaient à la Cathédrale pour se diriger ensuite vers le but traditionnel. « En quittant le cimetière, après avoir entendu le prédicateur, la procession retournait à la ville. Elle en trouvait la porte fermée ; et c'est devant la porte de ville que le premier choeur entonnait le Gloria, tous, auquel le second choeur répondait du haut des remparts ». J'imagine que c'est en souvenir de ce culte envers la Compassion de Marie, tant de fois séculaire sur le territoire de la paroisse Saint Clément, que M. le curé Bouyer demanda et obtint d'ériger dans son église, en 1833, la Confrérie de Notre Dame des Sept Douleurs. Elle y est encore très prospère et, chaque année, vers la fin de septembre, elle y célèbre sa neuvaine avec un grand concours de fidèles.

Une des plus belles et des plus importantes églises paroissiales de notre diocèse est dédiée à Notre Dame de Pitié. Plus d'un sans doute, parmi ceux qui m'écoutent ce soir, l'a admirée, défilant, dans sa robe de granit, l'effort de la tempête et appelant, de sa tour monumentale, les matelots en péril : c'est l'église du Croisic. Ce n'était d'abord qu'une modeste chapelle très vénérée, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Au XV^e siècle (20 janvier 1432), une bulle du pape Sixte IV accorde des indulgences « à tous ceux qui contribueront à réparer, entretenir, embellir la chapelle de la Bienheureuse Marie de Pitié, en la paroisse de Saint-Guérol de Batz ». Cinquante ans plus tard, Innocent VIII en attribue d'autres à ceux qui visiteront la chapelle à certains jours. Excités par ces faveurs spirituelles et sans doute aussi par le désir d'égaliser, voire même de surpasser l'église mère, les riches armateurs croisicais se montrèrent généreux. Ils bâtirent la splendide église que nous admirons encore. Le peuple qui l'avait élevée à l'honneur de Dieu et de la Vierge, sa mère, sut aussi la défendre. A deux reprises (en 1558 et en 1562), les huguenots y pénétrèrent et eurent l'audace d'y faire leur prêche. Ils en furent promptement délogés et Notre Dame de Pitié continua d'être honorée dans son temple. N'est-il pas vrai qu'elle y est bien à sa place ? Pour ma part, je ne puis songer, sans en être ému, à la touchante pensée qui, pour rassurer tant de mères inquiètes sur le sort de leurs enfants, et pour essuyer tant de larmes versées sur les disparus, sur « les péris en mer », comme on dit chez nous, a voulu placer là, sur la presqu'île battue des vagues et balayée par les rafales, la Vierge-Mère, pleurant sur le cadavre de son enfant.

Je veux signaler, enfin, un sanctuaire plus humble, mais d'une inspiration aussi touchante, bâti à une autre frontière de notre diocèse, sur une colline d'où il domine la Vendée.

Avant la Révolution, une toute petite et très pauvre chapelle, dédiée à Notre-Dame de Pitié, s'élevait à l'entrée du gros bourg de Legé. Simple était son histoire, aussi les archives n'ont-elles jamais révélé aux chercheurs que son nom. Durant les mauvais jours, elle partagea le sort de la bourgade, qui fut, à plusieurs reprises, témoin de terribles batailles, inondée de sang et livrée aux flammes. La torche incendiaire anéantit la petite chapelle ; mais auparavant elle avait vu des drames émouvants.

C'était en janvier 1794, plusieurs habitants de Touvois, Froidefond et Falleron, 70, d'après les notes manuscrites de l'abbé Gilliers, 90, d'après les mémoires de Lucas de la Championnière, sur la foi d'une proclamation répandue par Turreau, avaient rendu leurs armes, décidés à vivre paisiblement chez eux. Bien accueillis d'abord, ils furent enfermés dans la chapelle de Pitié pour y passer la nuit. Le lendemain, ils furent dépouillés, attachés deux par deux, les mains derrière le dos, et conduits dans le chemin qui longe le vieux manoir de Charbonneau, maintenant le presbytère. Là, on les força de s'agenouiller et on les fusilla sans autre forme de procès. Leurs cadavres furent jetés dans les carrières, au chevet du monument actuel.

Dans le même mois (12 janvier), une autre scène de mort se déroulait à cet endroit. Deux révolutionnaires de Saint Etienne de Corcoué avaient convié les habitants de leur village et des hameaux voisins à un banquet. Soixante-huit acceptèrent, vingt-neuf hommes, trente-deux femmes et sept enfants. Au milieu du festin, la troupe, qui était prévenue, arriva, et les pauvres paysans furent entraînés à Legé. Les femmes et les enfants furent parqués, sous bonne garde, sur la place de la chapelle, et les hommes introduits dans la maison d'en face. Cette fois, on instruisit le procès. Pour juge, on constitua un mendiant du pays, sourd-muet de naissance. Lorsqu'on lui amenait un de ces hommes, il faisait le geste de le mettre en joue : c'était un arrêt de mort ; une fois, une fois seulement, il prit un des prévenus par le bras et l'attira près de lui: ce fut l'unique sentence d'absolution. Cet homme avait en jadis l'occasion de faire l'aumône à son juge. C'est lui qui raconta plus tard ces faits à celui-la même dont j'utilise les notes. Les victimes furent dépouillées comme les précédentes, puis conduites dans une prairie voisine, où on les fusilla. Le lendemain matin, après une nuit affreuse, au milieu des insultes et des menaces, on entraîna les femmes et les enfants auprès des cadavres de leurs époux et de leurs pères, qu'on les força de dévisager, puis on les renvoya.

Aujourd'hui rien ne reste de la vieille chapelle pour rappeler les horribles spectacles dont elle fut le muet témoin, rien, si ce n'est un débris de la croix qui en surmontait le fronton, que l'on voit encore dans le jardin du presbytère. Mais une autre chapelle, digne de ces grands et tristes souvenirs qu'elle est chargée de commémorer, s'élève à la place de l'ancienne. Sous la Restauration, des hommes de cœur eurent la délicate pensée de consacrer un monument religieux à la mémoire des héros qui s'étaient levés pour la cause de Dieu et des martyrs immolés pour leur fidélité à la foi. Legé fut choisi, et c'est sur les ruines de l'antique chapelle dédié à Notre Dame de Pitié que, le 2 mai 1825, l'évêque de Nantes, assisté des plus grands personnages et d'une foule immense de Vendéens, bénit la première pierre de l'édifice. Pouvait-on faire mieux que de lui laisser son nom ? Deux messes y sont célébrées chaque année pour les âmes des Vendéens, et tous ceux qui se souviennent - ils sont nombreux là-bas, aiment aller prier dans ce sanctuaire auquel son architecte, bien inspiré, a donné presque la forme d'un tombeau.

Après ce trop long exposé, que me reste-t-il à dire ? Trois mots seulement. Comme nos pères, si heureux dans les applications qu'ils avaient faites de ce vocable, demandons à Notre Dame pitié pour ceux qui souffrent, pitié pour ceux qui pleurent, pitié pour ceux que l'on persécute.

Pitié pour ceux qui souffrent ! Nos pères avaient confié leurs pauvres et leurs malades à Notre Dame. Hélas ! Malgré les progrès du siècle et le bien être que l'on prétend assurer à tous, les pauvres et les malades sont aussi nombreux qu'autrefois. Ils sont aussi plus malheureux, puisque beaucoup n'ont plus la foi, la foi qui fait accepter la souffrance, la foi qui donne le courage de la supporter, la foi qui la rend féconde et méritoire. Prions Notre Dame de donner du pain au pauvre qui a faim, de donner la santé au malade, de donner à tous la foi des anciens jours ; prions-la aussi de faire en sorte que la religion ne soit pas, chez nous comme ailleurs, bannie des hospices et des hôtels-Dieu.

Pitié pour ceux qui pleurent ! L'Evangile ne dit nulle part que Notre-Seigneur ait souri ; deux fois au moins, il nous apprend que le divin Maître a pleuré. C'est l'image de l'humanité dont il était le représentant. L'humanité pleure encore aujourd'hui : elle pleure sur ses illusions envolées, sur ses amours trompées, sur ses bien-aimés disparus. Mais ses larmes sont souvent plus amères qu'autrefois. Autrefois, elle pleurait avec Notre-Dame, au pied du crucifix, et ces deux grandes douleurs du Fils et de la Mère lui faisaient trouver les siennes plus douces. Autrefois, elle priait les yeux fixés au ciel, et la pensée du bonheur qui l'attendait là-haut, avec tous ceux qu'elle aimait et dont jamais plus elle ne serait séparée, mêlait des sourires à ses pleurs. Et aujourd'hui ?... Hélas ! les crucifix tombent en poussière ou descendent à la voirie, et l'espérance s'en va. Demandons à Marie de prendre nos larmes en pitié et de l'aire que nous ne pleurions plus comme ces païens dont parle saint Paul, et qui n'ont point d'espérance.

Pitié pour ceux que l'on persécute ! Il fut un temps chez nous où l'on pouvait croire que l'ère des persécutions était close : hélas ! Voilà qu'elle vient de se rouvrir, nous montrant qu'elle est vraie toujours la parole du Maître : Vous serez haïs à cause de moi : on vous citera devant les proconsuls et l'on vous traînera dans les tribunaux : voilà que les prêtres, les moines, les vierges consacrées se pressent sur les chemins de l'exil ; voilà que les soutanes et les frocs remplissent les tribunaux ; voilà que, demain peut-être, vont se fermer les temples et se rouvrir les catacombes !... Prions encore Notre Dame : demandons-lui le repentir pour les bourreaux, et pour les autres, non pas d'échapper au martyre, mais d'avoir la force de le subir.

Quatorzième jour *Notre Dame de Patience*

La piété des fidèles de Nantes avait dressé un autel à Notre-Dame de Patience dans la Collégiale. Les habitants de Petit-Mars avaient fait mieux, et lui avaient consacré une chapelle. Celle-ci fut élevée, en l'année 1649, à la dignité d'église paroissiale. S'il faut en croire l'archidiacre Binet, cité par M. l'abbé Grégoire, ce n'était qu'une restitution, et l'église du Vieux-bourg, comme on dit encore aujourd'hui, ne faisait que rendre à sa voisine un titre que naguère elle lui avait ravi. C'est le 16 novembre que l'église de Patience, agrandie et transformée, « fut bénite, par noble, vénérable et discret Michel Laubier, bachelier en théologie de la faculté de Paris, vicaire général et official de Nantes ». Le dimanche suivant, 19 novembre, la paroisse s'y rendit solennellement en procession et la messe y fut chantée pour la première fois. Le nouveau temple était bien pauvre : point de carrelage, point de lambris, point de balustrade aux petits autels, et tout le reste à l'avenant... Et ce fut ainsi pendant près d'un siècle, jusqu'en 1726 ! L'église eut été plus justement dédiée à Notre Dame de Bethléem ! Mais n'insistons pas, car ce serait sortir de notre sujet. En effet, la chapelle de Patience, en devenant église, avait perdu son nom, pour prendre sans doute celui du patron de la paroisse, saint Pierre-ès-liens. Ajoutons cependant que l'emplacement occupé naguère par l'antique chapelle de Notre Dame, puis durant deux siècles par l'église paroissiale, l'est aujourd'hui par un calvaire que la piété des habitants de Petit-Mars s'est plu à environner de verdure et de fleurs.

Pour trouver un autre sanctuaire consacré à Notre Dame de Patience, il nous faut revenir à Nantes, sur le territoire de la paroisse actuelle de Saint Jacques. C'était dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, vers 1765 ; une fervente chrétienne, Madame Bontant, édifiait par sa piété le quartier Dos-d'âne, c'est-à-dire, l'angle formé par la Loire et la Sèvre. Elle se faisait surtout remarquer par son amour envers la sainte Vierge. Elle avait, à proximité de sa demeure, des sanctuaires assez nombreux, semble-t-il, pour satisfaire sa dévotion : sur la hauteur que signale aujourd'hui l'élégant clocher de Saint Paul, Notre Dame des Vertus ; à l'entrée de la route de Vertou, Notre Dame de Bonne Garde ; enfin, dans l'église du prieuré de Pirmil, l'autel vénéré et la confrérie célèbre de Notre Dame de Vie. Tout cela pourtant ne lui suffisait point, et elle voulut avoir elle-même sa chapelle de Marie : elle la fit élever avec amour et la dédia à Notre-Dame de Patience. Peut-être, durant sa vie déjà longue, avait-elle connu beaucoup de tribulations, et voulait-elle chercher, dans la méditation continuelle des douleurs de la Vierge-Mère, et de sa sublime résignation au pied de la croix, la patience dans ses propres infortunes. Peut être voulait-elle simplement rappeler un pauvre peuple du voisinage que la patience dans les privations et les peines est, pour le chrétien, le secret d'être heureux.

Madame Bontant, en effet, ne garda point son oratoire pour elle seule ; dès le principe, les portes en furent ouvertes à tous les habitants du quartier. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'y presser, et la fondatrice organisa pour eux des exercices quotidiens. Le matin, à l'aube, on récitait en commun la prière, les litanies du saint Nom de Jésus, puis un premier chapelet, suivi d'une lecture de piété ; un prêtre, attaché sans doute à la petite chapelle, venait alors célébrer la sainte messe, que suivaient un deuxième chapelet et une seconde lecture. Enfin, on ajoutait le De profundis, le Salve Regina, trois Ave Maria, deux Pater et deux Ave : c'était l'exercice de la matinée. Le soir, la pieuse assemblée récitait un troisième chapelet pour achever le rosaire. Chacun de ces exercices se terminait par le chant d'un cantique.

Madame Bontant était avancée en âge. Elle voulut, avant de mourir, assurer l'existence de cette oeuvre intéressante des prières du matin et du soir. Elle voulut aussi, du même coup, procurer l'instruction chrétienne aux petites filles de ce pauvre quartier. Le meilleur moyen était de faire appel à une communauté de religieuses enseignantes. Ainsi pensa la fondatrice. Elle adressa une touchante supplique au Père Besnard, supérieur général des Soeurs de la Sagesse, le conjurant « à genoux, de lui envoyer deux sœurs, afin qu'avant de mourir elle eût la consolation de voir se perpétuer le culte que l'on rendait à la sainte Vierge dans la

chapelle qu'elle avait fait bâtir ». Comment résister à de tels accents ? Les deux sœurs furent immédiatement accordées. Elles s'appelaient sœur Agnès et sœur Bathilde et arrivèrent rue Dos-d'Ane, à la fin de l'année 1770, le 16 novembre. Les deux saintes filles s'en allèrent d'abord demander la bénédiction de l'Evêque de Nantes, Mgr de la Muzanchère, puis ouvrirent sans tarder leur école charitable.

L'oeuvre nouvelle prospéra et, dès l'année 1773, il fallait demander à Saint-Laurent une troisième religieuse. On en comptait sept dans la maison de la rue Dos-d'Ane, en 1791. La très sainte Vierge d'ailleurs ne pouvait manquer de bénir un établissement où elle était si fidèlement honorée. Les exercices religieux, établis par Madame Bontant, n'avaient point été interrompus ; chaque matin et chaque soir, la chapelle s'ouvrait aux fidèles ; ceux-ci priaient avec plus d'ardeur que jamais la Bonne Mère, excités par la voix et les exemples des Soeurs. Et Notre-Dame, heureuse de ces hommages persévérants, donnait aux pieuses institutrices le courage, la force et la patience, si nécessaires dans l'oeuvre délicate et difficile de l'éducation des enfants. Elle devait aussi leur donner courage, force et patience, pour supporter sans faiblesse la persécution qui allait s'abattre sur la petite communauté.

Le 9 juin 1791, elles refusèrent de prêter le serment schismatique et déclarèrent unanimement qu'elles voulaient continuer leur vie religieuse. Elles la continuèrent, en effet, pendant près de deux ans, non pas, toutefois, sans subir bien des vexations et courir bien des dangers. La plupart des parents retirèrent leurs enfants d'une école désormais suspecte ; et les pauvres sœurs, n'ayant plus qu'un petit nombre d'élèves, passaient leurs jours dans la tristesse et les alarmes. Le 15 octobre 1792, on vint faire l'inventaire de leur modeste mobilier. Elles purent soustraire les vases sacrés et les principaux ornements de la chapelle, qui furent confiés plus tard à la famille Giraud. Enfin, le 28 mars 1793, eut lieu leur expulsion. Ces saintes femmes, qui n'avaient jamais fait que du bien, furent, non seulement chassées de leur maison, mais traitées indignement, et emmenées en prison, au milieu des huées de la populace. On les conduisit au Sanital, où elles passèrent de longs mois entassées, avec d'autres religieuses, dans un grenier. Elles y reçurent la visite de Dieu. Un jour, elles virent entrer dans leur galetas un inconnu, qui leur dit, sans préambule : « Etes-vous disposées à verser votre sang pour Jésus Christ, à mourir pour la religion Catholique, apostolique et romaine ? » « Nous le sommes » répondirent-elles. « Avez-vous la contrition de vos péchés ? » « Oui », répondirent-elles encore. « Eh bien ! Mettez-vous à genoux ». Puis, ouvrant une boîte de métal précieux, l'étranger leur distribua la sainte communion. Il disparut ensuite sans qu'elles aient pu se rendre compte comment. Cet inconnu n'était pas prêtre, sans doute, puisqu'il ne parla point du sacrement de pénitence ; était-ce un pieux laïc ? Était-ce un ange, comme quelques uns l'ont cru ? C'était, du moins, un envoyé du Ciel.

Des sept religieuses qui composaient la petite communauté de Pirmil, une, la supérieure, mourut à l'hôpital de Brest, où les patriotes l'envoyèrent avec une de ses sœurs, soigner leurs malades ; deux disparurent sans laisser de traces ; les quatre autres reprirent ailleurs leur ministère de charité après la Révolution, et moururent saintement comme elles avaient vécu. L'école charitable de Saint Jacques fut rouverte plus tard, mais non point dans l'établissement de la rue Dos-d'Ane, et la petite chapelle de Mme Bontant pleure toujours ses pieuses réunions d'autrefois.

La pieuse dame de Pirmil, dont j'ai appelé la simple et touchante histoire, nous donne de salutaires leçons. Elle s'efforce d'abord d'inspirer au peuple qui l'entoure le goût et la pratique de la prière.

Hélas ! Que de gens qui ne prient jamais, même parmi ceux qui consacrent encore vingt-cinq minutes par semaine à une messe basse entendue distraitemment ! Et ils oublient Dieu, et leur foi peu à peu s'affaiblit pour s'éteindre bientôt tout à fait, et leurs idées s'abaissent, et rien de grand n'est plus capable de faire vibrer leurs âmes, et ils se matérialisent complètement, ne songeant qu'aux affaires ou aux distractions, et ils se vautrent dans la boue et, sous la poussée des appétits insatiables, éclosent inévitablement les entreprises louches, les jalousies, les haines, les révoltes, les révolutions.... Mettez, au contraire, la prière sur leurs lèvres, et vous ranimerez la foi dans leurs âmes, et vous les forcerez à regarder le ciel, et leurs idées s'élèveront, et ils comprendront ce qui est grand, et ils aimeront ce qui est bien, et ils aspireront à la vertu, à la sainteté, au ciel, compensation et revanche des misères de la vie, et vous aurez, autant du moins qu'on peut les posséder ici-bas, la paix et l'harmonie sociales.

La bonne dame Bontant songe ensuite à procurer aux enfants le bienfait d'une éducation chrétienne ; elle veut qu'ils apprennent à connaître Dieu et à le servir. L'enfant, c'est tout l'homme. Les principes inoculés

aux jeunes âmes s'y gravent ordinairement pour la vie. Élevez les enfants sans religion et sans Dieu, vous aurez des hommes d'argent ou de plaisir, et bien souvent des monstres, parce que rien ne sera capable de contrebalancer en eux les instincts et les appétits, parce que la morale des intérêts, la seule qu'ils puissent connaître, n'est pas une morale, et qu'elle conseille les pires choses, dès-là qu'elles conduisent au succès. Mettez au contraire la foi dans les jeunes âmes, vous jetez en elles du même coup la semence des vertus ; et si les passions de l'adolescence l'emportent souvent, il reste toujours dans ces âmes quelques bons sentiments, réserve de l'avenir, et tôt ou tard se fait entendre la voix du remords qui sonne le réveil du bien. Les enfants élevés chrétiennement, ou resteront honnêtes et vertueux, ou du moins reviendront, au soir de la vie, aux principes du jeune âge.

Suivons donc les exemples de Madame Bontant, inspirons au peuple l'amour de la prière, procurons aux enfants une éducation chrétienne. Mais pour exercer ce fécond apostolat, il faut des qualités maîtresses et par dessus tout de la patience ; et c'est bien justement que la charitable dame avait dédié la chapelle, centre de ses œuvres, à Notre Dame de Patience.

Il faut de la patience, parce que ce sont-là des œuvres délicates et difficiles qui demandent un dévouement inlassable, de tous les jours, de tous les instants, une grande maîtrise de soi, l'oubli complet de sa personne, de son amour-propre, de tous les intérêts humains. Il faut de la patience, parce que ceux qui se livrent à ce ministère charitable ne recueillent le plus souvent que l'oubli, l'indifférence, l'ingratitude ; parce que les méchants, qui ont intérêt au règne des passions mauvaises, qui détestent instinctivement la foi et la vertu, s'efforcent toujours de déchaîner contre eux des persécutions. Le passé nous l'apprend, hélas ! Et le présent aussi. Ce n'est pas un motif suffisant pour arrêter des chrétiens, encore moins des apôtres. À l'oeuvre donc, sans hésitation ni faiblesse, sous le regard et avec la protection de Notre Dame de Patience.

Quinzième jour *Notre Dame de Toutes joies*

La très Sainte Vierge et c'était la consolation des affligés, s'appelait chez nous Notre Dame des Langueurs, Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame des Larmes ; elle s'appelait aussi, elle s'appelle encore Notre-Dame de Toutes Joies.

Dans ce délicieux coin de terre que tous les Nantais connaissent et que les étrangers ne manquent pas de visiter, à deux pas de Clisson, qu'elle domine et protège, s'élève, depuis des siècles, une chapelle de la Vierge. Laissez-moi résumer rapidement son histoire.

C'était au XIV^e siècle, pendant cette désastreuse guerre de Cent-Ans, qui mit la France à deux doigts de sa perte, et qui lit éclater, par l'entremise de Jeanne d'Arc, la protection du Ciel sur notre pays. Dans les marches communes de la Bretagne et du Poitou, aux avant-postes de notre chère petite patrie, se dressait une forteresse dont nous admirons encore les imposants débris. De ce nid d'aigle, le sire de Clisson définit tous les efforts de l'ennemi. L'Anglais, voulant à tout prix s'emparer de cette place, véritable clef de la Bretagne, du côté de l'Aquitaine, où il régnait en maître, vint l'assiéger avec des forces considérables. Il posa son camp sur les hauteurs de la Challouère, d'où il dominait la ville et le château. Plus confiant dans la force de son bras que dans ses imprenables murailles, le sire de Clisson sortit au-devant des assiégeants et remporta sur eux une victoire complète. Au moment même où l'ennemi fuyait sous ses coups, on accourut annoncer au vainqueur qu'il venait de lui naître un fils. Cet enfant devait illustrer à jamais sa race ; c'est celui que l'histoire appelle Olivier de Clisson, connétable de France, et qui, réalisant les présages de sa naissance, mérita d'être surnommé « le boucher des Anglais. » « Allons, s'écria le vaillant guerrier, joie hors la ville, joie dans la ville ! » Et il se hâta de rentrer au château. Sa femme, l'héroïque Jeanne de Belleville, laissa, en le voyant, éclater les transports de sa reconnaissance, et, les yeux levés au Ciel, s'écria à son tour : « Toute joie vient de vous, Seigneur, toute joie vient de vous ».

Les nobles époux témoignèrent à Dieu leur gratitude. Non loin du château, s'élevait jadis une chapelle consacrée à N.-D. de Lorette et qui, sans doute, avait été détruite par les incursions de l'ennemi. Ils la rebâtirent un peu plus haut, sur le lieu même de la bataille, au sommet de ce coteau qui sépare la Sèvre de la Moine, aspectant les deux vallées et leurs poétiques garennes. Ils la dédièrent à Notre Dame de Toutes-Joies.

Bien souvent, le sire de Clisson, Jeanne de Belleville et le futur connétable y vinrent prier Marie. Toute la

contrée y vint après eux et la petite chapelle fut bientôt un pèlerinage célèbre. En vain les Protestants la réduisirent en cendres, l'amour des peuples la rebâtit. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les foules ne cessèrent de s'y presser et, chaque année, durant l'octave de l'Assomption, vingt-cinq paroisses s'y rendaient tour à tour en ordre de procession.

La Révolution traita le pieux sanctuaire comme avaient fait les Protestants. Une division de Mayençais, l'armée de Mayence ! Comme disent encore en tremblant nos paysans Vendéens et Bretons passa par Clisson et une scène ignoble se déroula à Notre Dame de Toutes Joies. Ces soldats impies s'affublèrent des ornements sacerdotaux et coururent les sentiers et les champs d'alentour, dans une sorte de procession sacrilège. Le lendemain, ils étaient battus à Torfou par les Vendéens. Les survivants, dans leur retraite précipitée sur Nantes, mirent le feu à la chapelle.

A la paix, tout était ruiné : les habitants relevèrent comme ils purent leurs maisons ; les prêtres rétablirent à la hâte leurs églises ; mais personne ne pensait à la vieille chapelle. Une pauvre fille, Jeanne Favrot, y songea. S'emparant d'une statuette de faïence, à demi-brisée par les Vandales modernes, elle la posa pieusement sur une petite table, et, pendant des années, elle se tint à la porte de la chapelle en ruines, filant sa quenouille et sollicitant la charité. Les paysans, après tant de pillages et d'incendies, étaient aussi pauvres qu'elle, et les riches se moquaient de la vaillante fille. Pourtant, les jours de foire, quelques sous tombaient dans sa sébile. Elle finit par réunir la nautique somme de 30 francs et fit réparer une partie du toit, au-dessus de l'autel. Alors la piété s'émut, les aumônes devinrent plus abondantes et la chapelle put être restaurée entièrement.

Les pèlerinages reprirent. Au XVIII^e siècle, le principal fondateur des séminaires en France, M. Olier, prieur de la Trinité de Clisson, aimait à prier dans la chapelle ; ses fils ont hérité de sa vénération pour le modeste sanctuaire et, chaque année, le mardi qui suit la mi-août, ils s'y rendent fidèlement avec un grand nombre de séminaristes. La paroisse de Gétigné, fière de posséder la chapelle sur son territoire, y vient en procession, le jour même de l'Assomption.

En ce siècle généreux, où l'on élève de splendides églises, la chapelle semblait bien pauvre aux dévots serviteurs de Marie. Elle a été reconstruite, il y a quelques années, et l'architecte a ménagé, à l'angle de la façade, une chaire extérieure d'où le prédicateur peut, le jour du pardon, adresser la parole à la foule, trop considérable pour que le monument puisse la contenir.

Le pays de Clisson n'était pas seul à posséder un sanctuaire dédié à Notre-Dame de Toutes Joies. Durant de longs siècles, la ville de Nantes a eu un prieuré du même nom, dépendance de la Collégiale, annexé plus tard à l'Université. La chapelle était située tout près de l'Hôtel de Ville, et, jusqu'à ces dernières années, une rue de notre cité en rappelait encore le souvenir : c'était la Petite rue Notre Dame, plus justement dénommée autrefois rue de la Petite Notre Dame.

Il y a cinquante ans, ce vocable a été relevé. Des prêtres dévoués, voulant fonder une œuvre pour la persévérance de la jeunesse ouvrière, ont eu l'heureuse idée de donner ce nom significatif à la magnifique chapelle de l'établissement. Elle est aujourd'hui succursale de Saint Similien ; mais nos jeunes ouvriers en employés vont encore se délasser de leurs travaux, à l'ombre et sous la protection de Notre Dame de Toutes Joies.

Rappelez-vous, mes Frères, le cri de Jeanne de Belleville, alors et pour peu de temps, hélas ! Heureuse châtelaine de Clisson : « Toute joie vient de vous, Seigneur, toute joie vient de vous ! » Il est vrai, toute joie vient de Dieu ; il est vrai aussi, et les nobles seigneurs l'avaient compris, toute joie vient de Dieu par Marie. C'est pour cela qu'ils témoignèrent leur reconnaissance à Dieu et à la très sainte Vierge, en donnant à la chapelle, où Dieu devait être honoré en même temps que sa Mère, le nom symbolique de Notre Dame de Toutes Joies.

Nous aussi, chrétiens, nous savons ces choses, et c'est pour cela que nous demandons si souvent à Dieu, par l'intermédiaire de Marie, de mettre un peu de joie dans notre vie. Quand la tristesse nous abat, quand la douleur poignante nous étreint le cœur, quand la maladie nous assiège, quand des peines intimes nous rongent, quand le malheur, sous quelque forme que ce soit, vient fondre sur nous et sur les nôtres, nous crions à Dieu par Marie, et nous demandons un peu de joie, un peu de bonheur.

C'est bien, mais ce n'est pas assez. Quand nous souffrons, nous comprenons cela ; quand la joie manque, nous sentons que c'est à Dieu et à sa Mère qu'il faut la demander. Mais quand la vie nous sourit, mais quand la joie vient s'asseoir à notre foyer, y pensons-nous encore ? Dans la prospérité, faisons-nous remonter à Dieu et à Marie l'élan de notre reconnaissance ? Même quand nous sommes convaincus que cette faveur, que cette joie, que ce retour de bonheur, nous les devons aux prières répandues aux pieds de la bonne Mère, même alors pensons-nous à les lui attribuer, pensons-nous à remercier Notre Dame de Toutes Joies ? Plusieurs y pensent sans doute, et c'est avec émotion que nous voyons les ex-voto qui tapissent les sanctuaires de la sainte Vierge : mais combien qui n'y pensent pas ! Combien qui négligent de dire merci ! Combien qui, dans la joie et la prospérité, oublie la divine main qui les donne ! Ah ! Mes frères, ne soyons pas des ingrats ; disons nous aussi : « Toute joie vient de vous, Seigneur, toute joie vient de vous » ; et si, dans la tristesse, nous pensons à invoquer Notre Dame de Pitié, n'oublions pas, dans l'allégresse, de remercier Notre Dame de Toutes Joies.

J'ajoute que la nouvelle chapelle, érigée sous ce vocable à Nantes, pour sanctifier les joies de la jeunesse, nous rappelle un devoir et nous donne une leçon : c'est qu'il n'y a de joies légitimes et vraies que celles qui sont prises sous les regards de Dieu et de Marie. L'homme, fait pour le bonheur, cherche à se réjouir ici-bas : ce n'est pas un mal, bien au contraire ; mais à une condition, c'est que nous évitions les joies mauvaises, c'est que nous évitions même les joies dangereuses, c'est que nous évitions les joies excessives et trop multipliées, qui nous occupent tout entiers et nous font oublier les joies éternelles. Ces joies-là ne sont pas légitimes, nous ne pouvons pas les prendre sous le regard de Marie. Les joies légitimes, ce sont les joies innocentes, ce sont les joies qui ne souillent pas le cœur, ce sont les joies qui n'ébranlent pas la foi, ce sont les joies modérées qui n'absorbent que nos loisirs et ne prennent pas sur le temps du devoir, ce sont celles-là qui sourient à Dieu et que nous pouvons prendre sous le regard de Marie.

Donc, mes Frères, quand nous sommes dans la prospérité, quand nous nous réjouissons de quelque événement heureux, que notre reconnaissance aille à Dieu et à Marie de qui vient toute joie ; quand, pour nous délasser des peines et des fatigues de la vie, nous nous livrons à quelque plaisir, que ce soit sous les regards de Dieu et de Notre-Dame de Toutes Joies.

Seizième jour *Notre Dame du Tabernacle*

La plupart d'entre vous, dans leurs excursions de vacances, ou dans ces rapides voyages que multiplient les trains de plaisir, ont visité la coquette station de Pornic ; et ils n'ont pas oublié la vision enchanteresse dont on jouit, quand, après avoir dépassé le vieux donjon rajeuni de Barbe Bleue, on chemine à petits pas, humant délicieusement l'air salin et les yeux grands ouverts, entre les chalets et la mer. À droite de riantes villas, au milieu de la verdure et des fleurs ; à gauche, les îles dorées de la baie de Bourgneuf, les bal aux de pêche et les yachts dont le vent gonfle les blanches voiles, et, dans le lointain, Noirmouliers avec son bois de la Chaise et sa tour massive de Saint Philibert. La promenade, dont chaque sinuosité varie les aspects, se prolonge, on atteint la Noë-Veillard, on franchit les Grandes-Vallées, on remonte enfin le coteau ; c'est Sainte Marie. D'un côté, une jeune église surmontée d'un élégant clocher qui domine toute la baie, et que l'on aperçoit, par dessus la Plaine, de la rive droite de la Loire ; de l'autre, au milieu d'une vaste prairie, qui s'étend en amphithéâtre jusqu'au bord de la falaise, une ruine circulaire ; d'un côté le présent, de l'autre le passé. Cette ruine est en effet tout ce qui reste d'une antique abbaye, berceau de la paroisse et même de la ville voisine, Sainte Marie de Pornic. Je me trompe, dans la jeune église, il est un autre reste, lien d'amour qui nuit le présent au passé, la vieille statue de Notre Dame.

En avant de l'autel de la sainte Vierge, près de la balustrade, on remarque une image de Marie qui contraste, par ses formes antiques, avec les sculptures modernes qui l'entourent : c'est le Palladium de Sainte Marie. Voici qui expliquera ce mot païen. Des archéologues font remonter cette statue au XIII^e siècle ; ceux qui en rapprochent davantage l'origine reconnaissent qu'elle date au moins du XV^e. Cinq siècles incontestés d'existence, c'est déjà bien respectable. Aussi les habitants, qui l'ont toujours vue, dans l'ancienne connue dans la nouvelle église, et qui, de père en fils, s'agenouillent devant elle, tiennent-ils à leur madone connue à la prune de leurs yeux.

On prétend même que la vénération dont ils l'entourent revêt parfois des formes quasi-superstitieuses ; ils sont persuadés que l'enlèvement de la statue amènerait infailliblement quelque malheur. C'était en 1839, on

réparait le chœur, aujourd'hui disparu, de l'ancienne église ; la statue dut être déplacée. Or, pendant les travaux, le 16 juin de la même année, un orage violent, accompagné d'énormes grêlons, vint s'abattre sur la côte de Sainte Marie et détruisit toutes les cultures. Les habitants ne manquèrent pas d'attribuer cette calamité au déplacement de leur « Sainte Vierge ».

L'âge de la statue suffirait à expliquer cet extraordinaire attachement ; mais il y a mieux, pendant des siècles, elle a servi de tabernacle. Elle est taillée dans un bloc de calcaire très dur et représente Notre-Dame debout, portant sur le bras gauche l'Enfant Jésus. Sa tête est recouverte d'un léger capulet ; ses cheveux, réunis en deux grosses tresses, encadrent son visage et glissent sur ses épaules. Par dessus la tunique dont elle est recouverte, est jeté un large manteau que soulèvent les avant-bras et qui retombe de chaque côté. Enfin les deux premiers doigts de la main droite se dirigent vers la poitrine, comme pour y attirer les regards. C'est là, en effet, la particularité la plus curieuse de cette image : au centre de la poitrine se remarque une ouverture circulaire, large de douze centimètres et fermée par une glace sans tain. La poitrine de la Vierge forme une sorte d'armoire ; close en avant par la glace que je viens de mentionner, elle l'était en arrière par une porte haute de trente-deux centimètres et large de quatorze : l'un des gonds y est encore attaché. C'était un tabernacle.

Au moyen âge, la sainte réserve était souvent placée dans un vase, en forme de colombe, suspendu au-dessus de l'autel, et l'on voit encore dans quelques églises, notamment à Dol, d'énormes crosses en bois sculpté et doré, qui lui servaient de supports. Les religieux cisterciens avaient adopté une statue de la sainte Vierge tenant sur le bras gauche l'Enfant-Jésus, et, de la main droite, un pavillon auquel on suspendait le ciboire. L'usage d'une Vierge-Tabernacle, comme à Sainte-Marie, est extrêmement rare, peut-être unique, dans l'histoire du culte eucharistique. Il est pourtant incontestable, et nous avons la preuve qu'il exista dans l'église qui nous occupe, au moins du XVI^e au XVIII^e siècle. En effet, un acte de 1554 fonde une lampe ardente qui doit brûler perpétuellement devant l'image de Notre Dame, « servant de sacraire ». Et dans un procès-verbal de 1678, un vieillard de soixante-quatorze ans affirme « avoir toujours vu messieurs les vicaires perpétuels... prendre le Saint Sacrement, dans l'image de la Vierge qui est au des et au-dessus de l'autel, le porter et administrer aux paroissiens ».

Les habitants de Sainte Marie n'ont-ils pas raison de vénérer cette antique image de Notre Dame ? Et me blâmez-vous de recommander aux étrangers qui passent de ne pas l'honorer seulement d'un regard curieux, mais de fléchir le genou devant elle pour prier la Vierge qu'elle représente, et le Dieu qu'elle a jadis porté ?

La Vierge-Tabernacle symbolise l'adorable mystère de l'émotion du Verbe, opéré dans le sein de Marie par la puissance du Saint Esprit ; elle rappelle aussi le sacrement de l'Eucharistie et cette merveille qu'est la communion.

Disons seulement un mot sur la Vierge Mère et l'Eucharistie. Nous devons à Marie la victime du Calvaire, nous lui devons de même le corps eucharistique de Jésus. C'est elle, en effet, dont le sang très pur a formé le corps de l'Homme-Dieu ; c'est elle qui a procuré de la sorte au divin Sauveur le moyen de souffrir et de mourir ; et c'est ainsi, en même temps que par sa compassion, qu'elle a concouru dans une certaine mesure au rachat du monde. Le même corps est aussi dans l'hostie ; celui que nous adorons sur l'autel et que nous recevons à la table sainte, c'est l'enfant de Bethléem, c'est l'ouvrier de Nazareth, c'est le prêcheur de Galilée, c'est le sacrifié du Calvaire, c'est le Fils de Dieu et c'est le Fils de Marie. N'est-il pas juste d'en conclure que Marie a contribué par là-même à nous donner l'eucharistie ? Quoi d'étonnant après cela que l'Eglise aime tant à rapprocher de l'autel l'image de Marie ! Quoi d'étonnant que nos pères aient imaginé la Vierge-Tabernacle !

Disons notre reconnaissance à cette bonne Mère pour cet immense bienfait. Demandons-lui en même temps de nous inspirer l'amour de l'eucharistie, de la communion. Avez-vous remarqué l'indissoluble union de Marie avec Jésus, à partir de l'instant où Gabriel lui dit de la part de Dieu : « Voici que nous concevrez et vous enfanterez un fils » ? Pendant neuf mois, elle le porte dans son sein ; elle l'accompagne ou plutôt le porte dans ses bras en Egypte ; elle vit avec lui durant les trente ans de la vie cachée, et quand, pour s'occuper des affaires de son Père céleste, Jésus lui échappe pendant trois jours, un cri d'angoisse jaillit de son cœur : « Mon Fils, qu'avez-vous fait ? Votre père adoptif et moi nous vous cherchions tout affligés ». Elle le suit encore pendant la vie publique ; elle s'attache à ses pas jusqu'au Calvaire ; et la tradition nous apprend qu'après l'Ascension, pour se consoler de ne plus le voir et l'entendre, elle communiait chaque jour

de la main de saint Jean. Elle avait goûté de Jésus, elle ne pouvait plus se passer de Jésus. Après avoir communié une fois, les chrétiens devraient désirer de le faire tous les jours de leur vie. Hélas ! Combien qui ne s'approchent de la table sainte qu'à de longs intervalles ! Combien qui ne communient plus jamais ! Demandons à Marie d'obtenir pour ceux-ci le goût de la communion, et pour ceux-là l'ardent désir d'une communion plus fréquente.

Enfin demandons à Notre-Dame de nous enseigner la manière de communier dignement. Quelles dispositions remplissaient le cœur de Marie à l'arrivée de Jésus ? Recherchons-les, et nous saurons quelles doivent être les nôtres. C'est tout d'abord la foi : je n'en veux pas d'autre preuve que l'exclamation mélancolique d'Elisabeth, dont la pensée allait évidemment de cette jeune fille si magnifiquement récompensée à Zacharie, son époux, si terriblement puni : « Vous êtes bien heureuse d'avoir cru ! » C'est l'humilité : le mot de Marie à Gabriel ne sort-il pas d'un cœur humble : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole » ? La même d'ailleurs n'a-t-elle pas proclamé, dans le Magnificat, que Dieu a regardé l'humilité de sa servante ? C'est la pureté aussi, car elle est sainte, immaculée, pleine de grâce ; et c'est enfin l'amour, l'amour qui l'a portée, dès l'âge de trois ans, à se donner à Dieu ; l'amour qui l'a déterminée, contrairement à tous les usages de son temps et de son pays, à repousser les amours de la terre pour consacrer à son divin époux la fleur de sa virginité.

Demandez à Notre-Dame de vous donner la foi, de vous donner l'humilité, de vous donner la pureté, de vous donner l'amour, et venez sans crainte à la table de communion : Jésus sera ravi de descendre dans vos cœurs et d'en faire ses tabernacles.

Dix-septième jour *Notre Dame des Anges*

Pendant quelques années, bien longues, hélas ! Pour son amour, Marie demeura sur cette terre d'exil, après le départ de son Jésus ; et, comme nous le disions hier, elle se consolait de ne plus le voir et l'entendre par de ferventes communions. Enfin, sonna l'heure de la délivrance et le ciel s'ouvrit pour recevoir sa Reine. C'est là que nous allons la suivre en étudiant Notre-Dame des Anges.

Vous n'ignorez point que ce vocable rappelle une dévotion franciscaine et vous ne serez pas surpris d'apprendre, si vous ne le saviez déjà, que l'église des Capucins de la Fosse, dont l'enclos occupait le cours Chambronne et ses abords, était consacrée à Notre-Dame des Anges. La première pierre en fut solennellement posée par l'évêque de Nantes, Philippe Cospéan, le dimanche 26 mars 1628. Trois ans plus tard, les religieux ensevelissaient dans son enceinte, avec le concours d'une foule immense de Nantais, un de leurs frères, le Père Archange, de Nantes, observateur très fidèle de la Règle de saint François et grand serviteur de la Bien-Heureuse Vierge Marie ». Vincent Charron, qui mentionne sa pieuse mort, ajoute : « Quelques religieux de son ordre mont assurés que la glorieuse Vierge lui apparut avant sa mort, qu'aussitôt il se mit en son séant sur sa couche, et joignant les mains il dit intelligiblement le Salma Regina, et que bien-tôt après il rendit l'esprit ».

Il s'agit donc pour vous d'une dévotion tout à fait locale ; et cela est d'autant plus vrai que la délicieuse chapelle, qui termine si heureusement l'abside de votre belle église, est aussi dédiée à Notre Dame des Anges. Disons toutefois que le pays nantais n'avait pas attendu l'arrivée des Pères Capucins pour adopter cette dévotion, et qu'il la pratiquait depuis au moins deux siècles.

Connaissez-vous l'histoire de Saint François d'Assise ? Il s'éprend d'amour pour une toute petite chapelle, dite de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule, la restaure des dons de la Charité, s'établit à son ombre ; puis il obtient de Notre Seigneur ce que les siècles passés ont appelé le « grand pardon d'Assise », ce que nous appelons, nous, l'indulgence de la Portioncule. Quiconque, à partir des secondes vêpres de la fête de saint Pierre-ès-liens jusqu'au soir du lendemain, pénétrera et priera dans la petite chapelle, gagnera autant de fois une indulgence plénière. La petite chapelle existe encore, et les foules s'y pressent toujours ; seulement elle est désormais à l'abri des intempéries, dans une superbe basilique, au-dessous d'une gigantesque coupole jetée là par la pitié des siècles pour la protéger.

Tous ne pouvaient faire le voyage d'Assise, et, de bonne heure, les Souverains Pontifes étendirent l'indulgence à d'autres sanctuaires. Un recteur d'Orvault forma le projet de procurer cette faveur à ses

paroissiens. Il s'appelait Jean Bernard de la Grée et gouvernait cette paroisse dans la première moitié du XV^e siècle. En l'an de grâce 1436, il jeta les fondements d'une chapelle ayant exactement la même forme et les mêmes dimensions que celle d'Assise et dédiée connue elle à Notre-Dame des Anges. Bientôt la chapelle était achevée, pourvue par son fondateur d'ornements et de vases sacrés, enrichie enfin de la précieuse indulgence. Elle s'élevait, que dis-je ? elle s'élève encore, à un kilomètre environ au-delà de l'église paroissiale, sur un plateau d'où elle domine, connue une reine la reine de la contrée et le bourg, et la campagne environnante, et toute cette fraîche vallée du Gens, que nos pères baptisèrent, dit-on, du nom de Vallée d'Or, Aurea Vallis, Orvault.

Les fidèles de la paroisse en apprirent vite le chemin ; ceux du voisinage ne tardèrent pas à les suivre et, afin de satisfaire la dévotion de tous, les prêtres d'Orvault furent obligés de se rendre souvent au nouveau sanctuaire pour y célébrer le saint sacrifice de la messe.

La piété généreuse des habitants pourvoyait à l'entretien de la chapelle et du vestiaire ; on donnait des calices, des ornements, du linge et des nappes d'autel, voire même « une robe, des guimpes, et tout l'ensemble des habillements nécessaires pour orner, selon le goût du temps, l'image vénérée de Notre-Dame des Anges ». On y faisait aussi de pieuses fondations de messes, de services, des processions. Enfin, la foule des pèlerins déposait d'abondantes offrandes sur l'autel de Notre Dame. Est-ce pour cela que les seigneurs du pays se crurent, ou du moins se prétendirent, seigneurs-fondateurs de la chapelle ? Peut-être. Il y avait à cela honneur, sinon profit. À trois reprises, dans l'espace d'un siècle, ils tentèrent d'imposer leurs prétentions. Mais les marguilliers veillaient, stimulés au besoin par les parents et héritiers du véritable fondateur ; et la Cour des Régaires maintint dans leurs droits séculaires les paroissiens et les recteurs d'Orvault.

Au XVII^e siècle, l'un de ces derniers établit dans la petite chapelle une confrérie de Notre Dame des Anges et, le 5 juillet 1661, parut une ordonnance de l'Evêque de Nantes approuvant ses statuts et publiant une indulgence accordée par le Pape à la confrérie et « même au prédicateur ».

Le but de cette pieuse association était d'honorer la sainte Vierge comme les anges l'honorent dans le ciel. Aussi multipliait-elle les hommages rendus à Marie. A toutes les fêtes gardées de Notre-Dame, les confrères devaient prendre part à une procession qui partait de l'église paroissiale pour se rendre à la chapelle, en chantant des hymnes et des cantiques ; assister à la grand'messe solennelle dans ce dernier sanctuaire ; réciter, enfin, sept Pater et sept Ave Maria en mémoire des sept allégreses dont la Vierge jouit dans le ciel. indépendamment de ces exercices particuliers, les membres de la confrérie prenaient part également à sept autres processions et grand'messes célébrées à la chapelle pour satisfaire les pèlerins des paroisses voisines. A la mort de chaque confrère, les prévôts faisaient célébrer, à N. D. des Anges, un service précédé de l'office de la Vierge et sept messes basses, pour le repos de son âme ; s'il était prêtre, ses confrères dans le sacerdoce devaient, en outre, dire ou faire dire pour lui une messe au même lieu.

On peut juger par ces détails du courant de dévotion qui entraînait toute la région à Notre Dame des Anges. Tous ces pèlerinages étaient bien suivis, l'un d'eux pourtant l'emportait sur les autres, celui du lundi de la Pentecôte. La foule s'y portait de toutes les bourgades d'alentour et même de la ville de Nantes : les boutiquiers et les baladins s'y rendaient aussi ; le pèlerinage dégénéra en assemblée profane et l'on y vit bientôt, hélas ! Les désordres trop ordinaires dans ces réunions.

À la Révolution, les paysans voisins enterrèrent la cloche et cachèrent soigneusement les ornements de leur chapelle. Leur dévotion à Notre Dame, obligée de se dissimuler, ne se ralentit pas, et Notre Dame ne cessa point de les protéger. L'un d'eux. Louis Corbar, tombé malheureusement sous les roues d'un chariot, eut les deux jambes affreusement écrasées. Il promit une neuvaine à Notre Dame, sa bonne voisine. D'abord il lui fallut se faire porter à la chapelle ; bientôt, aidé d'un bâton, il fit à pied les trois ou quatre cents pas qui l'en séparaient. Un jour, pendant qu'il y priait, il entendit un grand bruit au dehors, mais continua pieusement ses oraisons. Quand il reporta la clef à son gardien, celui-ci lui demanda s'il n'avait rien entendu. Alors il remarqua dans la cour un grand feu où achevait de brûler la croix de bois qui se dressait sur un des murs de l'enclos, et les débris de la croix de pierre qui surmontait l'autre. Des soldats patriotes avaient passé par là ; mais aucun d'eux n'avait en la pensée de pénétrer dans la chapelle : Marie gardait son serviteur. Elle le guérit complètement : cinquante ans plus tard, Louis Corbar montrait encore les cicatrices de ses plaies : le doigt s'y cachait tout entier, et jamais depuis il n'avait ressenti la moindre douleur.

Après la Révolution, le cher monument réparé sommairement revit les beaux jours d'autrefois : Marie continua d'y prodiguer ses grâces, et même, assure-t-on, d'y faire éclater des miracles.

En 1851, la chapelle, qui s'écroulait sous le poids de quatre siècles, fut reconstruite, plus grande, plus belle aussi, mais dans d'autres proportions et sous une autre forme que le petit sanctuaire tant vénéré d'Assise. La vieille statue, portée d'abord triomphalement à l'église paroissiale, fut habilement restaurée, puis exposée de nouveau, dans sa chapelle neuve, à la vénération des fidèles. Elle y est encore, toujours visitée et toujours aimée. Deux fois par an, au soir de la première communion et le jour de l'Assomption, la paroisse s'y rend processionnellement ; et quand revient le grand pardon du deux août, tous les fervents chrétiens du voisinage s'y donnent rendez-vous : plusieurs messes sont célébrées à la chapelle, et, si la fête tombe un dimanche, le clergé paroissial vient y chanter les vêpres.

Depuis quelques années, la ville de Nantes possède un nouveau sanctuaire dédié à Notre Dame des Anges, c'est la chapelle d'un pensionnat de jeunes filles pieusement abritées sous ce gracieux patronage ; mais le peuple, fidèle aux traditions du passé, va de préférence chercher Notre-Dame des Anges à la chapelle d'Orvault.

Lorsque vous penserez à Notre-Dame des Anges, rappelez-vous l'engagement pris autrefois par les membres de sa confrérie : « honorer la sainte Vierge sur la terre, comme les anges l'honorent dans le ciel ».

Les anges sont dans le ciel 'les chanteurs de Notre-Dame. Sans doute, comme jadis au-dessus de la pauvre grotte de Bethléem, ils chantent encore : « Gloria in Allissimis Deo ! Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Sans doute ils accordent leurs lyres et leurs voix-pour exalter les grandeurs du Fils ; mais ils célèbrent en même temps les louanges de la Mère et, sous la conduite de Gabriel, ils s'inclinent respectueusement devant elle, en murmurant, dans une ravissante harmonie : « Je vous salue, pleine de grâce, Ave, gratia plena ! » Toutefois, remarquez-le bien, si ces louanges font battre délicieusement le cœur de Marie, c'est parce que les esprits célestes qui les chantent sont des êtres très purs ; c'est parce qu'ils n'ont jamais rien fait qui put contrister son Jésus ; c'est parce que, flammes immortelles, ils brûlent constamment d'amour pour le Très-Haut ; c'est parce qu'ils chantent avant tout et par dessus tout la gloire de l'Eternel !

Vous aussi, mes Frères, soyez ici-bas les chanteurs de Notre Dame. Chantez ses louanges en unissant vos voix dans des antiques pieux et des hymnes d'amour ; chantez ses louanges en apprenant à ceux qui les ignorent ses grandeurs et ses bontés ; chantez ses louanges en visitant ses sanctuaires et en vous mêlant à la foule de ses pèlerins ; chantez ses louanges en vous enrôlant dans ses confréries et en vous montrant fiers d'être ses enfants ; chantez ses louanges en célébrant ses fêtes et en donnant de la splendeur à ses temples, des fleurs à ses autels ; chantez ses louanges en égrenant votre rosaire et en jetant à tous les échos de la terre et du ciel vos Ave Maria !

Mais n'oubliez pas que vos louanges et vos prières ne seront agréables à Marie qu'autant que, jusqu'au bout, vous ressemblerez aux anges. Elle veut que ses chanteurs de la terre, comme ses chanteurs du ciel, disent ses louanges avec des lèvres pures ; elle veut que ses chanteurs de la terre, connue ses chanteurs du ciel, toujours fidèles au devoir, ne fassent pas couler les pleurs de son Jésus ; elle veut que ses chanteurs de la terre, connue ses chanteurs du ciel, fassent monter vers Dieu l'encens de leur prière et lui paient tout d'abord le tribut d'un éternel amour.

Dix-huitième jour ***Notre Dame de Consolation***

La sainte Vierge règne dans le ciel par la gloire ; elle règne dans le Purgatoire par la bonté. Aussi nos pères ne pouvaient-ils manquer de l'associer à leurs prières pour les trépassés.

La plupart de ces puissantes confréries, si nombreuses dans les siècles passés et tant aimées de nos ancêtres, avaient sans doute pour but de commémorer un mystère ou d'honorer un saint ; toutes s'appliquaient en même temps à multiplier les prières pour leurs membres défunts. Je n'ai pas besoin de remarquer qu'il en était ainsi particulièrement dans les confréries de la sainte Vierge. Ce que nous avons dit de celle de la Chandeleur suffirait largement à le prouver, puisque les messes et services qu'on y faisait dire chaque année pour les confrères défunts se chiffrent par centaines. Mais nous n'avons pas à revenir sur votre célèbre

confrérie ; mentionnons plutôt une autre dévotion nantaise qui avait, je le crois du moins avec l'abbé Lagrange, un double objet, honorer Marie et soulager les âmes du purgatoire, je veux dire Notre-Dame de Consolation.

La madone au nom si doux pour les cœurs affligés, et devant laquelle les mères désolées, les veuves, les orphelins, tous les endeuillés devaient s'agenouiller si volontiers, avait son autel et sa confrérie dans l'église de Sainte Croix.

L'histoire ne nous a transmis aucun détail sur l'origine de cette dévotion dans notre ville. Peut-être le bruit des miracles qui se multipliaient à Rome, au pied d'une image de la sainte Vierge que le peuple, bien inspiré dans sa reconnaissance, appela Notre-Dame de Consolation, donna-t-il à la piété de nos pères l'occasion d'introduire ce vocable chez nous. Ce qui est incontestable, c'est que les miracles commencèrent à Rome en 1471, et que Notre-Dame de Consolation était vénérée à Nantes quelques années plus tard. M. Lagrange affirme qu'on la trouve mentionnée dès l'année 1489, et le procès-verbal d'une visite épiscopale, daté de 1638, fait remonter la fondation de notre confrérie à 1492 ou environ. Elle était donc plus jeune que sa sœur de Saint-Nicolas, mais d'âge bien respectable encore.

Pour le service de la confrérie, on chante tous les samedis une messe de Beata à l'autel de Notre-Dame de Consolation, et une autre à toutes les fêtes de Marie. En outre, « le jour particulier de la feste, qui est la Conception immaculée de la Vierge, il y a procession par la Grande-Rue, et, au soir, vespres des morts, et, le lendemain, service général pour les frères et sœurs décédés ». Ce qui n'empêchait point la célébration d'un service particulier pour chaque confrère, quelques jours après son décès.

Ce n'est pas tout ; outre les cérémonies solennelles établies à son autel par la confrérie elle-même, d'autres y avaient été fondées par des personnes pieuses, probablement des membres dévoués de l'association. C'est ainsi que, le 11 septembre 1518, maître Yves du Bot, médecin, originaire de Josselin et également dévoué à Notre-Dame du Roncier, fonde une messe hebdomadaire à l'autel de Notre-Dame de Consolation. Il exerçait à Nantes, sur la paroisse de Sainte-Croix, et la rente perpétuelle qu'il léguait pour sa fondation était assise sur sa maison de la Saulzaie. Lui-même nomma le premier chapelain chargé de l'acquitter et régla qu'après lui le droit de présentation appartiendrait aux fabriqueurs de la paroisse. Ceux-ci ne le laissèrent pas tomber et, jusqu'à la Révolution, en ne manqua pas de célébrer, tous les lundis, à l'autel de Notre Dame de Consolation, la messe de « maître Yves du Bot ».

C'est ainsi encore que, durant l'année 1637, Missire Pierre Couperic, prêtre, docteur en théologie, chanoine théologal et archidiacre de la Mée, et son frère Jean Couperic, sieur des Jonchées, docteur en droit, conseiller du Roy et président au Présidial de Nantes, dont les parents avaient été enterrés dans la chapelle de notre confrérie, y faisaient une importante et curieuse fondation. « Désireux de contribuer à l'augmentation du divin service en ladite église paroissiale de Sainte Croix, à la gloire de Dieu et de la sainte Vierge Marie, pour le salut des vivans et repos des trépassés et particulièrement des âmes des deffunts » leurs père et mère, ils établissent ceci : aux sept fêtes principales de Notre-Dame, savoir : la Conception, la Nativité, la Présentation, l'Annonciation, la Visitation, la Purification et l'Assomption, une messe basse devra être célébrée, à l'autel de Notre Dame de Consolation, à l'issue de la messe paroissiale. Au cas où deux messes solennelles seraient chantées, ces mêmes jours, l'une pour la paroisse, l'autre pour la confrérie, c'est seulement à l'issue de celle-ci que sera dite la messe basse. De plus, au soir de ces mêmes fêtes, après l'office des vêpres, le clergé de Sainte-Croix devait, en vertu de la même fondation, chanter un Salut de la Vierge. On se rendait donc processionnellement à l'autel de Notre-Dame de Consolation ; deux prêtres de chœur ou du moins deux clercs, ces détails sont spécifiés dans l'acte, doivent chanter « en entier et à haute voix les litanies de Notre-Dame » et tout le clergé paroissial doit chanter aussi la réponse. Après l'Oraison de la sainte Vierge, on chante, toujours au même autel, pour les fidèles trépassés, « le psaume De profundis avec que son Libera et l'oraison Fidelium ».

Le XVIIIe siècle amena la ruine de la confrérie. Un arrêt de justice, du 12 août 1738, prononça sa dissolution, sous prétexte qu'elle n'avait pas de lettres-patentes dûment enregistrées au Parlement. Deux siècles et demi d'existence légale ne suffirent pas à la défendre et ses rentes allèrent grossir les maigres revenus du Sanitat.

Un siècle plus tard, en 1853, une dévotion, différente par le nom, mais née d'une inspiration analogue, était

établie à Nantes, dans la chapelle de l'Immaculée-Conception : c'est la confrérie bien connue de Notre Dame du Suffrage. Elle poursuit deux buts, inséparables d'ailleurs : assister toutes les âmes du purgatoire et, plus particulièrement, les âmes des associés défunts et de leurs parents ; exciter ses membres, par la pensée de la mort et des expiations qui la suivent, à mener une vie plus chrétienne.

Les fidèles, désireux de venir en aide à leurs défunts, désireux surtout de se ménager à eux-mêmes des suffrages assurés, comprirent aussitôt cette dévotion et s'agrégèrent nombreux à la confrérie. Depuis lors, l'autel spécialement dédié à N.-D. du Suffrage n'a pas cessé d'être visité par les familles en deuil ; depuis lors aussi, la confrérie n'a pas cessé d'accomplir ses pieux exercices. Chaque semaine, une messe est offerte aux intentions de l'œuvre. Chaque mois, le premier lundi, la messe est précédée d'une allocution, et le soir ou fait solennellement le Chemin de la Croix, suivi de la bénédiction de la Vraie-Croix et d'une absoute. Chaque année, l'octave des morts y est célébrée par des exercices semblables à ceux du premier lundi. Enfin, au décès de chaque confrère, deux messes basses pour le repos de son âme sont annoncées et dites à l'autel privilégié de Notre Dame du Suffrage.

Depuis 1853, bien des défunts avaient été soulagés par les prières de notre confrérie ; en 1899, on se demanda s'il n'était pas possible de faire davantage. Des âmes, héroïquement oublieuses d'elles-mêmes, abandonnent parfois toutes leurs satisfactions aux âmes délaissées du purgatoire : pourquoi la confrérie ne les imiterait-elle pas, en consacrant une partie de ses ressources au soulagement de ces mêmes âmes ? Hélas ! Que de défunts pour lesquels des familles sans religion et plus souvent sans fortune ne font jamais offrir le saint sacrifice ! La charité serait heureuse de réparer ces cruels oublis, en faisant dire une messe pour chacun de ces délaissés. Cela se fait ailleurs, à Redon par exemple ; une personne riche et profondément chrétienne y a pourvu. La confrérie du Suffrage aurait voulu imiter cet exemple ; mais la ville de Nantes est trop grande et le nombre des indigents y est trop considérable pour qu'il lui fut possible d'accorder à tous cet insigne bienfait. Elle a pensé du moins qu'elle pouvait faire quelque chose, et depuis cinq ans déjà, chaque matin, elle fait célébrer à son autel une messe pour les indigents décédés la veille dans la ville de Nantes. Cette pensée n'est-elle pas touchante, et n'est-il pas vrai que la confrérie de N. D. du Suffrage pourrait s'appeler, comme sa devancière, N.-D. de Consolation ?

Non seulement elle adoucit, mais elle délivre. C'est une pieuse croyance que, le jour de son Assomption, le purgatoire demeura vide, Marie ayant obtenu de son Fils la grâce d'entrer au Ciel accompagnée de toutes les âmes détenues dans ce lieu d'expiation. Certains auteurs affirment qu'à chacune de ses fêtes, elle descend au purgatoire et délivre une foule d'âmes, choisies principalement parmi celles qui l'ont bien servie sur la terre. Des révélations, qui n'ont point été désavouées par l'Eglise, font croire aux fidèles qu'elle favorise entre tous les membres de la confrérie du Mont-Carmel, et qu'elle délivre, le samedi d'après leur mort, ceux d'entre eux qui ont porté fidèlement le scapulaire, pratiqué la charité, récité le petit office de la sainte Vierge, observé les jeûnes et l'abstinence du mercredi.

Marie est bien la consolatrice des âmes détenues dans le purgatoire ; elle est par là-même la consolatrice de ceux qui restent pour quelques jours encore sur cette terre d'exil. Aussi je comprends que la chapelle commémorative élevée naguère, à Paris, sur l'emplacement du Bazar de la charité, ait été dédiée à N.-D. de Consolation. Prions donc Marie pour nos défunts, confions-lui les prières et les suffrages que nous offrons pour leur soulagement, demandons-lui de ne pas nous oublier après notre mort, et répétons, comme autrefois nos pères : « Notre Dame de Consolation, priez pour nous ».

Dix-neuvième jour *Notre Dame du Mont Carmel*

D'après certaines traditions, un oratoire aurait été bâti en l'honneur de la sainte Vierge, avant son Assomption, par des disciples du prophète Elie, groupés en une sorte de communauté, sur le mont Carmel. C'est pour cela que les Carmes, qui prétendent tirer leur origine de cet ordre antique, ont toujours été regardés comme les premiers et les plus fervents serviteurs de Marie.

Ces religieux s'établirent à Nantes, en 1318. Thébaut de Rochefort, vicomte de Donges, les avait appelés et les reçut dans son hôtel de Rochefort. Toutefois cette maison, qui devait être donnée plus tard aux religieuses de Sainte Claire par une descendante de Thébaut, Françoise d'Amboise, n'abrita les Carmes que durant neuf années. En 1327, ils allèrent occuper une autre propriété du vicomte, située « entre la maison de Guillaume

Lallier, dans la rue de Verdun, et la rue qui conduit à la porte de l'Echellerie ». C'est là qu'ils s'établirent définitivement, qu'ils bâtirent un couvent, une église, qu'ils fondèrent enfin une confrérie de Notre Dame du Mont Carmel.

Dès le principe, les ducs de Bretagne et les habitants de Nantes se montrèrent favorables à ces religieux et prirent l'habitude d'aller dans leur église invoquer Notre-Dame. Mais ce qui donna surtout l'essor à leur dévotion, ce sont les faits merveilleux, racontés par Albert Le Grand, d'après les archives des Carmes.

C'était le jour de saint Maurice, 22 septembre 1365, Jean le Conquérant, I^{er} du nom, duc de Bretagne, faisait solennellement son « entrée ducale » dans sa bonne ville de Nantes. Toutes les fenêtres étaient garnies de curieux, les rues étaient noires de monde, la foule était immense, si bien que les archers de la garde de son Altesse avaient bien de la peine à mettre un peu d'ordre et à ouvrir un passage au cortège. Comme le duc pénétrait sur le carrefour des Changes, un déplorable accident vint attrister la fête. Des curieux imprudents, des enfants surtout, avaient envahi la margelle du grand puits qui se trouvait alors au milieu de cette place. Un fort remous se produisit dans la foule, à l'arrivée du prince, et un jeune enfant tomba dans le puits. On se hâta de l'en tirer ; mais un pareil sauvetage demandait du temps. Quand le petit corps réapparut au-dessus de la margelle, ce n'était plus qu'un cadavre. Il faisait « compassion aux assistants », rapporte notre chroniqueur. Mais que dire de la pauvre mère quand on lui remit le corps inanimé de son enfant qui tout à l'heure était plein de vie ? Sa douleur était navrante et tirait les larmes des yeux. La foi du peuple parut alors. « On lui conseilla de vouer son enfant mort à Notre Dame du Mont Carmel, laquelle ne dénie son assistance à personne de ceux qui ont recours à elle en leurs afflictions ». L'église des Carmes n'était qu'à quelques pas, la malheureuse femme y courut, portant dans ses bras le cadavre glacé de son enfant. Sans hésiter, elle posa le corps sur l'autel même de Notre-Dame, puis tombant à genoux, avec ses larmes plus encore qu'avec la voix, elle demanda un miracle à la bonne Mère. Marie pouvait-elle repousser une telle prière ? Sur-le-champ, l'enfant ressuscita, en présence de la foule qui avait suivi la pauvre mère, et qui était là, haletante.

On devine avec quelle ferveur enthousiaste ce bon peuple remercia Notre-Dame ; on devine aussi le bruit que fit cette merveille. Toute la ville était sur pied, ce fut connue une traînée de poudre. Cependant tous n'avaient pas vu, et, dès ce temps-là, il y avait des incrédules. Le lendemain, des passants, attroupés devant la boutique d'un cordonnier, s'entretenaient avec animation du miracle arrivé la veille. L'artisan prête l'oreille à la conversation, puis, avec cet air tranchant des sceptiques, déclare qu'il n'en croit pas un mot, que c'est un faux bruit que les moines font courir pour se donner du crédit, et il ajoute : « Qu'ils aillent au diable ces moines, avec leur Notre Dame du Mont Carmel ». À peine avait-il proféré ce blasphème que, par un mouvement inconscient, il enfonça son alène dans la paume de sa main. L'instrument s'y fixa si solidement que personne ne put l'arracher, « quelque effort que l'on y fist. Le duc y envoya ses médecins et chirurgiens qui ayant visité le patient, et tasché en vain de le soulager, rapportèrent qu'il y avait du surnaturel, et que c'était une juste punition de son blasphème ». Le malheureux demeura vingt-quatre heures dans cet état, avec des douleurs atroces. Enfin il rentra en lui-même, reconnut l'énormité de sa faute, et demanda qu'on le conduisit à Notre Dame des Carmes. Arrivé devant l'image de la Vierge, il se prosterna dévotement « et versant un torrent de larmes, confessa publiquement sa faute, demanda pardon à la sainte Vierge et la supplia de lui obtenir la santé. Il n'eut pas plus-tôt fait cette petite satisfaction que l'alène lui tomba de la main sur le marche-pied de l'autel, et la playe fut incontinent guérie, dont il rendit grâce à Dieu et à sa très sainte Mère ».

A la suite de ces faits merveilleux, la confiance des Nantais en Notre Dame des Carmes ne pouvait manquer de s'accroître. Celle des ducs s'en accrût aussi. Tous les princes de la maison de Montfort devaient en donner des preuves, mais c'est Jean V qui brille au premier rang.

J'ai dit la trahison des Penthièvre et l'emprisonnement du duc dans la forteresse de Châteaueaux. Un jour que la mère des traîtres, la vindicative Marguerite de Clisson, lui avait adressé les plus terribles menaces, elle termina par ces paroles sinistres : « La mort, le cachot, la torture, tout se prend en patience, avec bon courage ! » Le duc, qui n'était pas très brave, se prit à trembler. Mais il était « grand serviteur de la Mère de Dieu, laquelle lui avait, en plusieurs occasions, fait ressentir les bénignes influences de sa faveur » ; il se souvint de Notre Dame des Carmes et fit vœu, si par son intercession il était délivré de cette captivité et de ce péril de mort, de lui donner son poids d'or et d'argent. À peine rentré à Nantes, Jean V, reconnaissant, se rendit aux Carmes. « Il fit célébrer la messe sur l'autel de Notre-Dame, à laquelle il communia, puis, en présence des prélats, barons, princes, seigneurs et autres de sa cour, des religieux Carmes et de tout le peuple,

il se fit armer de son harnois de guerre, le heaume en tête, timbré des couronne et trophées de Bretagne, et ainsi tout armé entra dans l'une des balances et y fit encore mettre le harnois et caparaçonnement de son cheval d'armes, et charger l'autre bassin des balances d'or et d'argent, tant en monnaie, lingots, que vaisselle, jusqu'à ce que le poids l'enlevast, et de plus fit donner à chaque religieux cinq florins d'or ». Le duc, ainsi armé, pesait 380 mares. Tout son trésor y passa, avec une grande partie de sa vaisselle, et il lui fallut mettre en gage les bijoux de la couronne. « De cet or et argent, on fit faire une image de Notre Dame devant laquelle était l'effigie de ce Prince à grandeur d'homme, à genoux, les mains jointes, et d'autre côté était représenté, en argent, le château de Champtoceaux avec ses tours, portaux, etc.. , et furent posés devant l'autel de N.-Dame ».

Hélas ! Ce précieux monument n'eut qu'une durée éphémère: le successeur de Jean V, se trouvant court d'argent, le fit porter à la monnaie, en donnant toutefois des dédommagements aux Révérends Pères. Ceux-ci durent se contenter de mettre à sa place une reproduction en bois, qui se voyait encore au XVIIe siècle, en avant du premier pilier de leur église.

La dévotion de nos ducs envers N. D. des Carmes ne diminua point cependant ; la plupart d'entre eux tirent des fondations dans son église, et le dernier, François il, y fut inhumé avec ses deux femmes, Marguerite de Bretagne et Marguerite de Foix. La reine Anne, sa fille, lui fit sculpter, par Michel Columb, le magnifique mausolée que nous admirons encore, dans la Cathédrale, sous le nom de Tombeau des Carmes.

Les Carmes étaient fiers de la protection des ducs, et l'on voyait dans leur sceau, avec la Vierge-Mère devant laquelle se tenait un religieux à genoux, l'écu et les hermines de Bretagne. Ils étaient fiers aussi de la bienveillance du Bureau de ville et de l'amour du peuple. A chaque fois que leur couvent ou leur église avaient besoin de réparations. le Bureau leur accordait de larges subventions, et dans les joies, comme dans les calamités publiques, le peuple se pressait aux pieds de N. D. des Carmes. C'est ainsi que, lors du siège de Nantes par les Français, en 1487, il s'y rendit en pèlerinage ; c'est ainsi que, pour remercier Notre-Dame de la naissance du Dauphin, qui devait être Louis XIV, la procession générale se dirigea vers l'église des Carmes.

Hélas ! De cet établissement, si riche en souvenirs, plus rien ne subsiste aujourd'hui, plus rien, que ces souvenirs eux-mêmes ! Et combien sont-ils, dans la foule qui passe, à les connaître ? En 1802, l'église fut transformée en théâtre, puis bientôt démolie ; et cela vaut mieux. La rue des Bons Français traverse l'enclos, et le chercheur qui la parcourt, ainsi que les rues des Carmes et du Moulin, promène en vain ses regards à droite et à gauche: les ruines elles-mêmes ont péri.

La dévotion à Notre Dame du Mont-Carmel n'a pas péri cependant chez nous. Vous savez comment elle se manifeste, par l'entrée dans sa confrérie, par la réception du Scapulaire qui lui est consacré. Donné par la Vierge elle-même à un religieux Carme, dès le XIIIe siècle, enrichi par les Souverains Pontifes de précieuses indulgences, aimé des fidèles qui ont maintes fois entendu raconter la protection exercée par Marie sur ceux qui sont exacts à le porter, le scapulaire du Mont Carmel est répandu dans toutes nos paroisses. Nos curés ou nos missionnaires l'imposent d'ordinaire aux enfants, le lendemain de leur première communion ; et beaucoup se font un devoir de porter, pendant toute leur vie, ce gage des faveurs de Marie. J'aime à croire que vous êtes de ceux-là ; j'aime à croire que vous répétez souvent, que vous répéterez plus souvent encore la prière que la pauvre mère des Changes et le peuple nantais disaient aux jours lointains du XVe siècle : « Notre-Dame du Mont-Carmel, priez pour nous ».

Vingtième jour ***Notre Dame de Miséricorde***

Notre piété ne peut plus s'épancher sous les voûtes et dans les nefs gracieuses de l'église royale et collégiale de Notre-Dame de Nantes : le temps a renversé l'œuvre élégante des rois et des ducs. Le temps n'a pas davantage épargné l'église plus humble et non moins aimée de Notre Dame des Carmes. il a du moins respecté la modeste statuette que nos pères vénéraient sous le nom encourageant de Notre Dame de Miséricorde ; et il n'a fait qu'accroître la dévotion du peuple nantais envers cette chère madone. C'est d'elle que je viens vous entretenir ce soir.

Vers le huitième siècle, une forêt immense s'étendait à l'ouest de Nantes et s'avancait jusqu'aux abords de la

colline du Martray. Le manoir de la Cour Cattuy, dont le peuple dit volontiers que c'est un ancien rendez-vous de chasse des ducs de Bretagne et qui existe encore rue des Hauts-Pavés, semblerait en marquer les limites.

Un dragon, bête monstrueuse et féroce, assez semblable à un serpent ou à un crocodile, s'y était établi, au dire de la légende, et, de cette retraite impénétrable, jetait partout la désolation. Les troupeaux étaient décimés, les hommes eux-mêmes n'étaient pas épargnés. Malheur au voyageur ou au paysan qui se hasardait dans les étroits sentiers de la forêt : il était irrémédiablement perdu.

Les Nantais font vœu à Marie de lui élever un sanctuaire, sous le vocable de Notre-Dame de Miséricorde, si elle les délivre de ce fléau. Confiants dans la protection de la Vierge, les trois plus honorables habitants de la cité s'offrent pour combattre le monstre. Ils parlent ; le premier est victime de son courage, il tombe sous la dent du dragon ; mais c'est en vain que celui-ci tourne ensuite sa fureur contre les deux autres assaillants, il tombe à son tour, mortellement frappé.

L'Évêque vint alors, à la tête du clergé et du peuple, poser la première pierre de la chapelle votive ; et il emporta, comme témoignage de la protection de Marie, la mâchoire du monstre, qui fut placée dans un étui d'argent et conservée jusqu'à la Révolution, dans le trésor de la Cathédrale.

La piété nantaise pourvut à la construction de la chapelle et veilla, pendant des siècles, à son entretien. Deux fois au moins, sous l'effort du temps, ses vieux murs menacèrent ruine ; deux fois elle fut soigneusement rebâtie. Les fidèles s'y rendaient fréquemment en pèlerinage ; les processions ne portaient pas seulement de la ville, il en venait des paroisses plus éloignées du comté nantais, il en venait même, au témoignage du chanoine Vincent Charron, de l'Anjou et du Poitou. Notre Dame de Miséricorde répondait à cette confiance, et le même auteur rapporte trois miracles obtenus, aux XVI^e et XVII^e siècles, par son intercession. Deux furent accomplis dans la ville de Nort, qui semble avoir aimé d'un amour tout spécial la madone nantaise, et l'un des miraculés, riche marchand tiré des portes de la mort où l'avait conduit une grave maladie, vint visiter notre chapelle et y laissa un tableau qui le représentait aux pieds de la « Mère de bonté ». Le troisième fait cité par le vieux chroniqueur concerne un gentilhomme du comté nantais qui, revenant d'Espagne, fut assailli sur mer par une furieuse tempête. Menacé de périr, il jeta un cri de détresse vers Notre-Dame de Miséricorde. Marie entendit sa prière, et le voyageur, en témoignage de sa reconnaissance, fit placer dans la chapelle un tableau, où il était représenté sur le pont d'un navire battu par la tempête.

Faut-il s'étonner, après cela, que ce doux vocable se fût répandu au loin dans le diocèse de Nantes, et que l'on honorât presque sur tous les points Notre-Dame de Miséricorde ? Au premier rang, la Cathédrale : un chanoine, vénérable et discret missire Jean Berhault, « pour la grande dévotion qu'il portait à la Sainte Vierge, sa spéciale patronne », fit construire, au XV^e siècle, « une belle chappelle sous l'invocation de Nostre Dame de Miséricorde, de saint André, apostre, et de saint Martin, évesque de Tours » ; il voulut y être enterré aux pieds de sa bonne Mère et fit, en son honneur, une fondation perpétuelle de deux messes par semaine. On trouvait aussi ce vocable à Sainte-Pazanne, à Trescalan, à Herbignac ; et nos ducs de Bretagne, qui possédaient une résidence au Gâvre, avaient voulu que leur chapelle, plus tard église paroissiale, fût dédiée à Notre Dame de Miséricorde.

Au XVII^e siècle, un évêque de Nantes établit à Miséricorde une confrérie en l'honneur de saint Michel, le vainqueur de l'internat serpent ; puis, quelques années plus tard, un autre prélat, évêque irlandais, exilé pour la foi, inaugura, dans le petit sanctuaire soigneusement restauré, la célèbre neuvaine qui se célèbre encore à Saint Similien, de l'Ascension à la Pentecôte.

À la Révolution, la chapelle est vendue, puis démolie. Il n'en reste aucune trace. Elle s'élevait sur la petite place qui précède l'entrée du cimetière qui porte encore son nom. Mais la statuette vénérée par nos ancêtres avait été sauvée. Une pieuse tertiaire, « la bonne sœur Jeanne », qui s'occupait de la chapelle, l'avait soustraite à la profanation, et elle est aujourd'hui conservée précieusement dans l'église paroissiale, où la piété nantaise honore, avec plus d'ardeur et d'amour que jamais, Notre-Dame de Miséricorde.

Ce titre, si consolant et si encourageant pour nous, est donc bien un titre nantais. Cependant nos pères ne l'avaient pas inventé ; ils l'avaient emprunté aux usages de l'Église universelle qui, dès longtemps, honore d'un culte pieux Notre Dame de Miséricorde, et qui depuis l'a placé dans ses Litanies : « Mater

Misericordiæ, ora pro nobis ». Comment traduire cette location latine ? Elle a deux sens, et les deux sont également beaux.

Elle veut dire : « Mère de la Miséricorde ». Mais la Miséricorde, n'est-ce pas Jésus, n'est-ce pas le Fils de Dieu fait homme, qui a si bien mérité par son amour pour les pécheurs d'être regardé comme la Miséricorde en personne ? La Mère de la Miséricorde, c'est donc la Mère de Jésus, c'est donc la Mère de Dieu; mais ce n'est pas la Mère du Dieu terrible, ce n'est pas la Mère du Dieu de justice et de vengeance ; c'est la Mère du Dieu d'amour, dont le cœur déborde de pitié pour les pauvres pécheurs.

Mater misericordiæ a un autre sens, plus généralement adopté, il veut dire : »la Mère de Miséricorde », c'est-à-dire, la Mère miséricordieuse et bonne. N'est-il pas naturel d'ailleurs que la Mère d'un Dieu si bon soit elle-même remplie de miséricorde et de bonté ?

Aimons donc a nous servir de ce touchant vocable, nous tous surtout qui sommes livrés au péché : c'est la leçon qui ressort, en effet, tout naturellement de notre dévotion nantaise. Ce dragon, qui dévore tous ceux qui l'approchent, c'était l'image du démon, le serpent infernal, qui rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer, et qui, trop souvent hélas ! Nous donne la mort avec son venin. Ils avaient compris combien ce rapprochement était naturel, ceux qui avaient établi dans notre chapelle la confrérie de Saint-Michel, le vainqueur de Satan.

Mais Marie aussi a vaincu le serpent dont son pied virginal continue d'écraser la tête maudite. Elle est forte contre lui, et communique à ceux qui l'invoquent la force pour le vaincre. Elle est de plus le refuge suprême de ceux qu'il a vaincus, elle est la dernière espérance des pécheurs, et c'est à cause de ses bontés maternelles pour ces pauvres malheureux qu'elle a Surtout mérité d'être appelée Mère de Miséricorde.

Elle accueille les bras ouverts et presse sur son cœur, que la pitié fait battre et plus encore l'amour, les plus coupables, les plus flétris, et c'est merveille de voir, dans les annales qui enregistrent ses bienfaits, le nombre et la désespérante malice des criminels qu'elle a sauvés. Mais en outre comment dire le peu qu'elle exige d'eux pour les tirer de la l'ange et les arracher à l'enfer Une médaille à leur cou, un scapulaire sur leurs épaules, un Ave sur leurs lèvres déshabituées de la prière, un cierge brûlant a son autel, une neuvaine ou un pèlerinage entrepris par la mère, la femme ou la fille du pécheur, et le cœur de Marie est touché, et elle insinue le repentir dans l'âme du coupable, et elle lui donne la main pour le conduire à Dieu.

Nous donc qui sommes pécheurs, et nous qui gémissons de voir des pécheurs a nos côtés, sous notre toit, parmi ceux qui nous touchent de plus près, tournons nos regards vers Marie, mettons notre espérance en elle, et ne nous lassons pas de redire la prière que les Nantais répètent depuis douze siècles : « Notre Dame de Miséricorde, priez pour nous ».

Vingt-et-unième jour ***Notre Dame de Bon Secours***

Après vous avoir parlé de la madone que l'on vénère à Saint Similien, nous allons dire deux mots maintenant de celle que vous aimez tous aller prier dans l'église Sainte Croix : Notre-Dame de Bon-Secours. La première est incomparablement plus ancienne, mais je ne saurais dire laquelle des deux tient une plus grande place dans le cœur des Nantais.

Au XVe siècle, on voyait dans la Loire, en face de l'embouchure de l'Erdre, un îlot sablonneux et couvert de saules où, suivant le langage du temps usité encore. chez nos paysans, de saulze, ce qui lui avait valu le nom de Saulzaie. C'est aujourd'hui l'île Feydeau. À l'époque dont nous parlons, ce n'était qu'un amas d'alluvions, souvent submergé par les grandes eaux. Cependant les parties les plus élevées de l'île commençaient dès lors à se couvrir de maisons, simples cabanes de pêcheurs, pour la plupart du moins.

Les habitants étaient pauvres de biens, mais riches de sentiments chrétiens. Placés en dehors des remparts, ils voyaient les portes de la ville se fermer soigneusement chaque soir, et ils songeaient avec tristesse que leurs malades devaient renoncer à réclamer la nuit le ministère du prêtre, et que, durant ces longues heures, il ne pouvait être question de porter le saint Viatique aux mourants. Ils résolurent donc, malgré leur pauvreté, de construire une chapelle, d'y fonder une messe chaque dimanche, enfin, d'y entretenir un chapelain, chargé de

veiller sur la sainte Eucharistie et de pourvoir aux besoins spirituels des malades, quand les prêtres de la paroisse en seraient empêchés. Deux habitants, plus fortunés sans doute que les autres et plus fervents aussi, Alain Raymond et Jeannette Philippe, sa femme, tirent, en grande partie, les frais de la fondation. La chapelle fut dédiée à Marie et eut pour vocable Notre Dame de Bon Secours. C'était au milieu du XV^e siècle, en 1443.

A peine la modeste chapelle est-elle construite, que les pèlerins s'y précipitent. Les fondations de messes affluent à tel point qu'il est impossible de les célébrer toutes dans cet étroit sanctuaire et qu'il faut en transporter une partie à Sainte-Croix, la paroisse.

Je l'ai dit déjà, en 1487, les Français attaquent la Bretagne, dont la fière indépendance les offusque ; Nantes est menacé et la population s'épouvante de la perspective d'un siège. Les Nantais se mettent en prières, ils visitent tour à tour les sanctuaires les plus aimés, ils multiplient les processions, on en compte 57 dans le cours de cette année, sans parler de celles qui se font régulièrement chaque premier dimanche du mois. La chapelle de Bon Secours est une de celles où la foule s'empresse le plus volontiers. L'ennemi vint mettre le siège devant la ville ; mais Marie veillait : il se retira au bout de dix jours, après avoir perdu 500 hommes.

Au cours de ce même siècle, les gabarriers de la Loire établissent leur confrérie dans la chapelle de Bon Secours et y déposent le cierge d'honneur qu'ils portent aux processions.

D'autres corps d'état y fondent la confrérie de Sainte Anne, pour honorer la Mère de Marie et en même temps la reine Anne, leur protectrice.

Les marins font des vœux à Notre Dame de Bon Secours, et l'on voit des équipages entiers s'y rendre, au cœur de l'hiver, pieds nus et un cierge à la main. Pendant qu'ils entendent dévotement la sainte messe, la charité prépare l'eau chaude qui doit les purifier et les réchauffer. Les dames de la halle, surtout les poissonnières, dont la c0hue est voisine, s'y pressent chaque matin.

Les messes y sont nombreuses, à certains jours on en compte plus de 30 ; et c'est une dévotion parmi les nouveaux prêtres d'aller célébrer leur première messe aux pieds de la Vierge de Bon Secours. Plusieurs chapelains deviennent nécessaires. Les prêtres irlandais, qui tiennent un séminaire dans l'ancien manoir épiscopal de la Touche, aujourd'hui dépendance du musée Dobrée, y remplissent un fructueux ministère.

Au XVIII^e siècle, la grève de la Saulzaie, bâtie splendidement, devient le quartier à la mode et prend le nom de Feydeau - Feydeau de Bron était alors intendant de Bretagne. La pauvre chapelle, qui d'ailleurs tombe en ruines, n'est plus digne d'un tel voisinage ; l'honneur de Marie veut qu'on la rebâtisse. Sollicitée par le Curé de Sainte Croix, la municipalité donne son assentiment ; les fidèles se montrent généreux ; M.Grou, dont le nom, encore porté par une petite rue de notre ville, est resté célèbre dans les annales de la bienfaisance nantaise, lègue une somme importante pour cet objet ; enfin, la reine Marie-Antoinette, qui demande au Ciel un dauphin, envoie à Notre Dame de Bon Secours une petite statue d'argent et une large offrande. La reconstruction est décidée. La statue est portée processionnellement à l'église paroissiale, et c'est là qu'on la vénère pendant les travaux. Le nouveau sanctuaire, bâti dans le style grec, est bientôt achevé ; Mgr Fréat de Sarra vient le bénir et la statue est reportée en triomphe dans sa maison.

C'étaient les derniers beaux jours ! La Révolution commence par confisquer le trésor ; mais la chapelle reste ouverte et les prêtres irlandais, momentanément épargnés comme étrangers, continuent d'y célébrer. Tout Nantes y court, et l'on compte jusqu'à 5 et 6,000 communions par jour. Mais, en 1793, les Irlandais sont chassés à leur tour, et la chapelle voit ses portes fermées.

À l'apaisement, une fervente chrétienne, Madame Ferrand, la prend en location et la foule s'y porte avec la ferveur des anciens jours. Hélas ! La chapelle est bientôt mise en vente, et il ne se trouve pas un chrétien assez généreux et assez riche pour la racheter. L'acquéreur la transforme en maison d'habitation. Elle existe toujours, assez facilement reconnaissable, grâce à ses pilastres; elle occupe l'angle de la rue Bon Secours et du quai Turenne, à droite, quand on va du centre de la ville au pont de la Belle Croix. Et la statue vénérée, qu'est-elle devenue ? Plusieurs disent qu'au Concordat, l'intrus de Sainte Croix, nommé curé de Saint Jacques, la transporta dans cette paroisse, où on la conserve précieusement; d'autres, mieux informés peut-être, prétendent que la statue possédée par Saint-Jacques n'était pas la principale, et que celle-ci, recueillie

par une famille de Sainte-Croix, qui la transmet à ses aînés comme un précieux héritage, serait actuellement, avec les ornements vénérables qu'elle portait en 1793, dans une maison de la rue de Paris. Espérons qu'un jour elle sera exposée de nouveau à la vénération du peuple.

Du moins, le culte de Notre Dame de Bon Secours n'a pas disparu ; il a été transféré dans l'église paroissiale de Sainte Croix ; et les pieux fidèles y vont toujours prier la protectrice de Nantes, surtout pendant la neuvaine, solennellement inaugurée en 1852 et, depuis lors, suivie avec amour.

Les habitants de la Saulzaie dédièrent leur chapelle à Notre-Dame de Bon Secours ; mais eux non plus n'avaient pas inventé ce titre ; dès longtemps, Marie était appelée le Secours des chrétiens. Jésus, en effet, lui a confié le soin de défendre son Eglise et de secourir les chrétiens dans leurs luttes contre les ennemis de la foi. Les hérétiques le devinaient sans doute, quoi d'étonnant, puisque c'est Satan qui les inspire, Satan dont elle est chargée d'écraser la tête venimeuse, et tous ont attaqué Marie avec une haine infernale. Mais Saint Athanase le déclarait déjà, Marie est la ruine de toutes les hérésies. C'est elle qui a vaincu les Ariens, et Saint Grégoire de Nazianze lui en témoigna sa reconnaissance en lui érigeant une splendide église à Constantinople ; c'est elle qui a vaincu les Nestoriens, et la condamnation de leur doctrine au concile d'Ephèse fut accueillie par la foule au cri de : « Vive Marie, Mère de Dieu ! » C'est elle qui a vaincu les Albigeois par le rosaire qu'elle révéla à saint Dominique ; c'est elle qui a vaincu les Musulmans, ce qui lui procura le titre officiel de Secours (les chrétiens, Auxilium Christianorum ; c'est elle qui a sauvé la papauté dans les périls qui accompagnèrent ou suivirent notre Révolution, et c'est pour cela que les Pontifes instituèrent une fête commémorative de la protection qu'elle a toujours exercée sur l'Eglise ; en un mot, c'est elle que Dieu a chargée de défendre l'Eglise et la foi, et voilà pourquoi nous chantons : « C'est vous, ô Marie, qui, dans l'univers entier, avez brisé toutes les hérésies : Cunctas hæreses sola interemisti in universe mundo ».

Nos pères avaient compris ces leçons de l'histoire et nous venons de voir comment, il y a cent ans, au début de la persécution, ils allaient invoquer Notre Dame de Bon Secours.

Secours de l'Eglise contre les attaques provoquées par Satan, Marie est aussi notre secours dans les tentations. Elle est, de par Dieu, l'ennemie particulière de Satan : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre sa postérité et la tienne, et elle t'écrasera la tête » ; elle est son ennemie particulière et toujours triomphante. Satan la déteste, mais il est impuissant contre elle, et il la redoute plus que tout. La seule invocation du nom de Marie suffit à le mettre en fuite. Si Satan déteste Marie, la Vierge le lui rend bien, et elle ne demande qu'à le combattre, qu'à presser de son pied vainqueur la tête infernale.

Si donc nous sommes aux prises avec le tentateur, appelons Marie : elle répondra toujours à notre appel, et toujours elle saura nous défendre. Disons, disons encore, ne nous laissons pas de redire : « Notre Dame de Bon Secours, priez pour nous.

Vingt-deuxième jour *Notre Dame de Toutes Aides*

Les Notre Dame de Nantes sont nombreuses. Il en est une, connue depuis longtemps, chère à la piété de nos aïeux, qui ne paraît pourtant pas avoir jeté beaucoup d'éclat dans le passé. Mais, depuis une trentaine d'années, elle a primé toutes les autres, et il semble que Marie l'ait choisie pour remplacer dans la vénération du peuple cette collégiale de Notre-Dame, si célèbre autrefois et a jamais disparue. J'ai nommé Notre Dame de Toutes Aides. Est-il besoin de vous rappeler son histoire que vous connaissez tous ?

La légende, restée dans la mémoire des habitants voisins, apporte qu'au moyen âge, vers le Xe ou le XIe siècle, au moment où la guerre désolait continuellement nos contrées, une duchesse de Bretagne, nommée Constance, s'était réfugiée dans un château, situé aux portes de Nantes, sur le territoire de Doulon. Pressée par l'ennemi, la pieuse princesse fit un vœu à Marie, et lui promit une chapelle pour prix de sa délivrance. La duchesse fut exaucée, et elle éleva en l'honneur de sa protectrice la chapelle promise à laquelle elle donna le nom de Notre Dame de Toutes Aides.

Les fidèles de cette époque et des siècles suivants y vinrent implorer l'assistance de la Reine du Ciel, et la ville de Nantes, qui possédait déjà bien des sanctuaires consacrés à Marie, ne dédaigna point celui-là. Dès le

début du XIIe siècle, l'évêque Benoît établit une procession annuelle du chapitre de sa cathédrale à l'église paroissiale de Doulon, et peu à peu s'introduisit l'usage de faire une station à la chapelle vénérée de Toutes Aides. Dès lors, l'Annonciation avait été adoptée pour fête patronale, et de nombreux pèlerins, venus de tous côtés, se rendaient ce jour-là au petit sanctuaire.

Au commencement du XVIIe siècle (1610), la chapelle tombait en ruines. Les habitants de la paroisse de Saint-Clément et spécialement de Richebourg pétitionnèrent auprès du Bureau de ville, afin qu'il la rebâtît à ses frais. La chapelle était sur le territoire de Doulon ; mais les Nantais avaient une telle vénération pour elle, que la municipalité n'hésita pas à faire la dépense de cette reconstruction. Preuve évidente et sans réplique de la popularité de ce pèlerinage. À la suite de cette réfection, on érigea une confrérie de Notre Dame de Toutes Aides.

Le sanctuaire tant aimé possédait un chapelain. En outre, les prêtres irlandais y allaient aussi célébrer la sainte messe, et continuèrent leur service durant les premières années de la Révolution.

Bientôt, comme toutes les autres, la chapelle fut fermée. Elle semblait devoir passer inaperçue, protégée qu'elle était alors par l'éloignement de la ville et par l'amour des habitants voisins. Il n'en fut rien pourtant. Des soldats vinrent un jour la saccager. Ils voulurent porter une main sacrilège sur l'antique statue ; mais Marie défendit son image. L'échelle qu'ils avaient appliquée contre la muraille se brisa sous le poids du malheureux qui s'était chargé de ce criminel attentat. Ses camarades l'emportèrent dangereusement blessé ; et personne depuis n'osa s'attaquer à la puissante madone. La chapelle fut vendue, il est vrai, mais cinq familles chrétiennes du voisinage s'étaient cotisées pour l'acquérir, et, plus heureuse que celles de Miséricorde et de Bon Secours, elle fut sauvée de la tourmente.

Dès que le calme fut rétabli, on y célébra la sainte messe ; et l'on parle encore de l'éclat avec lequel y fut solennisée la fête de Noël, en 1799. Beaucoup de Nantais étaient accourus pour y prendre part, et cette cérémonie, toujours si touchante et si pieuse, fut plus émouvante encore après un si long deuil.

Cependant l'oratoire ne fut rendu au culte public qu'en 1828. Les pèlerinages reprirent, et c'est à cette époque que des marins nantais, sauvés par l'intercession de Notre Dame de Toutes Aides, vinrent nu-pieds au sanctuaire vénéré, pour témoigner leur reconnaissance et offrir en ex-voto un petit navire que l'on y voit encore.

Le quartier de Toutes Aides fut érigé en paroisse, dans le courant de l'année 1873. Quelques mois plus tard, un grand pèlerinage était organisé, pour le jour de la fête patronale. Mgr Fournier présidait, tout radieux de voir la foule immense et de sentir l'âme de ses chers Nantais à l'unisson de la sienne. « Que vous êtes heureux ! Monseigneur ! » lui dit alors un prêtre étranger qui se trouvait à ses côtés, « quel peuple vous avez ! » A la fin du jour, le prélat enthousiasmé exprimait l'espoir de couronner bientôt solennellement l'antique statue : Il n'y en a qu'une comme cela dans le diocèse, disait-il familièrement.

En trois ans, s'éleva la ravissante église que vous connaissez tous. Mais ceux qui entreprirent cette œuvre eurent la touchante pensée de conserver le pauvre et vieux sanctuaire construit par la Mairie de Nantes. On édifia l'église paroissiale à côté, et l'on ouvrit de solides arcades dans le mur qui les séparait. Puis un artiste au goût délicat transforma délicieusement l'intérieur de l'ancienne chapelle où la madone, drapée, comme au moyen âge, dans son manteau d'azur, continue de sourire à ses enfants.

Mais Notre-Dame de Toutes-Aides n'avait pas encore vu son plus beau jour. Sollicité par Mgr Le Coq, Léon XIII accorda à la chère statue l'insigne honneur du couronnement solennel. Il vous souvient, mes Frères, de la joie qui fit tressaillir alors le cœur des Nantais, de l'appel enthousiaste adressé par l'Evêque à ses diocésains, des bijoux et des pierres précieuses offerts par la piété de tous pour faire un vrai diadème de reine à la Dame de Toutes Aides ? Il vous souvient aussi de la pompe royale du grand jour ? Une estrade avait été dressée, à l'endroit que marque encore un petit monument ; la madone rajeunie y fut placée sur un trône : dix évêques, des centaines de prêtres, cent mille hommes formaient son cortège. La messe fut célébrée sous la voûte du ciel, l'éloquence chrétienne retentit par la bouche d'un grand et saint prélat, puis le silence se fit et l'ange de l'Eglise de Nantes déposa le diadème d'or sur le front de la Reine... Quel spectacle ! et quels applaudissements ! Quels vivats !

Le soir, Notre Dame de Toutes Aides, portée sur les épaules de ses fidèles, parcourut la plupart des rues de la paroisse, transformées en allées triomphales ; d'élégants arceaux de mousseline et de fleurs décoraient la longue voie qui conduit à la chapelle, on eut dit une voûte ininterrompue, un de ces cloîtres mystérieux du moyen âge, taillés en dentelle dans le granit, et il semblait que des chrétiens de ces siècles de foi étaient sortis de la poussière des tombes pour acclamer leur Dame : c'était du moins la même foi qui faisait battre les cœurs, le même filial amour qui faisait jaillir des lèvres les acclamations. Notre-Dame, couronne en tête, manteau royal sur les épaules, rentra dans sa maison, purée comme une jeune fiancée pour la recevoir.

Des pèlerinages suivirent, accourus de tous les points du diocèse ; ils ont continué depuis lors et ils continueront longtemps, car la madone de Toutes Aides est bien désormais Notre Dame de Nantes.

Je voudrais vous faire remarquer que notre madone nantaise n'est pas appelée seulement N. D. des Aydes, comme certaines autres, à Blois par exemple, mais N. D. de Toutes Aides. Pourquoi ? Pour nous faire mieux comprendre la bonté de Marie, pour nous mieux révéler la largeur de son cœur.

Ce nom rappelle que Marie est toujours prête à nous aider. Quand Napoléon 1er se fut assis sur le trône de France, il voulut tout enrégimenter, la justice, l'instruction, les cultes, la charité elle-même. Mais ce grand esprit avait su comprendre que ce dernier ministère convenait à la femme, et il en chargea Madame Laetitia Bonaparte, Madame-Mère, comme on disait alors. Puis il multiplia les ordonnances et les décrets pour organiser ce ministère charitable. Il y avait dix-huit siècles que le divin Jésus avait donné cet exemple : il avait gardé pour lui la justice et il avait confié à sa Mère la charité. Mais il n'avait pas eu besoin de lui donner des règlements pour la diriger, il avait fait mieux : il l'avait proclamée la Mère de tous les hommes et, du même coup, il lui avait donné un cœur de mère pour eux. C'était assez : depuis lors, le Cœur de Marie s'épanche sur ses enfants. Une mère n'est-elle pas toujours prête, et de jour et de nuit, à venir en aide à ses enfants ? Ne suffit-il pas d'un appel, d'un cri, d'un soupir pour qu'elle vole à leur berceau ? Telle Marie : il suffit d'une prière, d'un cri de détresse pour qu'elle accoure ; et c'est ainsi qu'elle est d'abord Notre-Dame de Toutes-Aides.

Ce nom rappelle que Marie donne son aide à tous. Une mère, une vraie mère, prend soin de tous ses enfants, elle n'a de prédilection que pour les plus malheureux et les plus faibles. Ainsi fait Marie. Elle aide tous les hommes, car ils sont, tous, ses enfants ; peut-être cependant incline-t-elle plus volontiers son Cœur et sa main vers les malheureux, les pauvres, les affligés, tous ceux qui souffrent, tous ceux qui pleurent. Bien plus, elle écoute volontiers les saints et les enveloppe de tendresse... On pourrait presque dire que les pécheurs sont ses privilégiés. N'est-elle pas mère et ne sont-ils pas les plus malheureux ?

Ce nom rappelle que Marie donne toutes les aides possibles, c'est-à-dire qu'elle prend tous les moyens pour nous assister, qu'elle nous accorde toutes les variétés de grâces et de faveurs. Passez en revue les ex-voto qui tapissent les murailles de ses sanctuaires ; quel tableau des misères humaines ! Quel tableau des aides apportées par Marie !

Ce nom rappelle enfin que Marie est toute-puissante pour nous aider, qu'elle est l'avocate des causes désespérées, la toute puissance suppliante, omnipotentia supplex. Aimons-donc ce vocable et plaisons-nous à redire chaque jour : « Notre Dame de Toutes Aides, priez pour nous ».

Vingt-troisième jour *Notre Dame de Bonne Garde*

Presque à l'entrée de la route de Clisson, sur ce plateau de Saint Jacques, d'où l'on domine les belles vallées de la Loire et de la Sèvre, et d'où l'on voit toute la ville de Nantes à ses pieds, s'élève un élégant sanctuaire dédié à la sainte Vierge, et cher à nos concitoyens depuis déjà deux cent cinquante ans.

Vers le milieu du XVIIe siècle, au rapport des traditions du quartier, plusieurs personnes aperçurent un soir une statue de la sainte Vierge, inconnue jusqu'alors en ces lieux, et qu'entourait une éblouissante clarté. Étonnées et ravies, elles s'empressèrent de recueillir la merveilleuse image et de la placer avec honneur dans leur maison. Hélas ! Marie n'accepta point leur pieuse hospitalité. Le lendemain, l'image avait disparu et on la retrouvait au lieu de l'apparition. Les religieux bénédictins, qui occupaient alors le prieuré de Pirmil, accoururent et transportèrent la statuette dans leur chapelle, actuellement église paroissiale de Saint Jacques.

Efforts inutiles, ce n'est pas la que la Vierge voulait être honorée, et, durant la nuit, la statue retourna dans le coin de terre qu'elle avait choisi.

Cette fois, la pensée de la Bonne Mère fut comprise, et son désir rempli : les voisins édifièrent immédiatement une petite grotte et le peuple, instruit du prodige, vint en foule la prier en ce lieu béni.

Quelques années s'écoulèrent, et la vénération pour la statue miraculeuse ne fit que s'accroître. Bientôt une pieuse tertiaire, respectée de tous pour sa vertu ainsi que pour sa charité envers les pauvres malades, et connue dans le quartier sous le nom expressif de Marie de Bonne Garde, entreprit d'élever à la Mère de Dieu un monument plus digne de sa grandeur et de l'amour de son peuple. Elle fit appel aux Voisins, qui entrèrent dans ses vues et se montrèrent généreux. Ses parents lui vinrent en aide les premiers ; et le gouverneur de Nantes, Charles de la Porte, duc de la Meilleraye et maréchal de France, joignit ses largesses aux aumônes des habitants de Pirmil. Le 4 novembre 1657, l'édifice était achevé, et l'on y célébrait, pour la première fois, la sainte messe.

Le sanctuaire bâti, la piété le décora, et bientôt la petite chapelle posséda de beaux ornements, des calices, des ciboires, libéralement offerts par les pèlerins. Ceux-ci accouraient de plus en plus nombreux ; de toute la contrée avoisinante, on venait avec empressement à Notre Dame de Bonne-Garde. Le peuple avait récompensé le zèle de la pieuse tertiaire, en donnant son nom à l'oratoire qu'elle avait élevé. Saint-Sébastien s'y rendait chaque année en pèlerinage, et les paroisses voisines l'imitèrent plus d'une fois. Le concours du peuple rendit nécessaire la présence d'un prêtre qui fut attaché au service de la chapelle. Une confrérie y fut établie en l'honneur de la sainte Trinité, et y célébrait solennellement ses fêtes. Chaque soir, au son de l'Angélus, les fidèles aimaient à se réunir aux pieds de la Bonne Mère, et l'on conserve encore, après plus d'un siècle, le souvenir et le nom d'un pieux laïque qui présidait à la récitation du chapelet et au chant du cantique.

Comme tous nos autres sanctuaires, la chapelle de Bonne Garde eut à souffrir de la Révolution ; elle aussi fut dépouillée de toutes ses richesses, elle aussi fut vendue, elle aussi vit sa statue miraculeuse menacée par des mains sacrilèges. Dieu toutefois ne permit pas que la ruine fût complète. Un courageux chrétien sauva la chère statue, et la chapelle ne fut pas détruite.

Les mauvais jours passés, les fidèles continuèrent à visiter Notre Dame de Bonne Garde ; mais les splendeurs de son culte étaient bien amoindries. Un saint prêtre, tout dévoué à Marie, et dont le nom est encore vénéré dans la paroisse de Saint Jacques, M. l'abbé Durand, devait renouveler, par son exemple et par son zèle, cette antique dévotion. Plus d'une fois, en temps de sécheresse, dans les dangers d'une terrible inondation, sous la menace du choléra, il invoqua solennellement par des neuvaines la gardienne de sa paroisse, et Marie justifia toujours les promesses de son nom.

Mais la chapelle tombait en ruines, et les agents de la voirie menaçaient de la faire disparaître. Le zélé pasteur fit appel à ses paroissiens, et bientôt un élégant édifice vint prouver à tous que Marie ne s'était pas trompée en choisissant ce lieu pour sa demeure, et que ce peuple conserve fidèlement dans son cœur l'amour que ses ancêtres portaient à Notre Dame de Bonne Garde.

Chaque année, depuis lors, les habitants de Saint Jacques y célèbrent sa neuvaine de l'Ascension à la Pentecôte ; chaque mois, au temps du moins où règne la liberté, ils s'y rendent en procession ; souvent aussi, malgré l'éloignement de ce faubourg, les fidèles de Nantes vont visiter la gracieuse chapelle, et je ne doute pas que vous tous, qui m'écoutez, vous n'ayez fait de pieux pèlerinages à Notre-Dame de Bonne Garde.

Jadis, au soir de la première communion, les enfants aimaient à se rendre dans la chapelle de Bonne-Garde et s'y consacraient ensemble à la Vierge Marie. C'était une touchante pensée : Marie n'est-elle pas, en effet, la meilleure gardienne de leur foi et de leur vertu ? Tous les hommes courent des dangers, tous ont besoin de se placer sous l'égide de Marie, et Marie les protège tous. N'est-il pas vrai cependant que la jeunesse est plus exposée ? Que la jeunesse a plus à craindre pour sa foi et pour sa vertu ? La jeunesse court plus de dangers, parce qu'elle est plus ignorante et qu'elle côtoie les abîmes avec une insouciance qui fait trembler ; la jeunesse court plus de dangers parce qu'elle est plus faible et qu'elle n'a pas encore acquis les bonnes habitudes qui rendent la vertu plus facile, la résistance plus forte ; la jeunesse court plus de dangers parce qu'elle est l'avenir, l'espérance, et que l'Enfer, le monde, les méchants cherchent à l'accaparer et multiplient

les pièges sous ses pas ; la jeunesse court plus de danger parce qu'elle est à l'âge où le sang bouillonne, où les passions s'allument, où le cœur et la chair tressaillent. La jeunesse, plus encore que l'âge mûr, a donc besoin d'être gardée par Marie.

Or Marie aime la jeunesse, et je ne crains pas de dire qu'il y a dans son cœur une place de prédilection pour les jeunes. Est-ce qu'une mère, qui aime tous ses enfants, ne montre pas cependant une sollicitude plus empressée pour les dernier-nés, parce qu'ils sont plus faibles, parce qu'ils ont davantage besoin de ses bras ? Ainsi Marie. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que Jésus a voulu cela. Pourquoi, lorsque du haut de sa croix il lui a donné tous les hommes pour enfants, les lui a-t-il confiés dans la personne de saint Jean, le plus jeune des apôtres, sinon parce qu'il voulait ainsi désigner principalement les jeunes à sa tendresse de mère ?

L'Eglise sait cela, les mères aussi : de là tant de petits enfants voués à la sainte Vierge ; de là les consécrations au soir de la première communion ; de là les congrégations de jeunes gens et de jeunes filles, rangées sous la bannière de Marie... Donc, vous qui êtes jeunes, confiez-vous à Notre-Dame de Bonne Garde ; vous qui avez des enfants et qui redoutez pour eux l'âge des tempêtes, confiez les à Notre Dame de Bonne Garde.

Je remarque aussi dans l'histoire de notre modeste sanctuaire qu'on venait y demander à Marie sa protection contre la mort subite et, par là-même, la grâce d'une mort chrétienne ; que beaucoup de marins s'y rendaient de Rezé et des rives de la Loire pour réclamer son secours dans la tempête ou la remercier de son assistance.

Comme je comprends cette prière ! N'est-il pas vrai que si Marie nous garde, ce doit être surtout à l'heure de la mort. Avant de remonter au ciel, Jésus disait à son Père : « Ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés, et aucun d'eux ne s'est perdu, si ce n'est le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie ». Le désir de Marie, c'est de répéter à Jésus la même parole : « Ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés et aucun d'eux ne s'est perdu ». Aussi comme elle veille sur ses enfants ! C'est surtout à la mort qu'ils risquent de se perdre ; c'est surtout à la mort qu'ils ont besoin d'être gardés. Voilà pourquoi nous lui disons chaque jour : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ».

Répétons souvent cette prière et ne manquons pas de nous recommander, en ce moment qui décidera de notre éternité, à Notre Dame de Bonne Garde.

Vingt-quatrième jour ***Notre Dame des Dons***

Le pauvre sanctuaire dont je viens vous entretenir ce soir, et dont le nom n'est peut-être pas même venu jusqu'à vous, peut se glorifier d'une origine princière. Il date des derniers temps de l'indépendance bretonne; il fut construit, en l'honneur de Notre Dame, par François II, notre dernier duc. Léger, insouciant, trop ami, hélas ! Des plaisirs coupables, ce prince était bon cependant et son peuple l'aimait. Il était aussi, comme tous les ducs de la maison de Montfort profondément religieux et, même au milieu de ses désordres, il multiplia les marques de sa foi et fit un très grand nombre de fondations pieuses. Il eut à cœur surtout d'honorer la très sainte Vierge. Peut-être subissait-il sur ce point l'entraînement des saintes princesses qui l'entouraient. Il y avait alors à Nantes quatre duchesses de Bretagne, et toutes étaient fort pieuses : Marguerite de Bretagne, femme du duc régnant ; Isabeau d'Ecosse, veuve de François 1er ; Catherine de Luxembourg, veuve d'Arthur III, et surtout la sainte veuve de Pierre II, Françoise d'Amboise. Peut-être voulait-il se faire pardonner ses désordres. Peut-être aussi sentait-il son trône menacé et voulait-il ménager la protection du Ciel à sa patrie et à sa race. C'est lui qui fit bâtir l'aile droite de Notre Dame ; c'est lui qui fit élever, dans les jardins de son château ducal, cette belle chapelle de Saint-Antoine de Pade, où vous allez prier maintenant l'Immaculée-Conception ; c'est lui qui releva splendidement Notre-Dame de Bois Garant, dont je vous parlerai bientôt ; c'est lui enfin qui fit reconstruire, un fond d'un bocage solitaire, à trois kilomètres du petit bourg de Treillières, la chapelle de Notre Dame des Dons.

Ce n'était, ai-je dit, qu'une reconstruction : le pèlerinage existait depuis longtemps déjà. Depuis quand ? Nul ne le saurait dire ; mais le duc ne fit que relever et embellir un sanctuaire désigné à sa piété parla piété du peuple.

A partir de cette réédification (1460), l'antique pèlerinage devint plus célèbre encore, et l'on vit les princes et les princesses se mêler aux flots du menu peuple pour solliciter les bienfaits de Notre Dame des Dons.

C'est Marguerite de Bretagne, l'épouse délaissée de François ; qui donne la première l'exemple, c'est, du moins, son nom que nous trouvons tout d'abord dans les archives de la chapelle. Que vient-elle y demander ? Des joies pour son pauvre cœur blessé ? Un sourire du Ciel pour ses yeux lassés de pleurer ? Peut-être ; peut-être aussi des leçons de patience et de résignation à la Mère des douleurs et des larmes.

Un peu plus tard, sans doute en un jour de repentir, c'est la malheureuse, cause première de ces larmes, qui vient s'agenouiller à son tour là-même où avait prié sa douce et pure victime.

Plus tard encore, c'est François lui-même qui conduit à la petite chapelle, qu'il avait reconstruite, sa nouvelle épouse, Marguerite de Foix. Les archives rapportent que le but de ce pèlerinage fut d'obtenir, par l'intercession de Marie, le don d'une postérité. Le don que leur octroya la sainte Vierge, ce fut Anne, la bonne duchesse, deux fois reine de France.

C'est Pierre Landays, le néfaste favori de François, qui vient aussi lui, comme pour témoigner que tous les grands personnages de la cour de Bretagne devaient s'agenouiller devant Notre-Dame des Dons.

C'est enfin Anne de Bretagne. Elle était aux débuts de la guerre avec la France, la lutte suprême de l'indépendance. Menacée par l'ennemi, elle quitte Rennes et vient se réfugier à Nantes. Le maréchal de Rieux, voulant la contraindre à un mariage dont elle ne veut pas, s'efforce de soulever la ville contre elle. Anne l'apprend, mais confiante dans l'amour de ses Nantais, poursuit son chemin. Pendant quelques jours, cependant, elle dut s'arrêter à la Pasquelais. C'était tout près de la chapelle des Dons ; la jeune duchesse s'y rendit pour demander aide et protection à Notre Dame. Les desseins de Dieu ne sont pas les nôtres, et il nous accorde souvent autre chose que ce que nous lui demandons: Anne sollicitait la paisible possession de la couronne de Bretagne, Marie lui accorda la couronne de France.

Nantes cessait d'être capitale : la brillante cour du château de la Tour-Neuve s'évanouit ; la gloire du sanctuaire de Notre Dame des Dons s'évanouit du même coup. Cependant, les paysans de la contrée continuèrent d'y invoquer leur puissante protectrice, et, chaque année, le mardi de Pâques, des foules confiantes venaient fidèlement célébrer le pardon de Notre Dame.

Là comme ailleurs, la Révolution a passé, et elle n'a laissé que des débris. Les biens dépendants de la chapelle furent vendus ; le sanctuaire fut pillé puis délaissé. Désormais, ce n'est plus qu'une ruine lamentable, ouverte à tous les vents, sur laquelle la nature pieuse a jeté un vert manteau de lierre. C'est à peine si les paysans se rappellent que le petit oratoire, annexé à la grande chapelle, était dédié à sainte Marguerite, la patronne des deux femmes de François II, Marguerite de Bretagne et Marguerite de Foix. C'est à peine si le visiteur peut reconnaître, dans leurs niches dévastées, les statues de saint François et de sainte Marguerite, les protecteurs célestes des souverains qui élevèrent ces murs aujourd'hui croulants.

Toutefois l'image de Notre-Dame reste à peu près intacte. Cachée pendant la Révolution, dans le tronc creux d'un des ifs qui ombragent la chapelle, elle y reprit sa place à l'apaisement, et les fidèles revinrent se prosterner à ses pieds. Plus tard (1815), on la transporta à l'église paroissiale ; mais il fallut attendre la nuit pour commettre ce pieux larcin, et quand les paysans le connurent, leur mécontentement faillit se transformer en émeute. Elle est restée dans cette nouvelle demeure; toutefois, si les habitants viennent l'y vénérer, ils aiment surtout à prier dans la vieille chapelle, et on les voit Souvent à genoux, surtout les soirs du mois de Marie, égrenant dévotement leur chapelet entre ces murailles en ruines qui furent le sanctuaire aimé de Marie. N'ont-ils pas raison de continuer les antiques traditions ? Les murs élevés par un prince s'écroulent lentement ; mais il subsistera longtemps et, il faut l'espérer, toujours le monument élevé, par l'amour, dans les cœurs de ses fidèles, à Notre Dame des Dons.

Le seul pèlerinage dont nous connaissions le motif avait pour but de solliciter une grâce temporelle : François de Bretagne et Marguerite de Foix, son épouse, allèrent demander à N. D. des Dons une postérité : ils obtinrent Anne de Bretagne.

Nous aussi, mes Frères, nous pouvons solliciter de Marie des faveurs temporelles. Dieu est notre Providence,

il nous octroie ce qui est nécessaire a nos corps aussi bien que ce qui est nécessaire à nos âmes ; et il ne trouve pas mauvais que nous le lui demandions. Marie est la coadjutrice de la divine Providence : Dieu l'a chargée de dispenser ses faveurs a la terre, et les trésors dont elle dispose sent les biens temporels en même temps que les autres. Rappelons-nous son rôle à Cana : « Vinum non habent, dit-elle, ils n'ont plus de vin ! » et elle obtient de la bonté de son Fils une faveur temporelle pour de pauvres gens dans la peine. Son rôle dans le ciel est identique, et nous pouvons solliciter pour le même objet son intervention, demander la guérison dans la maladie, la joie dans les larmes, le pain dans la pauvreté... Ne craignons donc pas d'exposer nos besoins temporels à Notre Dame des Dons, et soyons sûrs qu'elle ne manquera pas de nous écouter.

Toutefois n'oublions pas que, s'il nous est permis de demander des faveurs temporelles, nous ne devons jamais perdre de vue nos intérêts éternels, et que les premières ne peuvent être légitimement sollicitées qu'à condition qu'elles ne soient pas nuisibles aux seconds, mais qu'elles leur soient au contraire utiles. Marie, aux noces de Cana, demandait à Jésus une grâce temporelle, sachant bien qu'elle devait avoir des effets considérables pour les âmes. Et, de fait, le premier miracle de Jésus lui gagna définitivement les disciples qui en furent les témoins, ils crurent en lui. Ne demandons par conséquent à Marie que des choses qui ne soient pas un obstacle à notre sanctification, mais qui puissent au contraire la faciliter. Que de chrétiens, hélas ! qui demandent des faveurs temporelles sans s'inquiéter si elles sont utiles à leur âme ! Que de chrétiens qui demandent des choses dangereuses ! Que de chrétiens même, si triste qu'elle soit, cette aberration n'est point rare , qui demandent des choses nuisibles à leur salut éternel !

Encore une remarque. Au moment de l'invasion française, la duchesse Anne alla prier Notre Dame des Dons. Que lui demanda-t-elle ? Sans doute le succès dans la lutte et l'indépendance de sa chère Bretagne. Marie ne lui accorda point sa demande, car le Ciel ne juge pas à la façon des hommes. Elle jugea plus utile à la Bretagne qu'elle fût unie définitivement à la grande patrie française ; et bientôt Anne montait sur le trône de France. Nous aussi, nous nous méprenons souvent sur nos véritables intérêts, et nous demandons à Marie des faveurs inutiles ou nuisibles. Marie écoute toujours notre prière ; mais souvent et pour notre bien, elle ne nous accorde point ce que nous demandons : elle préfère nous donner à la place des faveurs plus utiles. C'est bien la Mère aimante et sage qui sait, quand il le faut et dans son intérêt, mécontenter son enfant. Nous devrions nous féliciter de cette tendresse vigilante ; combien, hélas ! qui ne comprennent pas ! Combien qui se plaignent et murmurent ! Combien qui traitent de marâtre la plus tendre des mères !

Ayons une confiance plus éclairée ; demandons a Marie des faveurs temporelles, mais à condition qu'elles soient utiles pour nos âmes ; ne nous plaignons point de n'être pas exaucés ; acceptons avec reconnaissance ce qu'aura décidé sa maternelle tendresse. Dans ces conditions, nos prières seront toujours les bien venues là haut, et nous serons traités en enfants gâtés par Notre Dame des Dons.

Vingt-cinquième jour *Notre Dame de Léard*

Débarquez à la station Thouaré, franchissez leur beau pont qui met cette commune en communication avec celle de Saint Julien de Concelles, puis descendez la rive gauche de la Loire, en suivant la route qui longe notre beau fleuve. A deux kilomètres environ de l'extrémité du pont, vous trouverez une petite chapelle ; le premier venu vous dira son nom, Notre-Dame de Léard, et vous n'aurez pas besoin de frapper à plusieurs portes pour apprendre son histoire : tout le monde la connaît dans le pays.

La légende rapporte qu'à une époque lointaine, si lointaine que la date précise s'en est perdue, on voyait, dans un de ces liards ou peupliers qui frissonnent au moindre souffle de la brise, une toute petite statue de la sainte Vierge.

Rappelait-elle une merveilleuse apparition ? Témoignait-elle simplement de la dévotion de quelque fidèle, voulant mettre sous la protection de la bonne Mère « la rivière de Loire », ainsi que les mariniers qui la remontaient et la redescendaient sans cesse, Nul ne le pourrait dire. Mais ce que la tradition affirme, c'est que les bons chrétiens du voisinage aimaient à prier devant la statuette.

La piété du peuple voulut, a plusieurs reprises, enlever l'image vénérée pour la mettre en un lieu plus décent ; mais, à chaque fois, celle-ci revenait d'elle-même sur son arbre privilégié. On en conclut justement que Marie voulait être honorée a cet endroit, et l'on y construisit un modeste oratoire. Il y avait bien quelqu

audace à le faire. La Loire, plus profonde alors qu'aujourd'hui, avait des tempêtes terribles et des inondations plus terribles encore ; souvent, tous les deux ou trois ans, nous disent les vieilles archives, elle renversait tout ce qu'on élevait sur ses bords. Un seigneur avait bâti son manoir dans une île. Voisine ; bientôt il dut fuir devant le fleuve en furie et abandonner le château, que les vagues démolirent pierre à pierre. Un autre avait construit des moulins productifs à quelques pas de la chapelle : les moulins furent emportés par les eaux et il fallut les reconstruire ailleurs. Les habitants de la vallée, pour défendre leurs riches cultures contre les envahissements de la Loire, avaient élevé d'immenses et solides chaussées : les chaussées, battues en brèche par le courant, étaient emportées connue le reste. Seule la chapelle, dont les murailles pourtant étaient aussi battues par les flots, restait inébranlable. Une année, en février 1778, tout le monde crut sa ruine imminente : la Loire avait fait rage autour d'elle, tout le sol était bouleversé et les fondations mises à jour. Le général de la paroisse s'inquiète et nomme des commissaires. Mais ceux-ci le rassurent bientôt : la chère chapelle est intacte. Seulement il fallait niveler le sol, profondément raviné par le courant ; un batelier s'en chargea, moyennant la somme de 50 livres. Il est à croire qu'il ne s'enrichit pas à ce travail, car il ne fallut pas moins de 50 charretées de pierres pour ramener les abords de la chapelle à leur ancien niveau. Le peuple voyait la une protection visible de la bonne Mère, et la confiance en son intercession s'en accroissait encore.

La présidente Bourgneuf de Cucé, dont la famille possédait, au XVI^e siècle, des terres dans la région, signala sa piété envers Notre Dame de Léard en y établissant une fondation, dite de Notre Dame de Consolation, à savoir « une messe basse tous les premiers dimanches du mois et à toutes les fêtes de la Vierge, ainsi qu'à celle de sainte Catherine » et à plusieurs autres. Elle eut des imitateurs qui fondèrent à leur tour deux services et huit messes basses, chaque année.

Si les riches montraient leur dévotion envers notre madone, le peuple manifestait aussi sa confiance. La petite chapelle, située à la fois sur les bords du fleuve et sur la route de Nantes, recevait les hommages des voyageurs de terre et d'eau. Tous les habitants de la région que leurs affaires appelaient à la ville passaient à la porte de Notre-Dame, et ils ne manquaient pas de lui adresser une courte prière ; ainsi faisaient également les mariniers. La Loire, que l'abandon de ces dernières années n'avait pas encore laissée s'ensabler, était vivante alors ; c'était à peu près l'unique chemin des marchandises venant de Nevers, d'Orléans, de Blois, de la Touraine et de l'Anjou à Nantes ; c'était naturellement aussi le chemin suivi par les denrées coloniales et autres que le port de Nantes, si florissant à cette époque, expédiait au centre de la France. Aussi les blanches voiles animaient constamment le paysage, et quand, après une longue attente, le vent d'Ouest permettait à la flottille de remonter le fleuve, c'était pittoresque et charmant de voir passer les barques. Les mariniers, rudes travailleurs, étaient de bons chrétiens aussi ; jamais ils ne manquaient de se découvrir et de se signer lorsqu'ils apercevaient la chapelle de Notre Dame.

Ce fut ainsi jusqu'à la Révolution. L'humble chapelle, malgré ses proportions minuscules, était trop en vue pour échapper aux modernes iconoclastes. Les armées patriotes passaient et repassaient par le chemin nantais, et, de plus, le fleuve était sillonné de canonnières. Tout le pays était ravagé, châteaux et chaumières incendiés, habitants jeunes et vieux massacrés ; la chapelle de Léard ne fut pas épargnée. L'incendie détruisit d'abord la toiture, les pierres mêmes les murailles furent dispersées, et une main sacrilège, saisissant la précieuse statuette, la jeta au loin dans la Loire.

Mais Marie voulait être encore honorée dans ce lieu. Une femme du village voisin, Fidèle Dubois, femme Jean Gohaud, s'en allait un jour prier sur les ruines de la chapelle. Tout à coup elle aperçoit un objet qui brille à ses pieds. C'était la statuette de faïence, depuis si longtemps vénérée, que le flot avait rapportée sur la rive. Elle la recueillit comme un trésor et la cacha soigneusement dans sa maison pendant tout le règne de la Terreur. Souvent, il l'approche des massacreurs, qui ne se lassaient pas de tuer, il fallait fuir. Fidèle emportait avec elle sa précieuse statue. Quand ils n'étaient pas surpris par des attaques inopinées, les habitants du voisinage se réfugiaient dans une île du marais de Goulaine. Les pauvres gens attachaient leurs bateaux à la rive et se cachaient dans les broussailles. D'ordinaire, les Bleus se contentaient de décharger de loin leurs fusils ; parfois ils tenaient ces malheureux dans une sorte de blocus. Alors Fidèle Dubois posait sa statue sur un socle improvisé et tous, tombant à genoux, demandaient à Notre Dame de les préserver.

Les jours mauvais passèrent enfin et la statuette resta dans la maison de sa gardienne dévouée. Cependant elle avait encore sa tête, au temps des rogations. Un pan de la chapelle était resté debout, Fidèle y plaçait sa madone, dressait devant elle un autel paré de fleurs et de lumières, et attendait, impatiente, le passage de la procession qui s'allongeait sur les bords de la Loire. Les bannières s'arrêtaient au pied de l'autel champêtre,

prêtres et fidèles s'agenouillaient, et redisaient une fois encore à la Vierge de Léard l'amour persévérant de son peuple.

Cinquante ans après l'incendie, Fidèle Dubois entreprit de rebâtir la chapelle. Encouragée par son curé, M. Durand, dévot serviteur de Marie, celui-là même qui devait relever plus tard le sanctuaire de Bonne Garde, et aidée d'une pieuse veuve du voisinage, elle se fit la quêteuse de Notre Dame. L'entreprise fut bien accueillie et bientôt les aumônes permirent de mettre la main à l'oeuvre. Toutefois, pendant ce demi-siècle, les lieux s'étaient un peu transformés ; Notre-Dame n'était plus là pour arrêter les flots de la Loire, et les eaux avaient envahi les ruines de l'oratoire. (On construisit en face, de l'autre côté-de la route. Le 29 mai 1843, tout était prêt pour la bénédiction, elle fut solennelle et digne de celle qu'il s'agissait d'honorer.

Les deux paroisses de Saint-Julien et de Basse Goulaine s'y rendirent processionnellement, conduites par leur clergé. A leur arrivée devant le nouveau sanctuaire, les bannières se saluèrent, les deux curés s'embrassèrent et les fidèles, joyeux, confondirent leurs rangs et leurs oriflammes. Le curé de Saint-Julien bénit la chapelle, celui de Basse-Goulaine chanta la grand' messe, et les deux quêteuses de Notre-Dame firent la sainte communion.

Trois mois plus tard (27 août), autre cérémonie. La vieille statuette de faïence avait été placée, à l'extérieur, au dessus de la porte d'entrée ; une autre, plus grande, fut achetée pour être posée sur l'autel. Il s'agissait de la transporter de l'église paroissiale à la chapelle de Léard. Cent cinquante jeunes filles de la Vallée communièrent le matin ; le soir, après vêpres, elles se groupèrent autour de l'image sainte, un étendard à la main. Elles devaient, tour à tour, porter le précieux fardeau. Trois arcs de triomphe avaient été dressés sur le chemin, et trois fois la procession s'arrêta pour y poser un instant la madone. La nouvelle statue fut placée sur l'autel ; on mit à droite et à gauche celles de Sainte Fidèle et de Sainte Apolline, patronnes des deux quêteuses de Notre Dame.

En ces derniers temps (1890), par une sage précaution, on a retiré de sa niche extérieure la statuette vénérée, pour la mettre sous un globe, à l'intérieur de l'oratoire : et une inscription, gravée sur une table de marbre, résume sa touchante histoire.

Deux fois par an, le deuxième jour des rogations, et, au temps de Pâques, le jour fixé pour la communion des infirmes de ce quartier, le saint sacrifice de la messe est célébré dans la chapelle. Mais souvent, dans le cours de l'année, de pieux visiteurs, héritiers de la vénération des siècles écoulés, font à la chère madone leur pèlerinage.

Les dévots serviteurs de Notre Dame de Léard nous apprennent par leur exemple quelle confiance nous devons avoir en Marie. Aux jours de la prospérité, quand ils se rendaient à la ville pour leurs affaires ou quand leurs barques richement chargées sillonnaient le fleuve, ils adressaient leurs hommages et leurs prières à Notre-Dame. Imitons-les dans les jours heureux. Les peuples, fort souvent, lorsqu'ils ont tout à souhait, oublient Dieu et la très sainte Vierge, abandonnent toute pratique religieuse et dédaignent une morale qui désormais leur semble trop austère. C'est un fait triste à constater dans notre pays de France, que les contrées les plus riches sont aussi les moins chrétiennes, les plus empressées au plaisir, les plus dédaigneuses du devoir ; tandis que les régions plus pauvres, comme notre Bretagne et les pays de montagnes, sont restés plus fidèles à la foi et aux pratiques des ancêtres. Gardons-nous de faire comme ces riches oublieux et ingrats, restons dévoués toujours à Dieu et à Notre Dame ; d'abord parce que les richesses spirituelles et les trésors de la vertu l'emportent infiniment sur tous les biens terrestres ; ensuite parce que c'est la protection d'En-haut qui peut seule nous conserver ceux-ci et nous procurer plus de bien être encore.

Dans les tristesses et les épreuves de la vie, on invoquait également Notre Dame de Léard. Je n'en veux pas d'autre preuve que cette fondation, en l'honneur de Notre-Dame de Consolation, établie dans sa chapelle par la présidente de Cucé. La femme du riche et puissant magistrat, apparentée à deux évêques de Nantes, avait eu sans doute le cœur endolori par des souffrances et des peines ; mais elle savait où chercher le réconfort. Elle nous montre ce que nous avons à faire sous le coup de l'adversité. Toute consolation humaine est vide et dure peu ; la seule vraie consolation vient du ciel et c'est d'ordinaire Marie qui la donne : Dieu a voulu que nos larmes fussent essuyées par celle qui a tant pleuré.

Enfin, les fidèles amis de N. D. de Léard se confiaient en elle dans le danger, lorsque les massacreurs étaient

à leurs portes et que les balles sifflaient sur leurs têtes. Leur espérance ne fut pas trompée, la protection de Marie les sauva. Ainsi l'ont partout les vrais serviteurs de Notre Dame : s'ils sont exposés au danger des batailles ou aux fureurs de la tempête, si quelque accident met leur vie en péril ou si la maladie les conduit aux portes de la mort, un cri de détresse jaillit de leur cœur et retentit dans le Cœur de Marie. Criens comme eux à notre Mère lorsque surviendra le danger, et sa tendresse ne manquera pas de nous assister. Invoquons-là surtout dans ces périls bien autrement terribles qui menacent nos âmes, et qui pourraient les perdre pour l'éternité. Sa puissance n'est pas moindre contre le démon que contre les massacreurs de la terre, et jamais elle ne refuse l'aide de son bras invincible aux âmes justes qui la supplient de les préserver du péché.

Vingt-sixième jour ***Notre Dame du Rosaire***

Je viens vous parler, ce soir, de Notre Dame du Rosaire. Ce titre nous rappelle une dévotion dont on peut dire, assurément, qu'elle est catholique plus qu'aucune autre, puisqu'elle est répandue partout et que les Papes ne se lassent pas de la recommander ; on peut dire aussi pourtant que c'est une dévotion bretonne, et j'espère vous le démontrer.

Vous savez que le rosaire nous vient de Saint Dominique, qui le reçut de la Vierge elle-même. Or, ce saint est venu en Bretagne et passa quelques jours dans notre ville de Nantes. Il y venait voir la duchesse Alix, femme de Pierre de Dreux. Cette princesse lui demanda des religieux de son ordre. Le baron de Vitré leur offrait son hôtel « Scitué près l'hôpital de la ville et le chateau, sur le bord de la Loire, entre les portes nommées alors Drouin Lillard et la porte Briand-Maillard ». Saint Dominique accepta ; mais c'est seulement dix ans plus tard, en 1228, que les dominicains arrivèrent à Nantes. Ils s'établirent dans l'hôtel de Vitré et, sous le nom de Jacobins, ils occupèrent ce couvent jusqu'à la Révolution. Vous avez tous connu les restes de leur église que l'on achève de démolir. La confrérie de N. D. du Rosaire y était établie et y tenait ses registres : peut-être faut-il faire remonter sa première origine, ou du moins la pratique du rosaire chez nous, jusqu'à cette époque. Une légende, plus ou moins fondée, affirmait qu'un prince de la maison de Bretagne, qui s'en était allé guerroyer en Espagne contre les Wisigoths, avait mêlé son sang à celui des Guzman dont descendait saint Dominique. Nos ducs étaient fiers de cette parenté problématique et ils favorisèrent toujours les dominicains, ainsi que les dévotions dont leur chapelle était le centre.

En 1416, saint Vincent Ferrer vint à Nantes, où il fut accueilli avec enthousiasme. Il résidait au couvent de son ordre et prêchait en ville : il donna la station de l'Avent à la cathédrale et se fit entendre au cimetière de Saint-Nicolas.

Plus tard, il alla prêcher également au Croisic et à Guérande. Saint Vincent Ferrer était un fervent du Rosaire : il avait donné un pauvre chapelet de bois à la duchesse Jeanne, fille du roi de France et femme de Jean V. Celle-ci le remit en mourant (1433) à Françoise d'Amboise, sa future belle-fille, qui le conserva précieusement et le laissa à ses religieuses des Couëts. Sauvé de la Révolution, il fut donné par Madame de la Salmonière, ancienne carmélite des Couëts, au couvent de la Grande Providence, où il se trouve encore.

La dévotion au saint Rosaire subsistait donc chez nous. Mais elle était tombée en oubli presque partout ailleurs. Marie se servit d'un dominicain breton, Alain de la Roche, pour la remettre en honneur. Sur l'ordre même de la sainte Vierge, le moine se mit en route ; il parcourut une partie de l'Europe, prêchant partout sa chère dévotion. Il était à Nantes en 1479. La bienheureuse Françoise d'Amboise le fit prier de se rendre à son couvent des Couëts. « Il y vint et prescha des excellences de la Mère de Dieu et de son saint Rosaire ; et, après plusieurs conférences spirituelles, la receut, elle et toutes ses religieuses, en la confrérie dudit saint Rosaire ». La croisade d'Alain de la Roche à travers le monde avait suscité bien des oppositions, et l'on persécutait le bon Père. Françoise d'Amboise pria le duc, son neveu, de le prendre sous sa protection. François II et Marguerite de Foix, sa seconde femme, se laissèrent aisément persuader. Ils écrivirent à Sixte IV, pour lui demander l'approbation de la nouvelle confrérie. Le pape condescendit à leur désir, il approuva « cette façon de prier Dieu », et il « accorda des indulgences à ceux qui en useraient, par Bulle donnée à Rome, à l'instance des Duc et Duchesse de Bretagne, le 9 de may l'an 1479, le huitième de son Pontificat ». Ainsi la bulle qui remettait le Rosaire en honneur, après de longues années d'oubli, la première qui ait accordé des indulgences au simple chapelet, était donnée au monde, sur les instances des princes de la Bretagne, en résidence à Nantes. N'ai-je pas raison de dire que le Rosaire est bien une dévotion bretonne et même une dévotion nantaise ?

Deux siècles plus tard, un autre apôtre du Rosaire faisait reflourir cette antique dévotion. C'était encore un fils de la Bretagne, et une grande partie de sa carrière apostolique s'écoula dans le diocèse de Nantes. Vous avez tous, avec moi, nommé le bienheureux Père Grignon de Montfort. Il aimait à dire, dans son langage familièrement imagé, que « jamais pécheur ne lui avait résisté, lorsqu'il lui avait mis la main sur le collet avec son rosaire ». Aussi chaque jour, durant le cours de ses missions, il le faisait réciter publiquement tout entier ; dans les processions qu'il organisait pour aller planter triomphalement la croix, il faisait porter quinze étendards, représentant les mystères, dont il donnait lui-même l'explication au peuple ; enfin partout il établissait la confrérie du Rosaire, ainsi que la pratique du chapelet en commun, chaque soir, dans les familles.

Mais c'est surtout à Pontchâteau et à Saint Similien qu'il a exalté le Rosaire. Pendant qu'il élevait la montagne artificielle, sur laquelle il voulait dresser la croix, il le faisait réciter par les travailleurs qui lui arrivaient de dix et vingt lieues à la ronde. Puis il voulut que la montagne elle-même prêchât le Rosaire. Dans le pourtour, qui formait à la base un cercle de 400 pieds, il fit planter 150 sapins, figurant les Ave Maria, et 15 cyprès indiquant les Polar. Sur le chemin en spirale qui conduisait à la plate-forme, il marqua la place de quinze petites chapelles dans chacune desquelles devait être représenté un des mystères ; enfin la plate-forme elle-même était ceinte d'un gigantesque rosaire, long de 80 mètres, et dont les grains, supportés par des piliers, étaient gros comme des boulets de canon.

À Nantes, il n'érigea pas sans doute la confrérie, puisqu'elle y existait depuis fort longtemps et avait son siège chez les Jacobins ; mais il fit connaître davantage le Rosaire. C'était vers 1708, pendant la mission qu'il prêchait à Saint Similien, Montfort résolut d'ouvrir un petit sanctuaire, qui fût le centre de sa dévotion favorite. J'ai mentionné déjà la Cour Cattuy, vieux manoir du XVe siècle, délabré mais intact, que l'on voit sur les Hauts-Pavés, et dont le peuple dit volontiers qu'il appartient jadis aux ducs de Bretagne. C'est de cette maison que Montfort fit choix pour réaliser son projet. Une chambre haute, qui déjà peut-être servait d'oratoire, devint la chapelle du Rosaire et le saint missionnaire y groupait les pieux fidèles qu'il avait enrôlés. La dévotion inaugurée par le Bienheureux persista dans ce lieu jusqu'à la Révolution. Chaque dimanche, ou s'y réunissait et, sous la présidence d'un vicaire de la paroisse, on récitait le chapelet. Le grand missionnaire, suivant sa coutume, pour parler au cœur en frappant les yeux, avait fait peindre en noir, sur les murs intérieurs de sa chapelle, un immense rosaire. En 1840, on l'y voyait encore, et, si la piété nantaise avait l'heureuse pensée de rendre au culte le pauvre oratoire sanctifié par notre Bienheureux, peut-être l'y retrouverait-on.

C'est à raison de ces grands souvenirs que, après la Révolution, la confrérie du Rosaire fut établie, pour toute la ville de Nantes, dans l'église de Saint Similien. Cette belle dévotion y est toujours en honneur, et, chaque année, pendant les jours qui précèdent le premier dimanche d'octobre, on y célèbre le triduum solennel de Notre Dame du Rosaire. Elle est aussi toujours en honneur dans le diocèse de Nantes : elles sont rares les paroisses qui ne possèdent pas la confrérie du Rosaire ; ils sont rares aussi les foyers de nos paroisses rurales où l'on ne récite pas, au moins durant l'hiver, le chapelet en commun.

La conclusion de ce rapide coup-d'œil sur l'histoire du Rosaire dans notre pays, c'est premièrement d'entrer dans cette confrérie. Il n'en est pas aujourd'hui de plus répandue dans l'Eglise et qui ait été plus exaltée par les Souverains Pontifes. Il n'en est pas, c'est un fait d'expérience, qui ait produit de plus abondants fruits de salut, il n'en est pas qui doive aller plus sûrement au Cœur de Jésus et à celui de sa très Sainte Mère qu'elle a pour but d'honorer en même temps. Il n'en est pas de plus simple et de plus facile. Il suffit, en effet, de se faire enregistrer en un centre canonique de la confrérie, à Saint Similien par exemple, pour les fidèles de Nantes ; de posséder un chapelet rosarié ; enfin, de réciter chaque semaine un rosaire, c'est-à-dire trois chapelets, en méditant tour à tour sur les quinze mystères.

C'est, en second lieu, d'établir dans nos familles, autant qu'il se peut faire, la pratique du chapelet en commun. Ainsi font, durant les longues soirées d'hiver, la plupart de nos familles chrétiennes de la campagne. Et je ne sais pas de spectacle plus beau que celui d'un père ou d'une mère récitant à haute voix cette prière, au milieu de leurs enfants et de leurs serviteurs qui répondent dévotement, tout en se livrant à de petits travaux. Pourquoi donc, à la ville, n'en ferait-on pas autant ? Le foyer domestique serait de la sorte transformé pour quelques minutes en sanctuaire : alors Dieu le regarderait d'un œil plus favorable, les principes chrétiens s'enracineraient plus profondément dans les cœurs, la famille deviendrait bientôt plus

croyante et plus pure. Je suis persuadé que cette pieuse coutume a largement contribué à graver la foi dans l'âme de nos paysans bretons et vendéens. À cette heure où la foi est plus que jamais menacée, prenons ce moyen de la fortifier chez nous.

C'est, enfin, de posséder personnellement un chapelet, de le porter sur nous et de le dire souvent. Louis XIV se faisait gloire de le réciter ; le célèbre Pasteur, tout grand savant qu'il était, aimait à l'égrener pieusement aux pieds de la madone : ne rougissons pas de suivre leur exemple.

C'est d'ailleurs la plus belle des prières, puisqu'elle nous appelle les principaux mystères de notre foi, puisqu'elle met sur nos lèvres, avec le symbole Catholique : le Pater, dicté par Jésus Christ, et l'Ave, divinement inspiré à l'archange Gabriel et à sainte Elisabeth. Embrassons ces pratiques, et nous pourrons, avec pleine confiance, dire à la sainte Vierge : « Notre-Dame du Rosaire, priez pour nous ».

Vingt-septième jour *Notre Dame de la Victoire*

Notre Dame de la Victoire, le vocable que nous allons étudier ce soir, nous reporte aux dernières années du seizième siècle, alors que la France se débattait en des luttes terribles, et que l'on se demandait si le royaume très chrétien, revendiqué par un prince protestant, allait cesser d'être Catholique. Mais il nous rappelle en même temps que la vraie foi finit par triompher chez nous, et que la tête de l'infernal serpent, qui se dressait pour nous infuser son venin, fut une fois encore écrasée par Marie.

Nantes faisait partie de la Sainte Union, et le duc de Mercœur y tenait haut et ferme le drapeau de la foi. On a critiqué l'ambition de ce prince, on a dit qu'il visait à mettre sur sa tête la couronne de Bretagne, qu'il revendiquait du chef de sa femme, héritière des Penthièvre. Je ne le nie point ; mais s'il avait des défauts, il avait des qualités aussi : il a vaillamment combattu pour la foi, et sa piété, louée par saint François de Sales, n'a jamais été contestée.

Dans ses luttes contre l'hérésie protestante, Mercœur avait recours à la force des armes ; mais il n'oubliait pas la prière, et, quand le succès avait couronné ses efforts, il était reconnaissant à Dieu et à Notre Dame.

C'est ainsi qu'en action de grâces de la victoire de Châteaugiron, remportée sur le comte de Soissons, il avait fondé aux Jacobins de Nantes une procession du Saint Sacrement le premier jeudi de chaque mois.

C'est ainsi que, par acte du 4 janvier 1592, il avait aussi fondé un curieux salut de la Vierge à la Collégiale. Il devait être solennellement chanté tous les dimanches, aux quatre grandes fêtes de l'année et aux huit fêtes de Notre Dame. Après les vêpres, un chanoine et le sous-chantre, tous deux en chape, se rendaient au pied de l'autel. Devant eux, deux enfants de chœur, revêtus de leurs aubes et dalmatiques, portaient chacun un flambeau, garni d'un cierge de cire jaune du poids de deux livres, l'un aux armes du duc, l'autre à celles de Marie de Luxembourg, sa femme. Arrivés au bas des degrés, ils entonnaient le Sub tuum, continué en musique par le chœur. Suivait le Magnificat, exécuté en faux bourdon. Après le psaume, on répétait l'antienne, puis venait le verset, et enfin l'oraison dans laquelle on demandait pour Philippe Emmanuel de Lorraine la victoire contre les ennemis de Dieu ; et en même temps pour la Bretagne et particulièrement pour la ville de Nantes et la Collégiale elle-même, la protection divine. Et « afin d'inciter le peuple à se trouver à ceste solennité et dévotieux service, la grosse cloche de ladite église sonnera douze gobbetz, qui commenceront après le son du Magnificat des vespres ordinaires, et finiront auparavant le commencement dudict service ».

Quelques mois plus tard, le 23 mai 1592, un triomphe, plus éclatant que tous les autres, fournit à Mercœur une occasion nouvelle de témoigner sa reconnaissance à Marie. La ville de Craon, qui tenait pour la Ligue, fut attaquée soudain par le prince de Dombes, chef des partisans du Béarnais en Bretagne. Mercœur courut à sa défense. Beaucoup de Nantais combattaient sous ses ordres ; on y voyait notamment le sire de Goulaine et son frère, ainsi que toute la noblesse du duché de Retz conduite à la bataille par le marquis de Belle-Isle. La victoire des Ligueurs fut complète et les rendit maîtres incontestés du pays. Le vainqueur fit porter aussitôt à Nantes onze canons, vingt-quatre enseignes de gens de pied, deux cornettes de cavalerie, ainsi que plusieurs prisonniers d'importance. Ceux-ci furent enfermés au château, et les drapeaux suspendus aux galeries du triforium dans la Cathédrale.

Quelques semaines après, le duc revint à Nantes et le peuple lui lit une entrée triomphale. Il fut conduit solennellement à la Cathédrale où le Chapitre le complimenta ; puis le Te Deum retentit en action de grâces pour les succès obtenus, pendant que les cloches annonçaient au loin la joie de la cité. Le dévoué serviteur de Marie voulut faire davantage et perpétuer sa reconnaissance envers la puissante protectrice qui lui avait donné la victoire.

Il habitait alors, ainsi que sa belle-mère, la duchesse douairière de Martigues, l'hôtel de Briord, bâti par Pierre Landais, et dont nous pouvons admirer encore la belle architecture gothique : il était donc, comme la plupart des grands seigneurs de cette époque, paroissien de Saint Vincent. La famille Landais s'était montrée généreuse pour cette église et y avait construit, du côté de l'épître, la chapelle de Briord, dont j'ai déjà parlé ; Mercœur voulut surpasser le puissant ministre, son devancier. Il acheta une partie de la cour de l'hôtel de Portric, dont le Mont de Piété nous marque aujourd'hui l'emplacement, fit percer le mur de l'église, du côté de l'évangile, et bâtit (1593) une Chapelle qui faisait pendant à celle de Briord. Il la dédia à Notre Dame de la Victoire. L'extérieur du monument, du moins à en juger par ce qui nous en reste, était d'une architecture assez simple ; mais l'intérieur en était richement décoré. Sur l'autel, on voit, à la place d'honneur, la statue de Notre Dame de la Victoire, entourée de celles de saint Philippe, patron du fondateur, et de saint François d'Assise, pour lequel il avait une particulière dévotion ; dans le riche vitrail qui éclaire la chapelle, brillent orgueilleusement le blason du duc et celui de la duchesse douairière de Martigues ; à la muraille, est suspendu le portrait de Mercœur, « en peinture d'environ deux pieds de hauteur, et d'un pied et demi de largeur ; il y est représenté à mi-corps, cuirassé, ayant la belle écharpe rouge que lui envoya Philippe II, roy d'Espagne, en 1595, transposée sur les épaules de droite à gauche ». Un chœur a été ménagé dans la chapelle neuve et contient dix stalles semées de croix de Lorraine. C'est là qu'au son de la cloche qui porte elle-même sur ses flancs le nom du prince, le recteur de Saint Vincent et les quatre chapelains, institués par Mercœur, viennent chanter l'office. Le duc, en effet, ne s'est pas contenté d'élever un nouveau sanctuaire à Marie ; il y a joint une importante fondation, au capital de 4,500 livres. Quatre chapelains doivent chanter tous les jours avec le Recteur l'office entier de Notre-Dame, dans la chapelle de la Victoire. Après nones, on célèbre au même autel une messe basse de Beata. Mais le samedi et les jours de fête de la Vierge, la messe est chantée, et le célébrant est assisté d'un diacre et d'un sous-diacre : de plus, tous les samedis, le saint sacrifice est précédé d'une procession autour de l'Eglise. Enfin, chaque jour, après complies, on chante le salut de la Vierge.

Notre Dame de la Victoire sourit encore à notre pays : bientôt ce fut la paix définitive, la paix dans la gloire et la prospérité. Le rêve trop humain de Mercœur s'était évanoui sans doute, et sa femme, la fille des Penthièvre, avait du renoncer pour toujours au trône tant convoité ; mais l'hérésie était vaincue chez nous et la foi triomphante ; Marie conservait son beau royaume terrestre, le plus beau après celui du ciel ; et la France restait, pour de longs siècles encore, la grande nation catholique.

La foi de la Bretagne allait aussi reflourir. L'ignorance religieuse et le désordre des mœurs, conséquences des discordes civiles, avaient réduit cette belle province à un état lamentable. Marie lui donna des apôtres : à nos frères du Léon et de la Cornouailles, Le Nobletz, Quintin et Maunoir ; à ceux de Vannes, les fondateurs de la Retrait ; à ceux de Saint Briec, le P. Leuduger ; à nous, le Bienheureux Grignon de Montfort. Ils s'en allèrent, comme les apôtres des temps lointains, jetant partout, sur cette terre féconde, la bonne semence ; et la semence leva magnifique, et l'ignorance religieuse disparut, et la vertu reflourit, et les sanctuaires de granit revirent leur splendeur d'autrefois, et des calvaires se dressèrent au long de tous les sentiers, et les communautés retrouvèrent leur ferveur, et les tiers ordres enrôlèrent partout des sujets, et l'on vit se multiplier les saints : la Bretagne était redevenue ce que nous la voyons encore : le coin de France le plus entêté dans sa foi, le plus généreux dans son dévouement.

Vingt ans avant la fondation faite par le duc de Mercœur et que je viens de raconter, le saint pontife Pie V avait institué (1571) la fête de Sainte Marie de la Victoire. C'était à la suite de la bataille de Lépante, pour remercier Marie de ce brillant fait d'armes, du à sa puissante intervention.

Notre Dame de la Victoire, c'est donc Marie sauvant l'Eglise universelle des attaques musulmanes et conservant à l'Europe la foi Catholique. Notre Dame de la Victoire, nous l'avons dit aussi, c'est Marie sauvant l'Eglise de France des attaques de l'hérésie protestante, et gardant à la grande Nation, ainsi qu'à notre petite Bretagne, la foi catholique. Reconnaissance donc, pour le passé, à Notre Dame de la Victoire ; et

confiance pour l'avenir.

Marie ne peut pas être vaincue, et quand elle prend une cause en mains, cette cause est assurée du triomphe. Confions-lui donc la foi de notre France, la foi de notre chère Bretagne. Vous savez à quel point elle est actuellement menacée. Depuis plus d'un siècle et je puis bien le dire, depuis vingt ans surtout, l'Enfer et ses suppôts lui livrent de terribles assauts. Notre Bretagne n'est pas épargnée, que dis-je ? elle est en butte à de plus violentes attaques : il semble que les impies aient deviné qu'elle constitue la réserve de la France chrétienne, qu'elle est cette forteresse presque inaccessible, dans laquelle se réfugient les derniers défenseurs après la prise de la cité, et ils en font le siège avec une rage et une habileté sataniques. Restons fidèles à Marie, dont le bienheureux Père Montfort nous a dit le rôle ici-bas et chanté les grandeurs ; comme aux jours lointains des luttes contre l'hérésie, multiplions les hommages à son nom, les appels à son invincible puissance, et elle sera pour nous, aujourd'hui comme hier, Notre Dame de la Victoire.

Vingt-huitième jour *Notre Dame de Bon Garant*

La contrée qui s'étend au nord-ouest de Nantes, et qu'occupait jadis la vaste forêt dont j'ai parlé déjà, compte beaucoup de sanctuaires consacrés à Marie et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. (Le culte y fut-il porté par les premiers chrétiens que la persécution forçait à s'y réfugier ? Fut-il un moyen employé pour vaincre les druides dont les pratiques superstitieuses y trouvaient un asile impénétrable ? Nul ne le sait, nul sans doute ne le saura jamais. Ce qui est certain, c'est que Marie possède sur ce territoire plusieurs chapelles vénérées depuis de longs siècles : à Nantes, N. D. de Miséricorde ; à Orvault, N. D. des Anges ; à Treillières, N. D. des Dons ; à Grandchamp, N. D. des Fontaines ; au Temple, N. D. de Toutes Vertus ; à Sautron, N.-D. de Bon Garant. Et une légende populaire prétend que jamais le tonnerre ne tombe dans le triangle formé par N. D. des Anges, N. D. des Dons, et N.-D. de Bon Garant. C'est de celle-ci que je viens vous parler ce soir.

Les druides ont habité ce pays, et les monuments en témoignent. Les Romains y sont venus après eux et ils y avaient porté le culte de leurs fausses divinités. Où le diable avait été honoré, les chrétiens voulurent honorer le vrai Dieu.

Les traditions rapportent que de pieux ermites s'y sanctifièrent : ce qui les confirme, c'est que, dans le champ de l'Ermitage, les paysans heurtent encore du sec de leur charrue les débris d'un très antique monument, et que, dans la chapelle actuelle on vénère toujours la tombe anonyme d'un ermite, mort, il y a bien des siècles, en odeur de sainteté.

Les Normands, vous le savez, avaient saccagé Nantes. Au milieu du XI^e siècle, leurs ravages n'étaient pas tous réparés. L'église de Saint Cyr et de Sainte Julitte, située entre la préfecture et le cours Saint-André, restait en ruines. Pour la relever, Budic, comte de Nantes, et sa femme Adoïs donnèrent aux religieuses qui vivaient à l'ombre de ce sanctuaire désolé la terre de Bois Garant. Bientôt Saint-Cyr et Bois Garant passèrent entre les mains des religieuses de N.-D. du Ronceray, à Angers ; le second devint un prieuré.

Une chapelle, si elle n'existait déjà, y fut fondée, et un chapelain ne tarda pas à y accueillir le peuple chrétien. Celui-ci, en effet, aimait la petite chapelle ; le Bois Garant était devenu le Bon Garant, et, encouragé par ce nom plein de promesses, on y venait prier Notre Dame. Marie récompensa par d'éclatants et nombreux miracles, c'est un duc de Bretagne qui en témoigne, la confiance de ses fidèles, et le concours s'en accrut encore. Mais la chapelle était antique, trop étroite et maltraitée par le temps, indigne de Marie par conséquent. Un plus bel édifice allait lui succéder.

Non loin de Sautron, dans le bourg même de Couëron, s'élevait le château ducal de la Gazoire, où François II aimait à résider. La forêt voisine de Sautron était aussi propriété des ducs, et François, ami des fêtes et des plaisirs, y déployait souvent le luxe de ses chasses princières. À deux pas de Bon Garant, il possédait un rendez-vous de chasse, l'antique manoir de Bois-Thoreau. J'ai dit déjà qu'il était très religieux ; non content d'avoir rebâti quelques années auparavant N. D. des Dons, il voulut aussi relever de ses ruines la chapelle de Bon Garant. Était-ce à la suite d'un vœu, comme le rapporte la tradition, et pour remercier Marie de l'avoir garanti à la chasse d'un terrible danger ; et faut-il croire que le taureau sauvage auquel il échappa, grâce à la protection de la Vierge, donna son nom au manoir voisin ? Était-ce, connue l'affirme un vieil auteur, messire

Vincent Charron, pour obtenir de la Vierge qu'elle garantit sa Bretagne contre les entreprises des Français ? Ce qui est incontestable, c'est qu'il fit les choses princièrement. Il rebâtit la chapelle en belles pierres de granit, et il y ajouta, pour le prêtre chargé de la desservir, un manoir qui existe encore. La dédicace de l'église se fit solennellement : le duc, la duchesse, toute la cour étaient là, déployant leurs riches costumes sous les yeux de la foule émerveillée ; et l'évêque de Sinople, coadjuteur de Rennes, procéda à la consécration.

Après ces fêtes, le pèlerinage prit un essor plus grand. Le duc allait à Bon Garant entendre la sainte messe avant de partir pour la chasse : c'était la chapelle ducale, et la tribune réservée à la cour, ainsi que les armoiries et les hermines bretonnes, en témoignent encore. François d'ailleurs l'aimait beaucoup et lui-même, dans un acte qui subsiste, parle de sa « singulière dévotion » pour elle.

Les pèlerins y accouraient en grand nombre et laissaient de généreuses offrandes. Le chapelain, messire Jehan Charette, les recueillait et, dans sa charité, il voulut en faire bénéficier les pauvres. Il construisit un vaste asile pour héberger les pèlerins et recevoir gratuitement les pauvres gens qui venaient de fort loin invoquer Marie. Le duc lui-même ne dédaignait pas d'y descendre avec les seigneurs de sa suite « toutes et quantes fois » qu'il venait à sa chère chapelle, et le chapelain s'empressait à honorer le prince bienfaiteur. Aussi François, à sa prière sans doute, pour aider les pèlerins « qui y affluent et abondent » à cause des merveilleux et innumérables miracles qui s'accomplissent en ces lieux ; « pour l'honneur et révérence de Dieu et de la benoïste Vierge Marie Notre Dame » ; pour participer « aux mérites, oraisons, pèlerinages et prières » de la foule chrétienne ; et aussi pour la « singulière dévotion » qu'il éprouve envers ce petit sanctuaire, exempté d'impôts à perpétuité l'asile charitable bâti par le bon prêtre.

Après l'avoir assidûment visitée durant les jours de sa prospérité, François put saluer encore sa chère chapelle à la veille de mourir. Vieilli parle chagrin plus que par les années, attristé par les menaces de la France, et les inquiétudes de l'avenir, le prince s'était retiré avec ses deux filles au château de la Gazoire. Bien que malade et épuisé, il chassait encore dans la forêt de Sautron. Un jour, sans doute, suivant sa coutume, il avait entendu la messe à Bon Garant, il fit une chute de cheval. On le transporta dans son manoir du Bois-Thoreau, d'où il put jeter un dernier regard sur sa chapelle tant aimée, et de là à la Gazoire. Quelques jours plus tard, il y mourut chrétiennement.

Bon Garant ne devait plus voir de ducs ni de cortèges princiers à ses fêtes. Marie cependant continua d'y recevoir les hommages de ses fidèles. Chaque année, le 2 juillet, fête de la Visitation, les paroisses d'alentour s'y rendaient en procession, et l'on comptait ordinairement plus de 15 000 pèlerins. Malheureusement des désordres s'y glissèrent et l'évêque les interdit. Les voisins du moins ne cessèrent pas de visiter la chapelle ; la paroisse de Sautron garda l'usage d'y faire la procession du mois, et chaque vendredi on y célébrait la sainte messe.

Au X^{IV}e siècle, la première chapelle avait essuyé sans dommage le feu des canons anglais (1381) ; et les paysans avaient accumulé dans un coin du monument, comme un singulier ex-voto, les boulets recueillis aux alentours. La Révolution les transporta à l'arsenal de Nantes, mais là se bornèrent ses dépredations. Et si l'antique pèlerinage n'a plus l'éclat d'autrefois, si le chapelain n'occupe plus son manoir, si l'asile charitable n'est plus ouvert aux pauvres gens, la chapelle subsiste cependant, soigneusement restaurée dans le goût du X^Ve siècle, et les chrétiens du voisinage y vont toujours prier Notre Dame de Bon Garant.

Le chanoine Vincent Charron écrivait au X^{VII}e siècle : « Cette chapelle commença dès lors à être fréquentée des peuples non seulement circonvoisins, mais aussi des lieux les plus éloignés de la province, et fut nommée Notre-Dame de Bon Garant, tant pour ce que le duc François demandait à la Vierge qu'elle le garantit des courses des Français, contre lesquels il avait guerre pour lors, que parce qu'elle garantissait et défendait tous ceux qui la réclamaient sous ce nom-là ».

Marie, gardienne de la patrie, Marie, bouclier des chrétiens contre les dangers qui les menacent, voilà ce que signifiait autrefois Notre Dame de Bon-Garant, voilà à quels titres nous devons encore l'invoquer aujourd'hui. Vous connaissez, mes Frères, le texte du Psalmiste : « Si le Seigneur ne protège un état, c'est en vain qu'ils veillent ceux qui sont chargés de sa garde ». C'est la religion qui est la sauvegarde des Etats ; c'est Dieu seul qui est capable de les sauver. Marie partage cette charge avec lui, et elle protège les peuples qui se réclament de sa protection. Il en est un qu'elle aime par dessus tous les autres. Nous sommes toujours

les fils aimants de la Bretagne ; mais nous sommes aussi les fils de la France : et c'est la France qui est la plus aimée de Marie, la France dont on a dit qu'elle est sur terre le royaume de la très sainte Vierge, regnum Galliæ, regnum Mariæ. Ne l'oublions pas, mes Frères, et dans ces jours inquiets, jours de transformations sociales, de dangers extérieurs, de dissensions intimes, aimons à invoquer, comme autrefois François II, le père d'Anne de Bretagne, deux fois reine de France, Notre Dame de Bon Garant.

Si la patrie court des dangers, nous aussi nous sommes exposés parfois à des malheurs, à des accidents terribles et de toute nature. Pourquoi n'imiterions-nous pas nos pères ? Quand grondait le tonnerre, ils invoquaient sainte Barbe ; quand la peste jetait partout l'épouvante, ils se vouaient à Notre Dame des Langueurs, à Saint Roch, ou bien encore à Saint Sébastien d'Aigne ; dans les dangers de toute sorte, ils recouraient à Notre Dame de Bon Garant : et souvent leur confiance naïve était récompensée. La foudre gronde toujours et, malgré nos paratonnerres, elle fait de nombreuses victimes ; la contagion sévit très souvent encore, et les sérums ne suffisent pas à la rendre inoffensive ; les chemins de fer et les automobiles n'ont pas supprimé les périls des voyages ; la vapeur n'a guère diminué le nombre des naufrages ; les fusils n'ont fait qu'augmenter les dangers de la chasse... Comme autrefois, nous courons des dangers, comme autrefois nous sommes exposés à des accidents, comme autrefois mettons notre confiance en Notre-Dame de Bon-Garant.

Vingt-neuvième jour ***Notre Dame de Contratacion*** ***ou du Commerce***

Je voudrais vous parler ce soir d'un vocable de la très sainte Vierge à Nantes, inconnu sans doute à la plupart d'entre vous. Du XV^e au XVIII^e siècle, il fut cher à beaucoup d'habitants de cette paroisse et, de nos jours, il conviendrait encore à bon nombre des paroissiens de Saint Nicolas. C'est Notre Dame de la Contratacion, ou en français, car le mot contratacion est espagnol, Notre Dame du Commerce.

Mais comment une dévotion nantaise pouvait-elle avoir un nom espagnol ? À l'époque dont j'ai parlé, il y avait un très grand nombre d'Espagnols à Nantes ; et l'on peut affirmer qu'ils avaient en mains une grande partie du commerce de cette ville. Ils étaient, suivant l'expression, commune alors et que j'ai déjà employée, marchands à la Fosse, c'est-à-dire, armateurs et riches armateurs, car la plupart des terrains de ce quartier leur appartenaient. Plusieurs sans doute rentrèrent dans leur pays d'origine avec la fortune qu'ils avaient amassée ; beaucoup aussi devinrent définitivement nos concitoyens. Ils mêlèrent le sang des Hidalgos à celui de nos meilleures familles, et plusieurs d'entre eux arrivèrent aux postes les plus éminents. On en vit s'asseoir dans le fauteuil des Maires de Nantes ou sur les sièges fleurdelisés des présidents de la Chambre des Comptes ou du Parlement de Bretagne.

Isolés sur la terre étrangère, ils éprouvèrent tout d'abord le besoin de se grouper et formèrent une compagnie, qui, composée de commerçants, ne tarda pas à devenir une Bourse. Ils se réunissaient dans la Tenue d'Espagne, dont la rue de ce nom perpétue le souvenir en Saint-Donatien ; ils se réunissaient aussi, pour leurs affaires, tout près d'ici, dans la maison et le jardin de la « Nation d'Espagne », que rappelle le Café des Quatre Nations.

Leur compagnie, dont faisaient déjà partie plusieurs commerçants nantais existait depuis de longues années quand, le 29 décembre 1493, le roi Charles VIII, mari de notre duchesse Anne, la rétablit dans tous ses droits. Ses membres nantais jouissaient de précieux privilèges à Bilbao et dans d'autres villes d'Espagne ; en revanche, les commerçants espagnols avaient aussi des privilèges à Nantes.

Fidèles aux traditions de leur pays, où la foi est profonde et le culte de la sainte Vierge plus développé que partout ailleurs, les fondateurs de la société de Contratacion en firent une confrérie, et la placèrent sous le patronage de Notre Dame.

C'est dans l'église des Cordeliers, dont les ruines lamentables se voient encore, à droite du chœur, que se trouvait la chapelle de la Nation d'Espagne, centre de notre confrérie. Ses membres, tous opulents et dévoués à Marie, se plaisaient à enrichir leur sanctuaire national. Partout, sculptées sur les murailles ou peintes dans les vitraux, étincelaient les armes de Castille, de Léon, d'Aragon, de Biscaye ; partout, sur les riches mausolées dont son enceinte était encombrée, se lisaient des noms espagnols, francisés parfois,

reconnaissables toujours, des Darrande, des Ruys, des Myrande, des Complude, des Despinoze, d'autres encore, tous connus à Nantes comme en Espagne, tous marchands à la Fosse. La petite chapelle était comme un coin, comme une vision de la patrie lointaine.

Les opérations commerciales de la Contratacion avaient lieu dans la maison de la Nation d'Espagne ; ses réunions pieuses dans la chapelle des Cordeliers. La confrérie était présidée par un consul, encore un mot qui sent le négoce élu chaque année par les confrères, et dans la liste de ces présidents on trouve, non seulement les noms les plus notables de la colonie espagnole, mais aussi ceux des plus célèbres commerçants nantais de cette époque. Chaque nouveau membre fait, en entrant, serment « d'honneur et de probité » ; prend l'engagement de se trouver « ès-jours de festes ordonnées à la chapelle des Cordeliers, aux processions et offertes » ; remet quatre écus au trésorier de la compagnie ; enfin donne une « aumône aux pauvres et à Sainte Clère » à la manière accoutumée, selon sa volonté.

A la mort d'un confrère, le lendemain de son enterrement, l'association faisait célébrer aux Cordeliers une messe de Requiem « à haulte voix ». Pour cela elle avait fait la dépense d'un drap de velours, que l'on devait rapporter fidèlement, après le service, « au logeix de Monsieur le Consul ».

Un accord avait été passé avec les Cordeliers pour le service de la confrérie : les marchands espagnols étaient pieux et sans doute mais du faste, aussi les cérémonies étaient nombreuses et devaient être solennelles.

Il y avait trois processions chaque année, celles de la Chandeleur et des deux fêtes-Dieu. Les confrères y devaient assister, sous peine de payer un écu de soixante sols. Aux processions des fêtes-Dieu, tous les religieux devaient être « chappés », et tenir à la main un cierge. Le Saint Sacrement devait être porté d'abord autour du cloître où un reposoir était dressé, puis dans les deux cours de la maison, et revenir, par la rue, dans l'église. Une seconde bénédiction était donnée à l'autel de la chapelle espagnole, et le Saint Sacrement était reporté au maître-autel.

Les religieux devaient en outre chanter vingt grand'messes solennelles, avec diacre et sous-diacre, chantres et enfants de chœur. Le jour du Sacre et de son octave, qui étaient évidemment les deux principales fêtes de la confrérie, la messe devait être célébrée avec plus de pompe : aux ministres des fêtes ordinaires s'ajoutaient un prêtre assistant, un maître des cérémonies, quatre chantres chappés, et tous les religieux de la communauté devaient être présents au grand chœur.

Les membres de la confrérie assistaient fidèlement à ces fêtes ; ils devaient, en outre, aller six fois par an à « l'offerte » ; le consul donnait un écu au célébrant de l'Épiphanie, ordinairement le religieux qui avait été roi « à la cérémonie du gâteau ».

Deux fois par an, le jour du Sacre et celui de l'octave, les confrères se réunissaient dans un déjeuner commun. Ils avaient à leur disposition, pour cette fin, une des salles de la communauté, et, pendant longtemps, ce fut une salle particulière qui portait leurs armes au plafond.

Comme tant d'autres, la confrérie tomba au XVIII^e siècle, en 1733. Depuis longtemps déjà, elle ne comptait plus d'Espagnols. On a au même décidé, en 1662, de ne plus admettre aucune personne qui ne fût « originaire de la ville ou faubourgs, ou marié avec femme ou fille de ladite ville ou faubourgs ». En outre, pour y être admis, il fallait l'avis favorable de douze membres et du consul. La confrérie n'était plus espagnole ; en revanche, elle était bien nantaise.

Jésus-Christ, en nous apprenant à prier, a mis ces paroles sur nos lèvres : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ». Il ne nous interdit donc point de lui demander les biens temporels, et l'Eglise, par les usages et les prières de sa liturgie, nous en donne l'exemple. Nos ancêtres le savaient bien; ils ne manquaient point d'intéresser les saints à leurs affaires et d'appeler la bénédiction de Dieu sur toutes leurs entreprises. Aussi, quand nos « marchands » nantais construisirent une Bourse pour leur commerce, ils voulut y joindre une chapelle et y attacher un aumônier. Ces riches armateurs qui, le soir, s'en allaient fièrement à la Bourse, en habit de soie et l'épée au côté, ne rougissaient pas de s'agenouiller le matin dans leur chapelle de Saint Julien, pour recommander au maître de la tempête les bateaux chargés de richesses, qu'ils expédiaient sur les océans. Les mêmes motifs et la même confiance les conduisaient aux autels de Notre-Dame, et les portaient à s'enrôler dans ses confréries. Vous donc, mes Frères, qui cherchez à acquérir, dans le commerce ou

l'industrie, l'aisance et même la fortune, et vous qui demandez simplement à un travail plus modeste le pain de chaque jour, suivez ces exemples, priez Dieu et la Vierge de vous bénir.

Toutefois, n'oubliez pas ceci : les commerçants d'autrefois respectaient Dieu. ses mystères, son nom et ses commandements. Alors, on ne violait pas la sainte loi du dimanche par un travail maudit ; alors, à l'exemple de notre Jacques Cassard, qui imposait, même à des flibustiers, sous peine « de perdre leur part » de prise, l'engagement de ne pas « jurer le nom de Dieu », on ne souffrait pas dans les magasins ou les ateliers les impiétés et les blasphèmes ; alors, on s'agenouillait à la table sainte, et bien rares étaient ceux qui ne remplissaient pas « leurs devoirs ». De même, si vous voulez que Dieu écoute vos prières, il ne faut pas insulter à son nom, attaquer ses mystères, fouler aux pieds ses lois ; si vous voulez que la Mère vous protège, il ne faut pas crucifier à nouveau le Fils.

Les membres de notre confrérie faisaient serment « d'honneur et de probité ». Ils savaient le tenir. À cette époque, la probité commerciale était intacte, la parole du marchand valait un contrat, la fraude était inconnue, la marchandise toujours de bon aloi. Tous aujourd'hui, parmi ceux qui se livrent au commerce ou à l'industrie, seraient-ils dignes d'un tel éloge ? Peut-être serait-il imprudent de l'affirmer. Pour vous, mes Frères, si vous voulez que Marie vous protège, et que Dieu vous bénisse, vous marcherez sur les traces de vos pères, vous tiendrez votre « serment d'honneur et de probité ».

Trentième jour *Notre Dame de la Délivrance*

Parmi les vocables sous lesquels Marie est honorée chez nous, il en est un que la plupart ignorent, et qui mérite d'être signalé : Notre Dame de la Délivrance.

Nos pères avaient placé son image à l'entrée des ponts, tout près de la forteresse de Pirmil. Ils voulaient, dit-on, remercier la sainte Vierge de la protection qu'elle avait exercée sur la cité menacée par les protestants ; mais c'était certainement aussi pour obtenir qu'elle les délivrât à l'avenir des attaques de l'ennemi.

Les débris pittoresques du vieux château ont été renversés, il y a longtemps déjà (1839) ; la madone a disparu comme eux. Cependant le petit peuple est resté fidèle au culte qu'il avait voué à Notre Dame de la Délivrance, et il est encore un coin de notre ville où se perpétue cette dévotion.

Toutefois ne cherchez pas dans nos riches basiliques : il n'y en a pas de trace ; n'explorez pas davantage nos larges rues et nos places modernes : ce n'est pas là que se manifeste la piété populaire, elle y serait mal à l'aise. Allez dans un de nos plus vieux quartiers, dans la rue des Carmes, autrefois si fréquentée par les dévots serviteurs de Notre Dame, presque en face de cette antique maison à l'enseigne du « Vieux Nantes », dont la façade de bois et d'ardoise surplombe la chaussée, réjouissant notre regard déshabitué de ces formes vénérables et nous reportant cinq siècles en arrière. Arrêtez-vous au numéro 15, et suivez une allée longue, étroite, à l'odeur de moisi. Au fond est une cour entourée de bâtiments : c'est là. À droite, sur la façade d'une maison plus basse que les autres et relativement récente, dans une sorte de fenêtre aveugle que surmonte un fronton, a été encastré un plein relief qui attire tout de suite les yeux par ses couleurs voyantes. C'est un arc en accolade, rappelant quelque peu le triforium de la Cathédrale, mais d'un travail incomparablement moins fin ; au centre, posée sur un socle, est une Vierge-Mère, portant sur son bras droit le divin Enfant et, de la main gauche, lui présentant le sein. A la hauteur des épaules de la madone sont suspendus deux anges ; et, dominant le tout, on voit un Père Eternel coiffé de la tiare. Au-dessus de l'arc se lit l'inscription : « Notre Dame de Délivrance » ; au-dessous est un support abrité pour recevoir les cierges ainsi qu'un tronc pour recueillir les offrandes. Le bas relief a été repeint tout récemment avec des couleurs diverses où dominent le blanc et le bleu, dans ce ton cru qui tire l'oeil et qu'affectionne le menu peuple. La Vierge a les traits gros et assez vulgaires ; elle paraît antique et peut-être est-elle antérieure aux décors qui l'entourent. D'où vient-elle ? Ornaient-elle déjà la façade d'une maison plus ancienne située au même lieu ? Est-ce un débris du couvent des Carmes qui était proche ? Provient-elle, comme quelques-uns l'ont pensé, de la démolition de la porte de Sauvetour ? Le peuple l'ignore et, sans s'en inquiéter, continue de vénérer sa chère madone. On l'invoque surtout pour les femmes enceintes, et l'on y fait brûler des cierges pour obtenir leur heureuse délivrance.

On trouve une autre madone, honorée sous ce même vocable, à l'extrémité du diocèse de Nantes, dans la

paroisse récente de Trescallan. Près des limites de Piriac, à deux pas du manoir de Lauvergnac et non loin de la mer, est le pauvre hameau de Brenda. Il ne se compose actuellement que de trois ou quatre masures, mais il eut jadis plus d'importance: les gens du pays sont unanimes à déclarer qu'il a connu des jours de prospérité, presque des jours de gloire. Ce n'est pas un récit purement légendaire ; les Celtes en effet y ont laissé un tumulus et les Romains des ruines. Les paysans racontent volontiers qu'il exista naguère un premier Brandu sur le rivage même, entre Belmont et Lérat, et qu'il fut détruit à une époque très reculée par les envahissements de la mer. Ils ajoutent qu'aux grandes marées, quand le reflux laisse un large espace à découvert, on aperçoit encore sur les roches de Belmont des blocs énormes, certainement taillés de main d'homme. Le propriétaire d'un champ voisin, en cultivant sa terre, y a constaté l'existence de trois couches bien distinctes, le sable d'abord, puis des débris de constructions, et au-dessous le sol arable. Quels bâtiments s'élevèrent la jadis ? Y eut-il un petit port dans le genre de celui de Lérat, ou même plus important ? Les Romains y avaient-ils établi un entrepôt de marchandises ? Les mines d'étain qu'ils exploitèrent dans le voisinage y avaient-elle attiré de nombreux commerçants ? Les ruines n'ont pas dit leur secret, et il est à croire que l'océan, qui les recouvre en partie, ne le livrera jamais.

Un second Brandu fut construit, après la catastrophe, à quelque distance du premier. Il existe encore, mais bien déchu. On y compta jusqu'à douze fours, marque évidente d'une agglomération assez considérable. Nous avons dit ce qu'il est aujourd'hui.

En des temps lointains, qu'il est impossible de préciser, même approximativement, les habitants de Brandu, très éloignés de Guérande, leur centre paroissial, avaient élevé une chapelle dédiée à la sainte Vierge, et choisi la Visitation pour fête patronale. On en ignore l'origine, mais on sait qu'elle était en grande vénération. Les marins du pays la visitaient régulièrement au départ et à l'arrivée. En mer, quand grondait la tempête, ils invoquaient leur puissante patronne et lui faisaient des vœux. Pas un navire ne passait en vue de la chapelle, que les matelots ne saluassent pieusement la madone de Brandu : Dans les nécessités publiques, soit maladies, soit dérangement des saisons, les paroisses voisines, mais surtout Guérande, y venaient processionnellement solliciter l'intervention de Notre Dame. Les habitants du pays rappellent encore, avec une fierté mêlée de tristesse, que leur chapelle reçut en même temps jusqu'à sept bannières de paroisses différentes. Beaucoup de personnes allaient aussi en particulier s'y recommander à la Mère de Dieu.

Comme tous les lieux de pèlerinage, Brandu avait sa fontaine et son calvaire, que l'on y vénère toujours. Ce dernier porte une date à sa base, 1625.

Il semble pourtant que, dès cette époque, l'étoile de Brandu commençait à pâlir. Peut être faut-il en chercher la cause dans le voisinage des Protestants. On sait que l'hérésie avait à Piriac de nombreux adhérents, excités et soutenus par un ministre fort entreprenant ; de plus, le sire de Tournemine, baron de Campzillon, dont dépendait notre village, avait aussi embrassé la réforme, et ne pouvait manquer d'exercer, du manoir de Kerjean où il résidait, une puissante et néfaste influence sur ses vassaux.

A la fin du XVII^e siècle (1698), les habitants de la frairie résolurent de construire une autre chapelle plus centrale. Ils choisirent comme emplacement au tertre isolé de toute habitation, afin d'éviter, semble-t-il, les compétitions intéressées des différents villages. Toutefois, s'ils se montraient infidèles à Brandu, ils ne l'étaient pas à Notre Dame, et la chapelle de Trescallan, tel était son nom, fut aussi dédiée à la sainte Vierge, sous le vocable de N. D. de Miséricorde.

Le sanctuaire de Brandu subsista néanmoins, et les pieux fidèles ne cessèrent point d'y faire des pèlerinages. Ils y trouvaient toujours la vieille madone tant vénérée. C'était une statue en bois doré représentant la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus dans ses bras. Elle avait les traits forts et accentués des femmes du pays, sans rien cependant de ridicule et d'inconvenant. Le socle portait une inscription : « Notre Dame de la Délivrance ». Pourtant la chapelle et la statue elle-même n'étaient guère désignées que par le nom de Notre-Dame de Brandu.

Les anciens racontent que, pendant les dévastations sacrilèges de la Révolution, leurs pères, voulant soustraire la sainte image à la profanation, l'avaient enlevée de la chapelle et cachée dans la demeure de l'un d'eux ; et la légende, brodant sur une translation très naturelle sans doute et opérée secrètement, ajoute que la Bonne Mère, ne trouvant pas ce lieu convenable, alla d'elle-même prendre domicile chez un autre habitant du village.

La paix enfin revenue, l'antique statue reprit sa place dans la chapelle de Brandu, et continua d'y recevoir les hommages de ses fidèles. Parmi ceux-ci, en remarqua, durant plusieurs années, un personnage mystérieux dont nul ne sut jamais le nom, peut-être un ancien religieux chassé de son monastère par la Révolution, et qui poursuivait dans cette solitude les méditations auxquelles jadis il se livrait dans le cloître.

Cependant les pèlerins de Brandu devenaient de moins en moins nombreux. Le village n'était plus qu'un hameau insignifiant ; d'un autre côté la chapelle de Trescallan avait son desservant et ses offices réguliers ; la désormais se dirigeait la foule, la désormais devait être honorée Notre Dame. De plus c'était assez, pour cette population pauvre, d'entretenir une église ; la chapelle de Brandu ne fut bientôt plus qu'une ruine. On se résolut à transporter l'antique statue dans l'église de Trescallan. Elle y est encore, vénérée des fils comme autrefois des pères. Quant à Brandu, il pleure toujours sa madone et sa chapelle, dont il ne reste pas pierre sur pierre. Les derniers débris en ont été transportés à la Turballe et sont entrés dans la construction des premières maisons de ce bourg. Peut-être verra-t-on quelque jour, dans cette importante agglomération, chef-lieu de la commune dont le centre paroissial reste à Trescallan, surgir une nouvelle chapelle, qui certes répondrait à un besoin pressant. Ne serait-il pas juste de lui donner pour patronne Notre-Dame de la Délivrance ?

Le vocable que nous venons d'étudier doit nous rappeler tout naturellement les derniers mots de la sublime prière que Jésus-Christ lui-même a placée sur nos lèvres : « Libera nos à malo, Délivrez-nous du mal ». Tous les commentateurs de l'Oraison dominicale disent que, par ces paroles, nous demandons à Dieu de nous délivrer des maux du corps, mais surtout de ceux qui menacent les âmes. Nous supplions le Seigneur d'écarter de nous le péché et de nous délivrer de la puissance du diable. Beaucoup traduisent, en effet, « libera nos à malo », par délivrez-nous du méchant, c'est-à-dire, du démon. Or, ce que nous demandons directement à Dieu, nous pouvons prier Marie de le solliciter pour nous : sa prière, toujours bien accueillie, obtient infailliblement son effet, et c'est ainsi qu'elle mérite d'être appelée Notre-Dame de la Délivrance. Continuons donc de demander à la sainte Vierge de nous délivrer de la tempête, des intempéries, de la contagion, des accidents qui nous guettent, de tous les maux temporels qui nous menacent. Demandons-lui plus instamment encore de nous délivrer du péché, et de nous donner la main pour nous aider à traverser les fanges de la terre sans souiller notre robe d'innocence. Demandons-lui enfin de nous délivrer de la puissance du démon. Beaucoup de gens, surtout à la campagne, voient du diable partout, dans leurs étables, dans leurs laiteries, même dans leurs demeures, et sollicitent des bénédictions et des prières pour se délivrer de ses maléfices. Bien de mieux assurément, à condition que l'on sache se garder des exagérations et des pratiques superstitieuses. Mais on néglige de voir le démon la surtout où il se trouve, dans le monde, rôdant autour de nous pour nous dévorer. Le Maître a dit : « Le monde est tout entier sous l'influence du malin esprit ». La parole divine se justifie tous les jours : c'est le diable qui mène le monde. Demandons à Marie de nous défendre contre lui, nous, nos familles, nos paroisses, notre pays, et, dans cette intention, répétons avec confiance : « Notre-Dame de la Délivrance , priez pour nous ».

Trente-et-unième jour *Notre Dame des Cœurs*

Pour terminer cette revue incomplète et rapide des noms sous lesquels la sainte Vierge est honorée chez nous, étudions un vocable inventé, je crois, par le Père Montfort, grand missionnaire et non moins grand serviteur de Marie : Notre-Dame des Coeurs.

Au mois de juin 1710, le Bienheureux donnait les exercices d'une mission à Saint Donatien, alors paroisse rurale et séparée du faubourg Saint Clément par une vaste lande. La population accueillit l'homme de Dieu avec faveur, et ses prédications eurent un plein succès. Son zèle lui fit pourtant, là comme ailleurs, courir quelques dangers. Il apprend, un dimanche, que des jeunes gens, attablés dans un de ces cabarets qui pullulent aux abords des grandes villes, y causent du scandale. Le saint homme n'hésite pas ; seul, car nul n'accepte de l'accompagner, il se rend en ce mauvais lieu. La salle est remplie et l'on devine les scènes qui s'y déroulent, au soir d'une journée passée tout entière en débauches : les uns hurlent, de leurs voix avinées, des refrains obscènes ; d'autres se livrent, au son d'instruments criards, à des danses effrénées ; d'autres, enfin, se querellant, vomissent à pleine bouche les injures et les blasphèmes. Montfort s'agenouille au milieu de la salle et récite un Ave Maria ; puis, se relevant, il brise les instruments de musique et renverse les tables

des buveurs. Ce fut, tout d'abord, de la stupeur chez ceux-ci ; ce fut bientôt de la colère : dix épées sortirent du fourreau. Le Bienheureux se dresse, calme et intrépide, devant ces furieux, son chapelet dans une main, dans l'autre un crucifix. Les malheureux ne purent supporter la flamme de son regard ; ils s'enfuirent, laissant le prêtre seul avec l'aubergiste auquel il s'efforça de faire comprendre l'indignité de sa conduite.

Inutile d'ajouter que, avec un tel apôtre, la mission fut admirablement fructueuse. La procession de clôture fut magnifique. Montfort avait fait exécuter par les dames de la paroisse quatorze grands étendards en satin, destinés à être portés en tête d'autant de groupes distincts de fidèles, qu'il appelait ses escadrons. Le cortège se déroula splendide, dans la campagne, et quand la foule se fut assemblée autour du trône champêtre sur lequel avait été placé le très saint Sacrement, le prédicateur parla de manière à tirer les larmes de tous les yeux.

Comment oublier de pareilles scènes et les enseignements donnés par un tel apôtre ! Celui-ci, d'ailleurs, laissait deux monuments chargés de perpétuer le souvenir de son œuvre. Le premier était un calvaire qui, plusieurs fois renouvelé, se dresse encore, au chevet de la basilique actuelle, dans le cimetière paroissial ; le second était une chapelle de la sainte Vierge. À deux pas du calvaire qu'on érigeait, dans l'enceinte du même cimetière, existait une vieille et pauvre chapelle ; un évêque de Nantes, du VI^e siècle, Epiphane (569-515), l'avait bâtie, au retour d'un voyage en Palestine, y avait déposé des reliques de saint Etienne et la lui avait dédiée. Il y était venu plus tard dormir son dernier sommeil, et nous avons vu naguère un débris de son tombeau récemment découvert. Le petit sanctuaire avait traversé les siècles et les révolutions sans grands dommages, et, malgré quelques injures du temps et quelques remaniements, on pouvait le dire intact. Toutefois, il n'avait plus guère que les apparences d'une chapelle. Dubuisson-Aubenay écrivait, en 1637 : « C'est sans contre-dit la plus ancienne muraille d'église qui soit à Nantes debout, voire l'une des plus anciennes qui soient en France. Elle est comme abandonnée et relante ». Cinquante ans plus tard, l'archidiacre Binet constatait qu'elle n'était pas en meilleur état : les murs étaient toujours solides et la charpente bonne ; on y voyait encore un autel surmonté d'une « image en bosse d'un saint Estienne passable » ; mais il n'y avait plus aucune trace de lambris ni de carrelage, et l'archidiacre n'hésitait point à qualifier d'ordures » les débris de toute sorte qu'on y avait accumulés.

Le missionnaire, dont le cœur avait bondi plus d'une fois devant le délabrement et la malpropreté d'un grand nombre d'églises de campagne, et qui pressait les populations de rendre la maison de Dieu digne du Maître qui l'habite, dut être péniblement impressionné en voyant le triste abandon d'un sanctuaire si respectable : et peut-être commenta-t-il au peuple, en les lui faisant chanter, les vers qu'il avait composés à Cambon, l'année précédente :

*« L'église est dans l'oubli, l'autel est dépouillé,
Le pavé tout brisé, le toit sans couverture,
Les murs tout écroulés et tout couverts d'ordure ».*

Heureusement ici les murs et le toit étaient en assez bon état et il fut facile de rendre la chapelle décente. Mais puisqu'elle était depuis longtemps abandonnée et le culte de saint Etienne mis en oubli, pourquoi ne la consacrerait-on pas à Marie ? Il en fut ainsi décidé. Quant au choix du vocable, Montfort n'hésita point. Déjà, quelques années plus tôt (1704), au cours d'une mission qu'il prêchait au faubourg de Montbernage, à Poitiers, il avait transformé une grange en chapelle et l'avait dédiée à Marie, Reine des Coeurs. Les habitants du faubourg étaient pauvres, et le missionnaire fournit lui-même la statue que l'on y vénère toujours ; il y ajouta un cœur couronné d'épines, comme gage de sa consécration personnelle à la reine des Coeurs. Notre Bienheureux avait toujours le même amour pour la sainte Vierge : ce titre qui exprimait si bien la nature de la dévotion qu'il prêchait et sur laquelle il devait écrire un sublime traité, il le donna à la chapelle de Saint Donatien.

Les dames généreuses, qui s'étaient chargées des quatorze étendards dont nous avons parlé, aidèrent sans doute le missionnaire à meubler le nouveau sanctuaire de Marie, et il est à croire qu'elles placèrent une statue de la Reine des Coeurs à côté de la vieille « image » de saint Etienne. L'une d'elles, la plus riche et probablement la plus généreuse, devait connaître Montfort, et c'est peut-être à son appel qu'il était venu évangéliser cette paroisse. Elle appartenait en effet à une famille de Pontchâteau, et elle avait pu voir, de son manoir familial, les merveilles que le saint homme accomplissait dans la lande de la Madeleine. J'ai nommé Madame de la Tullaye, née Rogier de Crévy. L'antique chapelle avait alors un clocher ; mais il était muet :

Montfort voulut lui donner une voix. N'était-ce pas nécessaire ? Il avait établi, dans son oratoire de Montbernage, la pratique du chapelet en commun ; nous avons vu précédemment qu'il avait l'ait de même a Saint Similien. Ce n'est pas trop préjuger de son zèle que de croire à l'établissement de cet usage dans le sanctuaire qui nous occupe. Or, comment appeler les fidèles à la prière, sinon par le son de la cloche ? Montfort en demanda une et l'obtint. La bénédiction solennelle en fut faite au cours de la mission, et le Bienheureux en fut le parrain avec Madame de la Tullaye. Le procès-verbal en fut soigneusement dressé, puis signé du parrain et de la marraine, ainsi que de deux prêtres employés sans doute aux exercices, P. Gelineau et P. Tripon. Il est conservé aux archives municipales de Nantes et c'est, je crois,

l'unique preuve qui nous reste de la dédicace de la chapelle Saint Etienne à Notre Dame des Coeurs. Qu'on nous permette, pour ce motif, de le rapporter en entier : « Le 21e jour de juin 1710, on a fait dans la chapelle de Notre Dame des Coeurs, alias de Saint Etienne, dans le cymetière de cette paroisse, la cérémonie de la bénédiction d'une cloche pour servir à la ditte chapelle. Le nom luy a été imposé d'Anne-Marie, par M. Louis de Montfort, prêtre et missionnaire, et par Madame Anne Bogier de Crévy, épouse de Messire François-Salomon de la Tullaye, cons.er du Roy et son procureur général a la C. des C. de B ».

La chapelle de Saint-Donatien fut moins heureuse que celle de Montbernage ; elle perdit à la Révolution sa cloche et sa madone. Le souvenir même du culte qu'on y avait rendu à Notre-Dame des Coeurs s'éteignit. Toutefois la chapelle ne périt point. L'église paroissiale avait été vendue et démolie, et lorsque les prêtres revinrent d'exil, le modeste sanctuaire bâti par l'évêque Epiphane treize siècles auparavant restait seul debout. Il abrita les fidèles et servit d'église paroissiale pendant quatre ans, jusqu'au 28 mars 1806. C'est-là, entre ces vieilles murailles, que les deux anciens vicaires, revenus d'Espagne, reprirent l'exercice de leur ministère ; c'est là que l'un d'eux, M. Jambu, fut installé à la place de son ancien recteur, noyé dans les flots de la Loire ; c'est là qu'un jour ce vénérable pasteur, suppliant ses ouailles d'oublier les injures reçues et les persécutions subies, tira des larmes de tous les yeux.

De tels souvenirs auraient dû rendre la petite chapelle plus chère encore au peuple. Hélas ! dès l'ouverture de la nouvelle église, elle retomba dans l'oubli; elle perdit jusqu'à son nom. Bientôt elle ne fut pour le peuple que la chapelle de Saint Agapit, d'un saint très vénéré dans la paroisse, et dont la statue, après la destruction de sa chapelle, fut placée dans celle de Saint Etienne.

Notre pauvre vieux sanctuaire resta longtemps sans gloire ; et l'on put craindre un instant que l'édifice, élevé par l'évêque Epiphane, allait à jamais disparaître. Un ami de nos antiquités chrétiennes, dévoué surtout à ce qui intéresse le culte des Enfants Nantais et l'histoire de leur paroisse, le sauva de la ruine. Il fit mieux. Il entreprit de le restaurer. Pour commencer, il y a rétabli la dévotion à Marie Reine des Coeurs.

Par ses soins, un peintre de talent dessina un tableau qui résume l'histoire que nous avons racontée. On y voit, sur un trône et la couronne au front, la Vierge-Mère ; sur ses genoux est son divin Enfant, tenant en main un sceptre et un globe ; le Bienheureux Montfort, agenouillé devant elle, lui présente des deux mains un cœur enflammé ; enfin deux anges, planant au-dessus du groupe, portent des banderoles où on lit ces mots : « Marie Reine des Coeurs – A Jésus par Marie ». Le tableau fut placé dans la chapelle, du côté de l'Evangile et, en 1901, un jour de fête de catéchisme, le culte de Notre Dame des Coeurs fut solennellement rétabli. Déjà des cantiques en son honneur ont été composés ; des Sœurs de la Sagesse, accompagnées des jeunes filles qu'elles élèvent, y sont venues chercher en quelque sorte les traces de leur Père ; plusieurs personnes pieuses ont suivi le même chemin. Mais ce sont les enfants du catéchisme de première communion qui se montrent les plus empressés à honorer Notre Dame des Coeurs.

Le restaurateur de ce culte savait que le Père Montfort, durant l'année qu'il passa dans la Communauté de Saint-Clément à Nantes, s'était consacré presque exclusivement à l'instruction religieuse des enfants, dans diverses paroisses de la campagne. Est-il croyable, pensa-t-il, que ce saint homme ait oublié la paroisse rurale la plus voisine de sa demeure ? N'est-il pas à croire du moins que, dans ses pèlerinages a la tombe de nos martyrs, il aimait à s'entretenir avec les petits enfants qu'il trouvait sur sa route et qu'il leur communiquait quelque chose de son amour pour Jésus et pour Marie ? D'ailleurs les cœurs d'enfants, les plus sincères et les plus purs, plaisent par dessus tous les autres au Coeur de Marie. Voilà pourquoi la dévotion à la Reine des Coeurs est pratiquée surtout aujourd'hui par les enfants du catéchisme de Saint-Donatien. À chaque réunion, ils invoquent la Vierge sous ce nom si doux ; souvent ils chantent ses cantiques ; et quand sonnent les heures, ils interrompent la leçon pour redire, sur l'air d'avant-quart de

l'horloge, qui sert ainsi d'accompagnement à leur chant, ces paroles empruntées en partie au Bienheureux Montfort : « Tout pour Jésus, tout par Marie: Roi des élus, à vous ma vie ! »

C'est le Père Montfort qui nous a fait connaître et honorer Marie, reine des cœurs ; c'est à lui que nous devons demander le sens de cette gracieuse dévotion.

Dans l'Écriture et dans le langage de l'Église, le mot cœur offre plusieurs sens. Il désigne d'abord l'organe de chair qui fait en nous circuler le sang ; mais il est également employé pour signifier tout l'intérieur de l'homme, l'ensemble de ses pensées, de ses désirs, de ses volontés. C'est tout cet ensemble qui constitue le domaine de, la Reine des Cœurs. Écoutez Montfort : « Marie est la Reine du ciel et de la terre par grâce, comme Jésus en est le Roi par nature et par conquête : or connue le royaume de Jésus-Christ consiste principalement dans le cœur et l'intérieur de l'homme, selon cette parole : Le royaume de Dieu est au dedans de vous, de même le royaume de la très sainte Vierge est principalement dans l'intérieur de l'homme, c'est-à-dire, dans son âme, et c'est principalement dans les âmes qu'elle est plus glorifiée avec son Fils que dans toutes les créatures visibles, et nous pouvons l'appeler avec les saints Reine des Cœurs ».

Mais s'il est dans l'ordre que Marie règne sur tout notre intérieur, règle toutes nos facultés, soit maîtresse de toutes nos volontés, c'est afin de les consacrer à son Fils. Telle est en effet la raison d'être de cette dévotion : soumettre à Marie notre âme et toutes ses facultés, afin que Marie les soumette à Jésus. C'est la ce. que notre Bienheureux appelait le « saint Esclavage », ou la parfaite consécration à Jésus par Marie ; et voici comment il l'expose lui-même : « Cette dévotion consiste donc à se donner tout entier à la très sainte Vierge, pour être tout entier à Jésus—Christ par elle. Il faut lui donner : 1° notre corps avec tous ses sens et ses membres ; 2° notre âme avec toutes ses puissances ; 3° nos biens extérieurs qu'on appelle de fortune, présents et à venir ; 4° nos biens intérieurs et spirituels, qui sont nos mérites, nos vertus et nos bonnes œuvres, passées, présentes et futures ».

Le titre de Reine des Coeurs dit encore davantage ; il signifie que cet esclavage, que nous professons envers la sainte Vierge, doit être surtout un esclavage d'amour. Il y a en effet des esclaves de contrainte et des esclaves d'amour : ce dernier titre convient seul à ceux qui se consacrent à la Reine des Cœurs. « Si la sainte Vierge est la reine et souveraine du ciel et de la terre, n'a-t-elle pas autant de sujets et d'esclaves qu'il y a de créatures ? Mais n'est-il pas raisonnable que, parmi tant d'esclaves de contrainte, il y en ait d'amour qui, de plein gré, choisissent, en qualité d'esclaves, Marie pour leur Souveraine ? »

Tel est le sens de notre dévotion, exposé par le Bienheureux lui-même ; et c'est pour cela que la confrérie du saint Esclavage, récemment érigée, l'a été sous le titre de Marie, Reine des Cœurs. Profitons des leçons de notre grand apôtre, soyons comme lui les esclaves très humbles et très dévoués de la Mère de Dieu, répétons souvent les paroles enflammées d'un de ses plus beaux cantiques :

*« J'aime ardemment Marie,
Après Dieu, mon Sauveur,
Je donnerais ma vie
Pour lui gagner un cœur.
Ô ma bonne Maîtresse,
Si l'on vous connaissait,
Chacun ferait la presse
À qui vous servirait ».*

Fin du Mois de Marie des Madones Nantaises